

# Parlons de nos villages...

par **OURTHAM**  
(Charles PIERARD)

Fascicule *abordant les anciennes communes*  
*d'Amonines, Barvaux s/O., Beffe, Bomal s/O., Durbuy, Érezée,*  
*Grandhan, Hampteau, Heyd, Hotton, Izier, Marche-en-Famenne,*  
*Marcourt, Mormont, Rendeux, Soy, Tohogne, Waha, Wéris ;*  
*soit les entités actuelles de : **Durbuy, Érezée, Hotton,***  
***Marche-en-Famenne, Rendeux.***



# Parlons de nos villages...

par **OURTHAM** (Ch. PIERARD)

*Le premier article ayant pour titre «Parlons de nos villages...» est paru dans les journaux publicitaires «Les Annonces de l'Ourthe» et «Ourthe-Ambève» le 29 janvier 1960. Cette chronique presque hebdomadaire allait obtenir un remarquable succès. Elle s'arrêta début 1973, c'est-à-dire 13 ans plus tard.*

*C'est M. Charles Pierard (1892-1973) qui en fut l'auteur. Originaire d'Erezée et séjournant souvent dans la région de Lierneux, il était amoureux de l'Ardenne. Durant sa longue carrière, il fut éducateur. Il termina sa vie à l'Ecole Don Bosco de Woluwé-Saint-Pierre.*

*Il nous a semblé intéressant de rediffuser partiellement ses chroniques. Evidemment, bien de choses ont changé depuis, mais que de renseignements utiles et que de poésie se dégagent encore de ces textes qui gardent une valeur certaine.*

*Voici comment, en 1960, était introduite la chronique par M. Jean Petitpas : «À présent, nous voudrions vous parler régulièrement de nos villages et hameaux, de leur histoire, de leurs coutumes et folklore, du patrimoine que nous n'avons pas le droit de galvauder. (...) La chronique «Parlons de nos villages...» vous permettra de mieux connaître les beautés naturelles de chez nous, la terre de tant de braves gens, et de laisser battre votre cœur sur le vieux cœur de l'Ardenne !»*

## AVERTISSEMENT

Les textes qui suivent sont en fait un condensé de ceux parus entre 1960 et 1973... Oui, ces textes ont été «raccourcis», parfois de manière autoritaire, pour ramener leur rediffusion dans «Les Annonces» (dans les années '80) à des proportions raisonnables.

Bien des articles fragmentés et échelonnés dans le temps, lors de leur première parution, ont souffert de ce regroupement. Pour obtenir un texte bien structuré et homogène, il eût fallu tout refondre : tâche au-dessus de nos moyens !

Lors de la rédaction de ses chroniques, l'auteur a pu rassembler bien des renseignements intéressants sur quelques anciennes communes, abordant de nombreux thèmes, parfois inattendus. D'autres communes ont été moins gâtées.

Plusieurs retranscriptions successives des documents originaux ont favorisé les erreurs.

Par souci d'honnêteté, il était légitime de vous signaler la chose.

Fascicule abordant les anciennes communes d'Amonines, Barvaux s/O., Beffe, Bomal s/O., Durbuy, Érezée, Grandhan, Hampteau, Heyd, Hotton, Izier, Marche-en-Famenne, Marcourt, Mormont, Rendeux, Soy, Tohogne, Waha, Wéris ; soit les entités actuelles de : **Durbuy, Érezée, Hotton, Marche-en-Famenne, Rendeux.**

## AMONINES

C'est un village très ancien, qui doit son origine aux anciennes forges situées autrefois entre des bois et des marais et dont il ne reste plus trace.

Joli village aussi dans la partie nord de la province du Luxembourg, vers la rive gauche de l'Aisne, du moins c'est sur cette rive que s'étend la partie la plus importante de la localité ; les autres habitations sont bâties sur les deux élévations que sépare une gorge. C'est à peu de distance de la Baraque de Fraiture que l'Aisne prend sa source.

Le lieu-dit «A Mony» rappelle que là fut bâti jadis un moulin. À l'heure actuelle, il existe toujours des bâtiments semblables. «Mony» en patois signifie meunier. De là donc l'étymologie du nom du village actuel d'Amonines. D'autre part, un auteur cite «Amonina villa» d'origine franque, qui semble être le diminutif de personne «Amano».

On dit «Monenne» dans le langage du pays.

L'église, dédiée à saint Lambert, fut construite en 1824 grâce à la générosité de la famille Philippin. À la demande de M. l'abbé Biette, curé de la paroisse, et de M. Evrard, bourgmestre, elle fut consacrée le 8 octobre 1855, par Sa Grandeur Mgr Dehesell, évêque de Namur. Le centenaire de la consécration fut célébré le 9 octobre 1955.

Deux ans plus tôt, exactement le 31 mai 1953, eut lieu la bénédiction d'une chapelle à N.-D. du Luxembourg.

En démolissant l'ancienne église dans le courant de 1854, on a découvert un amas assez considérable de pièces d'or. Un procès s'engagea à ce sujet entre la Fabrique d'Église et une



L'église Saint-Lambert d'Amonines.

demoiselle Philippin, quant à la propriété du trésor. M. Geubel, membre de la société pour la conservation des monuments historiques et des objets d'art, fut délégué par M. le Gouverneur de la province du Luxembourg, à l'effet d'assister à l'inventaire de ce trésor et de reconnaître s'il ne renfermait pas quelques pièces curieuses qui méritassent d'être conservées. Il résulta de cet examen que le dépôt n'offrait aucun intérêt numismatique : les plus anciennes pièces étaient des Louis XV et des Marie-Thérèse ; les plus nouvelles étaient des Guillaume de 1840, toutes de bon aloi quant à la matière. En voici le nombre : 94 louis doubles, 107 louis simples, 62 pièces de 40 F, 914 pièces de 10 florins des Pays-Bas, 10 pièces en outre de 1840, 26 pièces de 5 florins des Pays, 2 doubles souverains, 1 simple souverain, 1/4

souverain. À l'époque de la découverte, cela valait 34.000 F environ. L'enfouissement de ce trésor a dû avoir lieu après l'année 1840. À quelle occasion a-t-il été fait? On se perd en conjectures à cet égard.

Dans le cimetière d'Amonines, derrière le chœur de l'église, on voit une croix en fonte coulée dans le pays et dont le relief



Croix funéraire de Pirotte-Jalhez située dans le cimetière, derrière le chevet de l'église d'Amonines.

est curieux. Elle porte la date de 1565 et mesure 1 m 10 de hauteur. L'église elle-même possède un chemin de croix peint par un artiste dinantais, Godar, un bon tableau d'autel représentant la scène du Calvaire, par Peyrot, daté de 1778, et enfin un ostensor, pièce d'orfèvrerie remarquable, en style de la première Renaissance ou plutôt de la dernière époque flamboyante, offert par Messire de Creppe en 1614.

Une belle route venant de Dochamps y rejoint celle de Lamorménil vers Amonines. Le petit ruisseau de la Lue se jette là dans l'Aisne. Cette rivière commence réellement son cours à ce confluent.



Le home Philippin d'Amonines (pour personnes âgées).

BLIER, hameau de la commune, est situé également sur l'Aisne. Nous sommes ici à 11 km de Hotton. Blier a donné son nom à une famille noble qui portait «d'argent à trois foxes d'azur, au premier causon d'or à une rose de gueules soutenue de simple et boutoné d'or».

Nicolas de Blier, capitaine d'une compagnie de cuirassiers, capitaine prévôt, écuyer et receveur de la terre et seigneurie de Durby (Durbuy), seigneur de Blier, Wallay, vivait le 18 mars 1603.

Le 20 juillet 1618, il fut anobli par lettres patentes des Archiducs Albert et Isabelle, et, le 28 janvier 1665, promu au grade de lieutenant-général des bandes d'ordonnance aux armées de l'Infante Isabelle.

En 1611, en considération des services rendus pendant les guerres, tant contre la France que les Provinces-Unies des Pays-Bas; en considération aussi que trois de ses frères furent tués pendant ces guerres, il obtint des Archiducs que les hameaux de Blier et de Hazeilles seraient érigés en seigneuries foncières avec moyenne et basse justice; et, le 9 juin 1612, il fut mis en possession desdites seigneuries.

L'histoire de ce coquet village est liée réellement à celle de ses châtelains. Cette dernière constitue un intérêt tout particulier par suite des ramifications que la Maison de Blier (prononcez «Blir»), eut dans toute la région. La monographie sur Fisenne par l'abbé Gustave Debry donne l'historique complet de la noble famille.

Une pierre tombale de la chapelle de Fisenne porte les armes de la famille de Blier.

On peut gagner le hameau par une route très agréable qui y mène venant d'Amonines ou du Pont d'Erezée, en serpentant au creux de la vallée de l'Aisne.

On doit admirer le vieux château de Blier. Avec son vaste toit, sa porte monumentale, ses gros bâtiments et ses tours carrées, il est, dit le petit guide «Nos Ardennes», d'un aspect à la fois simple et imposant. Ainsi que le château (le nouveau), bâti tout à côté. Il est la propriété de M. Charles Wilmart de Blier.



Le vieux château-ferme des seigneurs de Blier (Amonines) de 1615, bâti par Nicolas de Blier, seigneur foncier et de Hazeilles (Erezée), anobli par les Archiducs Albert et Isabelle en 1618; seigneur de Walay et Reppe (comté de Namur). Leurs descendants seront aussi seigneurs d'Hébronval et d'Otré. Alliés aux plus nobles familles de Durbuy, Houffalize, Fronville, Fisenne, etc. Les Demellenne-de Blier de Hotton s/o. sont les derniers représentants de cette lignée, de même que les de Fisenne-Havelange et les de Fisenne-Vincent du Bois Saint-Jean, sont les derniers descendants des de Fisenne.



Armoirie sculptée que l'on aperçoit à l'entrée d'une petite tour carrée au milieu des bâtiments du château-ferme de Blier (Amonines), qui avait été construit par le capitaine Nicolas de Blier au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Communes circonvoisines: Beffe, 4 km; Dochamps, 7 km; Erezée, 4,5 km; Grandmenil, 9,5 km; Hampteau, 8 km; Marcourt, 8,5 km; Odeigne, 10 km; Soy, 4,5 km.

Amonines appartient au canton d'Erezée, à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche-en-Famenne (18,5 km). La station de Melreux est à 10 km.

Superficie de la commune: 1.091 ha. Altitude au seuil de l'église: 316,7 m.

Population: 1801: 183 - 1821: 211 - 1846: 379 - 1910: 402 - 1961: 290 - 1976: 288.

## BARVAUX-SUR-OURTHE



Malle-poste d'Ocuier à la station de Barvaux s/O. vers 1900 (coll. François Antoine).

Barvaux appartient au canton de Durbuy et c'est un chef-lieu de canton de milice. Il a comme dépendances: BOHON et PETIT-BARVAUX.

Jean d'Ardenne écrit: «Barvaux jouit d'une situation avantageuse, dans une large assiette découverte, au grand air salubre. Son paysage est un peu sévère, mais d'une belle ligne et d'un beau caractère.»

Jean d'Ardenne passa à Barvaux en septembre 1895 et, écrit-il, «nous avons inauguré une nouvelle saison de bains froids, dans les prés à saulaies où la rivière décrit ses méandres à travers la spacieuse vallée d'alluvions.»



La Grand-Rue à Barvaux (ancienne carte postale).



Le pont de Barvaux vu de l'île du Centenaire (ancienne carte postale).

» Barvaux est couché en amont avec son clocher élané, le pont de pierre jeté sur l'Ourthe, le clos d'un bon domaine rustique ceint d'une muraille qui suit la berge, enserrant un bout de parc touffu.»

On écrivait «Bareval» en 972, on dit «Barvê» dans notre langage local. Le village est situé sur la ligne de chemin de fer Liège-Jemelle, et dans une large vallée. Il est desservi par les routes Liège-Marche, Barvaux-Namur, Barvaux-Huy, Barvaux-Samrée et la route du Condroz. Quant aux distances, signalons que l'on compte 3 km de Durbuy, 19 km de Marche-en-Famenne, 4 km de Bomal, 15,5 km d'Erezée, 13 km de Fronville, 7 km de Grandhan, 5,5 km de Heyd, 10,5 km de Hotton, 10 km de Soy, 4,5 km de Tohogne, 4 km de Weris. La route de Marche se greffe sur celle de Somme-Leuze.

Superficie de la commune: 1.344 ha. L'altitude est de 166 m à la station de chemin de fer.

L'endroit, naguère plus que modeste, simple village — Durbuy, voisin, étant la capitale du pays — est devenu important. Carrières de marbre et de calcaire, fabrique de formes pour chaussures; l'agriculture y est pratiquée.



Bohon - La ferme Spirlet vers 1980.



Barvaux s/O. - Le restaurant «La Poivrière» en 1980 (dans la Grand-Rue). Au temps de la batellerie, Monsieur Colin et Grignot, négociants, possédaient un bureau de commerce ici qui affiche encore à son balcon l'ancre noire des «Oûtleüs».

La gare, établie vers le haut, assez loin de l'agglomération, a fini par se relier peu à peu à celle-ci, de manière à former, du chemin de fer à la côte où s'élève la route de Durbuy, une artère d'un développement considérable. Le cimetière, avec sa chapelle, se présente à la descente, sur un exhaussement rocheux dans la fourche des routes de Bomal et d'Erezée.

En 1840, Barvaux était le centre d'affaires le plus important de la contrée et possédait un établissement métallurgique de premier ordre, des tanneries importantes; c'était aussi l'entrepôt des produits du pays de Liège en destination de Bastogne, Arlon, Luxembourg, Trèves. Un grand commerce de bois amenait un mouvement considérable et contribuait à entretenir le batelage, principale ressource de la classe ouvrière. Cette florissante situation a disparu et a laissé la place à une autre.

On a découvert au sud-ouest de Barvaux quelques objets en

bronze, et à l'est des substructions romaines. Existaient des camps romain et franc. Thomas de Lardinois de Ville était seigneur de Bohon, qui vivait à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

En passant à Barvaux, nous avons remarqué un vieux château, solidement bâti sur le roc, ayant appartenu, croyons-nous, au duc d'Ursel; il nous a paru abandonné: s'il tombe en ruines, il enlèvera un décor plein de majesté.

La traverse de Barvaux à Durbuy laisse tous ces méandres vers le Nord et monte droit, par la vieille chapelle entourée de tilleuls, qui couronne ce plateau dénudé, coupé de fondrières, pierreux et aride.

L'église de Barvaux date de 1865. On peut y voir des fonts baptismaux (1606).

1959 (26 août) marque une date importante dans les Annales de la Congrégation des Missionnaires de Marie Immaculée dans la partie wallonne du pays par l'érection officielle et canonique de la Maison de Barvaux en résidence religieuse et en noviciat.

**Ruisseaux.** Outre l'Ourthe, citons: MACAS est un mince filet d'eau d'une source calcaire de Failen, à 500 m de Barvaux, et son embouchure à 2 km dans la Somme au Trouen ; MIGNÉE, source à Barvaux au bois de ce nom et après 1 km de parcours se jette dans le Hassal.

Les points de vue de Barvaux sont remarquables. L'Ourthe en amont est d'une sauvagerie toute ardennaise.

Sommairement, voici quelques renseignements concernant des excursions, notes recueillies dans diverses publications, syndicat d'initiative, etc.

**Les Hazelles**, fond merveilleux, qui donnent l'impression de certaines forêts de Germanie... (J. d'Ardenne, 1895.)

Un fouillis d'escarpements boisés, de profonds ravins, mystérieusement sombres sous une végétation envahissante, compose un tableau saisissant. Une Ardenne inconnue s'y révèle: vision d'un sol au relief mouvant, dont la sollicitude enveloppe le passant. Parfois un pré jette une note plus claire dans la sévérité de cette étendue de feuillages telle une pastourelle dans une grave épopée.



Barvaux s/O. - L'Ourthe et le Mont pelé.

Citons: **la Rote**, 2 km de Barvaux, cime dénudée (?) d'où l'on découvre notamment Bomal, Heyd, Morville, Tohogne, Herbet.

La Tour du Diable, ruine fièrement campée sur une haute roche, à-pic, à 100 m au-dessus de l'Ourthe. De là-haut, l'œil ravi découvre un panorama de toute beauté, d'une étendue considérable.

La «Tour du Diable», nom bien étrange en vérité, qui suscite inévitablement la plus vive curiosité. Qui ne pressent, sous

cette appellation révélatrice, la fantasmagorie des vieilles légendes de chez nous?

De quoi s'agit-il? Nous ne connaissons pas les faits en détail. Au moyen âge, le seigneur de Durbuy aurait conçu le projet de construire en ce même lieu une place avancée qui devait faire partie d'un plan général de fortifications colossales de son fief.

Une véritable forteresse en perspective. L'endroit était merveilleusement choisi et répondait à toutes les conditions stratégiques quant à la topographie du terrain à défendre.

Le seigneur de Durbuy, pour mettre ses plans à exécutions, fit mander en son château le sieur Golau, maçon de son état et manant de Barvaux. Celui-ci, flairant l'aubaine d'un travail durable, partit confiant au rendez-vous fixé. L'intendant lui soumit toutes les conditions et chacun se déclara satisfait des conventions. Un contrat fut signé, mais Golau, ne sachant pas écrire, traça une grosse croix au bas du document, dans l'impossibilité de faire mieux.

Rentré au foyer conjugal, notre homme mit son épouse au courant du «marché». Mais celle-ci, désemparée, se montra peu satisfaite, attendu que le seigneur mettait à la charge du maçon de nombreux frais d'entreprise. Les fils partageaient l'opinion de leur maman. Nouvel entretien de Golau avec le seigneur. Pas de résultat. Dans la nuit venue, au retour, sur son chemin, au milieu d'une clairière, une silhouette puissante se plaça devant lui. C'était Satan, avec sur la tête deux pointes cornues, qui s'offrit à tirer le maçon de son mauvais pas, en signant avec lui un pacte; celui-ci accepta et lui livra son âme.

On se mit donc à l'œuvre pour la construction du château. La tour montait... montait à l'étonnement des habitants de Barvaux. Mais le ménage Golau s'efforçait néanmoins de libérer le mari des exigences de Satan et de ses griffes.

Godelieve, l'épouse, se rendait fréquemment sur le chantier maudit et s'efforçait de détourner les ouvriers de leur tâche. Amère déception... Désespérée, elle tenta de dissuader son époux, dont la face blême s'illumina enfin. Afin de provoquer un sinistre, il fit apporter une pierre immense, qui du sommet du château fut lancée. Sinistre horrible, terrifiant. Les ouvriers furent préservés. Mais rien ne subsista de la tour et du château.

... Et voilà la légende que nous avons contée, en résumé, de la Tour du Diable.



Barvaux s/O. - La Tour du Diable (ancienne carte postale).



Barvaux s/O. - L'Ourthe gelée aux Glawans vers 1920.

**La Grotte Glawan**, dans un engorgement de la rivière. De nombreux éboulements de rochers se sont produits ici. Une grotte y marque la sortie d'un raccourci souterrain qui coupe tout le promontoire. Cette grotte, profonde d'une trentaine de mètres, est fort jolie.

Le site appelé les rochers de Glawan, aussi nommé rochers du Renard ou du Nuton. La légende se rattache à cet endroit d'une grande beauté charmé par les chemins idylliques.

Quelques noms de lieux: Saint-Antoine, à la Foistrairé, Pahy à la Croix, Al Venne, Coreux, Sur le Sartimont, Dessus les Grands Sarts, Derrière Coreux, Inzèpre.

**Pendant la guerre.** Le 18 août 1914, en plein jour, une colonne d'Allemands traverse Barvaux. Ils mettent le feu à huit maisons, enfermant une famille dans l'habitation en flammes, avec l'intention de rôti vivants les habitants et tuent, sur la rue, un vieillard de 70 ans. La plupart des villas ont été pillées.



Barvaux s/O. - Reconstruction du pont après la guerre 40-45.

Population: 1801: 779 - 1821: 927 - 1846: 1.076 - 1910: 1.263 - 1961: 1.574 - 1976: 2.062.



Barvaux s/O. - Aménagement du Rond-Point au printemps 2011.

## BEFFE

Beffe est une commune de notre Luxembourg, d'une superficie d'environ 1.109 ha.

Le village est distant de 4 km d'Amonines, de 8,5 km de Dochamp, de 5 km de Hampteau, de 5 km de Marcourt, de 2,5 km de Rendeux et de 6 km de Soy.

Il appartient au canton d'Erezée (8,5 km), à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche (16 km).

La station de chemin de fer de Melreux est distante de 10,5 km tandis que l'on pouvait rejoindre l'ancien vicinal et actuellement l'autobus à Hampteau, dans la direction de Melreux ou de La Roche.

La situation antérieure de Beffe était celle-ci: en 1793, elle



Beffe - Panorama (ancienne carte postale).

dépendait de la prévôté de Durbuy, quartier de Durbuy; l'an III, elle appartenait au département de Sambre-et-Meuse, 15<sup>e</sup> canton (Clerheyd); en 1891, au décanat d'Ouffet et paroisse de Soy. À cette date, on comptait 24 maisons; par comparaison, on enregistrait 227 habitants en 1950.

Depuis longtemps, Beffe, connue dans une bonne partie de la région ardennaise, présente le spectacle d'un peuple encore livré à la «culture pastorale» ainsi que l'écrit Jean d'Ardenne. Les prairies, les terres en jachère, les fanges, les bruyères et les bois permettent d'y nourrir une grande quantité de race ovine, bovine et porcine qui, avec les chevaux, ont fait l'objet principal du commerce des Ardennais, au temps passé surtout.

Ici le terrain est inégal, le sol argileux et rocailleux. Beffe est bâti au sommet d'une hauteur boisée au N.-O. et au pied de laquelle coule l'Ourthe. Les sections de Magoster et de Trinal sont situées chacune dans un vallon et abritées au N. et à l'E. par une suite de hauteurs se dirigeant de Samrée vers Soy.

Une vallée étroite, où serpente un petit ruisseau, l'Isbelle (nous avons rencontré l'orthographe «Isabelle»?) sépare Magoster de Beffe et de Trinal, et arrose leurs prairies.

Quant à l'étymologie du nom, nous trouvons un renseignement en consultant Tandel: «On écrit aussi Beef, dans certains documents. La racine est celle de «bu» (du celtique) qui signifierait vache (?), qui indiquerait une vachette, endroit où l'on élève des bêtes à cornes».

Parmi les dépendances, citons MAGOSTER qui, en 1793, était attaché à la seigneurie de Soy, quartier de Durbuy; en 1891, au décanat d'Ouffet, paroisse de Soy, et à cette date on comptait 10 maisons. Et d'après Tandel et Delafontaine, «Man», magh (celtique) veut dire terre cultivée par la charrue (Ster veut dire serre, environner, fermer, selon Bergier, ou bien rivière en celtique). On conclura que Magoster veut dire: métairie clôturée ou près du ruisseau.

BARDONWEZ est une autre section. Etymologie: «Bar, ber» veut dire oper, sanglier. «Don» = profond, creux. «Wez» est un gué. Bardonwez veut donc dire: «gué du sanglier dans la vallée» (renseignements puisés chez Kreylinger, Delafontaine et Bullet).



Le moulin de Bardonwez (ancienne carte postale).

Le hameau de TRINAL a son histoire. Il avait déjà un château en 1312 comme on l'apprend par une charte de cette

époque: il était situé au lieu-dit «Chession». Les seigneurs de Trinal, dont l'histoire fait l'éloge, jouèrent un rôle important dans la contrée au XII<sup>e</sup> siècle. Jacquemart de Trinal fut prévôt de La Roche; Jean de Trinal fut seigneur de Grune, de Masbourg, de Montjardin, de Soy, de Champlon. Cette noble maison manifesta sa piété en dotant les Carmes, ainsi que l'église paroissiale de Marche, entre autres donations, de l'Ermitage du Saint-Esprit et de la grande prairie sise au-dessus, avec la dime de Hampteau.

Bertholet (Histoire du Luxembourg, T.VII, page 488) écrit ce qui suit: «L'an 1312, Jacquemart fut présent à l'accord fait entre les abbés et religieux de Saint-Hubert et Arnoux de Zettange, touchant la juridiction que les moines prétendaient en la «basse cour» de ce chevalier. Les années suivantes célébrèrent les mérites de la noble famille.»

Armoiries: Trinal ou Trina, dit Sarter-Lefort (1<sup>re</sup> partie, XXII, la terre de Durbuy) avait comme écu: «d'argent à un simple aigle aploiyé de sable à bec et pieds d'or».

Etymologie: Trina (orthographe en 1371) «Na» (du roman) et «nach» (de l'allemand) signifierait «maison», «Tri» ou «trie» donne «trieu» en wallon. Le mot voudrait dire: pâture commune, terre à pâture. S'agit-il de trois maisons construites en même temps, s'interroge Delafontaine?

Beffe possède une très belle église construite en 1866, et elle coûta, paraît-il, 34.200 F

Des maisons pittoresques, un endroit salubre, un air vivifiant glissant des hauts plateaux dans une large vallée offert largement sans réticence, pays des bonnes gens au visage apaisant, laborieux, voilà Beffe.



Beffe - L'église et le tank américain Sherman.

Un correspondant nous communique:

Beffe — étant un des plus anciens lieux habités de la Haute-Ardenne en raison de sa situation en belvédère et son sol rocailleux — devint un camp, station militaire face à la Germanie, établi par un chef romain nommé Beffe, par la suite Préfet de Trèves, et selon la légende, comme toutes les légendes que rien ne peut prouver, ce Beffe fut avec son frère Beffu, compagnons, camarades de J. César. Il fut blessé pendant le siège de Bourges (Berry) assez grièvement pour qu'il se créât autour de sa villa une cité gauloise qui porte encore de nos jours le nom de Beffes (Cher).

Pendant ce temps, son frère Beffu avait suivi les armées de César en Angleterre où il fut blessé, mais il eut le temps de vivre assez pour venir mourir en Bretagne, à 30 km de Morlaix (Finistère) où un tumulus, vieux de plus de 2.000 ans, existe encore de nos jours dans une forêt de résineux appelée la forêt du Beffu, 326 m. A la carte Michelin 58.

Etymologie du nom. Beffe, nom à racine latine, d'origine romaine, est employé encore de nos jours en Italie moderne pour désigner une scéna del beffe, faire une beffa, sorte de blague somptueuse, mais qui était toujours ou presque suivie de mort par poison au temps des Césars. De nos jours à Rome, le

1<sup>er</sup> janvier, les automobilistes et autres transportés jettent, aux pieds des agents de police, des petits paquets; les uns contiennent des cigarettes, des sucreries, d'autres des choses moins agréables; ce jour-là s'appelle la Beffa réal (royale beffa), ce qui nous éloigne du celte «bu» (Tandel).

Hubert de Beffe.

## BOMAL-SUR-OURTHE



Bomal s/O. - L'église (ancienne carte postale).

Bomal s'étale sur la rive droite de l'Ourthe, à son confluent avec l'Aisne. La route y descend par une rampe douce, en passant à Petit-Bomal. Elle entre au village en doublant le cap du château de l'endroit, gros bâtiment à fronton armorié, autrefois aux seigneurs de Bomal. Il appartient actuellement à M. Braconnier, de cette famille qui est également propriétaire du château de Modave.

Admirablement campé sur une haute terrasse dominant le site environnant, le château est accosté d'un parc boisé qui s'étend sur la colline baignée par l'Ourthe.

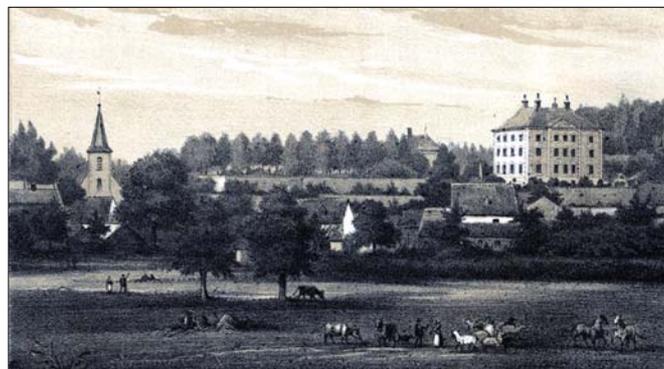
La route traverse l'ancien village, franchit les bras multiples du ruisseau et vient croiser celle de la vallée de l'Aisne pour remonter tout droit vers Barvaux. À la croisée, c'est le pont sur l'Ourthe; tout de suite à droite vers la gare de chemin de fer, c'est le quartier neuf. Si l'on passe la voie ferrée, on admire un ravin d'un beau caractère qui rappelle les côtes de la Meuse devant Bouvignes.

Voici ensuite les fermes de «Herbet» d'où l'on peut gagner Tohogne, les fonds Delva et Verlainne.

«Bomal, écrit Jean d'Ardenne, est délicieusement situé au bord d'une perspective de larges prairies où l'Ourthe serpente vers la croupe fauve et veloutée de la «Rote», remarquable cime parfaitement nue, arrondie.»

Mais, que de changements depuis cette description!

Bomal eut un château dès le moyen âge. Il fut donné en 1139 à l'abbaye de Saint-Hubert par Romaldi du Mucey. Près de Bomal, on voit les ruines d'un ancien village appelé Saint-Rahy. Naguère, on y reconnaissait encore l'église, le presbytère, etc.



Bomal s/O. - L'église et le château (ancienne lithographie).

«La seigneurie de Bomal (grand et petit), lisons-nous chez Tandel, avait juridiction foncière, moyenne et basse. Elle fut plus tard divisée en deux seigneuries de «Haut et Grand Bomal» et de «Bas et Petit Bomal» qui relevaient l'une et l'autre du château de Durbuy. Chacun de ces villages avait un château. «Bomal la grande» (ancienne orthographe) formait avec ses deux châteaux l'une des seigneuries foncières à l'ancienne prévôté de Durbuy, conjointement avec le village de Herbet. «Bomal la petite» formait dans la même prévôté avec Juzaine, une autre seigneurie foncière.»

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Bomal (grand et petit) appartenait aux de Hamal. Cette famille porte dans ses armoiries: «de gueules à cinq fusées, d'argent mise en fasce».

Il existe de nombreux points d'histoire au sujet de la seigneurie de Bomal. Les archives nous révèlent des documents qui intéressent des notables ayant eu une certaine activité en ce lieu: les seigneurs de Soy, de Rendeux, d'Ossoz, de Montjardin, d'Autel, de Berlaymont, etc.

On cite le seigneur Nicolas Macon qui fut anobli moyennant finances le 19 septembre 1609. Les armes: «d'or à trois flammes de gueules, deux en tête et l'autre en pointe le tymbre à treilles ouvert, aux hachemens et bourrelets couponnés à l'écu d'or et de gueules». A citer encore: de Hayme Jacques Michel Sgr de Bomal (lettres d'anoblissement le 9 juin 1745, titulaire de baron, 14 janvier 1767).



Bomal s/O. - L'ancienne gare (vieille carte postale).



Bomal s/O. - L'Hôtel de la Station (ancienne carte postale).

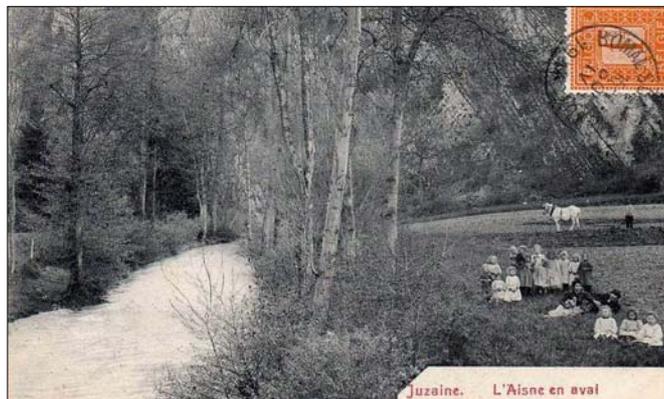


Bomal s/O. - Place du Marché (ancienne carte postale).

Etymologie. Bomal s'écrivait Boumal en 1109. L'expression wallonne donne Boumâl. Bumalia en 1253. D'après M. Delafontaine, Bomal signifierait «vacherie sur ou au pied de la montagne», que l'on décompose ainsi: bou, bec, en celtique signifie vache et mal, pour mel, en celtique, veut dire montagne. Selon d'autres auteurs, le mot «maal» (aussi en Hollande) encore mal éclairé, paraît avoir signifié «friche»; parfois aussi lieu de réunion. En flamand, on prononce «moûl, mouïl»; wallon «mâl, môl». Le premier terme reste souvent obscur.

L'église de Bomal a été restaurée en 1857. Elle est placée sous le patronage de la Nativité de la Vierge (fête le 8 septembre). Le presbytère date de 1865.

JUZAINNE possède une vieille chapelle, patron saint Denis (fête le 8 octobre).



Juzaine - L'Aisne en aval (ancienne carte postale).

Dans les archives paroissiales, on trouve quelques vieux documents dont les plus anciens datent de 1613 et l'église contient des souvenirs d'un certain intérêt.

Il existe une pierre tombale de Jacques, baron de Berlaymont, seigneur de Rocourt, Bomal, Genneville, Petit Avin, mort le 15 avril 1659. Celle d'Anne de Viron, son épouse, morte le 16 novembre 1676. De Gérard de Berlaymont, seigneur desdites cours, mort le 10 mai 1669; une quatrième de Henri, baron de Berlaymont, mort le 25 janvier 1713.



Bomal s/O. - L'ancien moulin (peinture de Joseph Labrousse).

Le château de Bomal est un vaste quadrilatère.

Selon Eug. de Seyn, il fut érigé en 1774 par le baron de Hayme, seigneur de Bomal, dont la seigneurie relevait du château de Durbuy.

Successivement, les Hamal, les Boulant, les de Ligne, les de Mérode, les Berlaymont, les La Marck en furent propriétaires. Ces dernières années, les Braconnier, alliés aux Dallemagne, Baron de Loën d'Enschede, de Henricourt, de Fontaine de Ghélin, de Moffarts et de Visart de Bocarmé. Actuellement, propriété de M. Lucien Tilman.

C'est une très belle propriété, avec parc, étang et bois, d'une contenance de 5 ha environ.

Population: 1806: 176 - 1821: 186; Juzaine: 76 - 1846: 312 - 1910: 610 - 1961: 888 - 1976: 1.065.



Bomal s/O. - Le château et le parc communal (été 2011).

## DURBUY

Le titre est peut-être déplacé, car DURBUY, dont nous voulons vous parler, n'est pas un village, mais qualifié de ville, la plus petite de Belgique, ne comptant que 313 habitants (relevé de 1959).

Elle est charmante, située aux confins du Condroz, de la Famenne et de l'Ardenne. Sans doute en saison ces chiffres grossissent-ils fort; les touristes y viennent, y résident nombreux, attirés par l'air pur, une nature impolluée, demeurée par endroits primitive.

Une route d'environ 5 km conduit de Barvaux à Durbuy, mais un chemin de traverse, longeant une chapelle, fait gagner vingt minutes au piéton. Au temps déjà lointain, la malle-poste faisait le service entre la station et Ocquier et vous transportait à Durbuy en une demi-heure au prix de 50 centimes.



Durbuy - Le couvent des Récollectines et le château (lavis de Mathieu-Antoine Xhrouet, vers 1700).

«Il est rare, dit M. Daufresne de la Chevalerie, qui habita longtemps cette charmante petite ville, de rencontrer un site

plus original, plus saisissant... Les eaux rapides et sinueuses de l'Ourthe la traversent et coulent au milieu des accidents de terrain les plus remarquables. Des rochers au profit tranché et bizarre l'entourent d'une ceinture de granit et lui impriment un caractère de force et de grandeur.»

Il y aurait beaucoup à dire sur Durbuy où tout respire l'aisance satisfaite d'une vitalité que rien n'a contrarié.

Certains étymologistes font dériver le nom de «Durbuy» de «tributum» dont, par corruption, on aurait fait «Durbutum». Nous rencontrons «Durboium» en 814-816, «Drubuceh» (1260), «Drubu» (1379) et «Durbetum» (1214); dans le langage du lieu-dit, on dit «Dèrbu».

Quoiqu'il en soit de l'origine de Durbuy, il est certain que cet endroit, lisons-nous dans «La province de Luxembourg» par Mathieu et Alexis (1880), devient la capitale d'un comté dont le premier titulaire bien connu dans l'histoire est Henri, fils d'Albert II, comte de Namur; le prince devint comte de Durbuy et de La Roche en épousant l'héritière des deux comtés. Nous voyons ensuite un comte de Durbuy (en 1124) comme témoin dans une charte de Couon, abbé de Stavelot.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le comté de Durbuy passa à Ermesinde, comtesse de Luxembourg. En 1247, il fut donné en apanage à Gérard, cadet de Luxembourg, fils de Walrand et d'Ermesinde; mais à la mort de ce prince, qui ne laissa que des filles, le comté de Durbuy, fief masculin, retourna à la maison de Luxembourg. En 1236, les Liégeois avaient incendié Durbuy pour se venger des ravages que les vassaux luxembourgeois avaient faits dans le Condroz. Rebâti, il fut entouré de fortifications et élevé en rang de ville en 1331. Ses remparts subsistèrent jusqu'en 1683, époque où ils furent rasés par les Français. Au XV<sup>e</sup> siècle, la forteresse de Durbuy fut prise par Guillaume de la Marck; mais bientôt le prince d'Orange et le comte de Ravenstein vinrent l'assiéger, et le «Sanglier des Ardennes» fut forcé de se rendre.

En 1539, Durbuy fut donnée comme dot à une princesse, fille de l'empereur Maximilien I, laquelle avait épousé un comte d'Oostfrize. Un descendant de la maison d'Oostfrize, nommé Christophe, qui était gouverneur du Luxembourg, possédait Durbuy, lorsqu'il mourut sans enfant (1636). Alors la seigneurie de Durbuy retourna au roi d'Espagne, qui l'engagea au comte de Grobendoncq pour 40.000 florins. Charles-Hubert-Auguste, dernier comte de Grobendoncq, qui mourut sans enfant, la laissa au duc d'Ursel, son parent.

Depuis 1756, la Terre de Durbuy est à titre définitif aux mains de cette dernière famille, qui la posséda avec ses prérogatives, jusqu'à la révolution française, pour ne garder après que le château et ses dépendances.



Durbuy - L'église, le château et le vieux pont (lithographie extraite du livre «Les délices de la Belgique», 1844).

L'ancien château a été détruit en 1675 pendant les guerres de Louis XIV par les troupes françaises. Il n'en subsiste ni plan, ni gravure. Les bâtiments réédifiés à cette époque ont été complètement transformés et modernisés en 1880 par la Comtesse Auguste d'Ursel. Bien que moderne, la vaste demeure seigneuriale

riale, avec ses trois tours en forme de donjon, a grande allure. Elle cadre admirablement avec l'ensemble de la cité durbuy-sienne et se mire avec grâce dans les eaux de l'Ourthe qui contournent ses hauts remparts. Incontestablement, certaines parties de cette somptueuse bâtisse et ses substructions datent de haute antiquité.

La seigneurie de Durbuy comprenait: les quatre cours de Barvaux, de Wéris, du Sart, de Grandmenil et 18 seigneuries foncières et féodales. Durbuy était le siège d'une cour féodale et d'une haute cour. Il y eut un couvent de Récollets fondé en 1622 et un couvent de Récollectines fondé en 1641.

Coquette ville, tôt parcourue sans doute, mais accueil frais, aimable, qui atteste la vogue de la villégiature estivale en cet endroit privilégié.

Durbuy est la plus petite ville du monde, dit-on. Ses rues minuscules tortillent entre les maisons désuètes, entre les murs de petits clos, aussi odorants que des mousses menues vert-de-gris, écrit A. Soreil.

D'où vient le nom? D'après Carnoy, Durbuy (Durbolom en 814) signifie peut-être «habitants de la forteresse» et paraît avoir été un apanage des cadets de la Maison de Namur.

En l'an 1092 régnait en effet Henry, premier comte de Durbuy, fils cadet d'Albert II de Namur et il est à présumer que «Durbuy estoit lors» les appartenances de Namur (P. de Croonendael).

Vers 1122, le comté de La Roche et la Terre de Durbuy (qui y était réunie depuis une quarantaine d'années sans pour autant former avec ce comté une unité politique) furent vendus à Ermesinde, fille de Henry l'Aveugle, comtesse de Luxembourg et épouse de Thibaut de Bar.

Henri le Blond céda en 1247 le Comté de Durbuy à son frère Gérard. À la mort de celui-ci, il revint à la maison de Luxembourg malgré les revendications de la fille de Gérard qui avait épousé le sire de Grandpré de Houffalize (Bertholet).

Wencestas 1<sup>er</sup> le donna comme douaire à sa femme Jeanne de Brabant. La seigneurie de Durbuy fut déagée à de multiples reprises.

Elle fut retirée en 1609 et, pendant une vingtaine d'années, elle n'eut d'autre maître que le souverain. Philippe IV la vendit à titre précaire à Antoine Schetz, comte de Grobendoncq.

La famille d'Ursel, issue des Schetz, posséda Durbuy à titre définitif de 1750 jusqu'à la Révolution.

La cité de Durbuy fut incendiée en 1256, comme Bastogne, par les troupes de l'Evêque de Liège.

Affranchie, fortifiée et élevée au rang de ville au début du XIV<sup>e</sup> siècle par Jean de Bohême, comte de Luxembourg (Joset), elle fut démantelée en 1683.

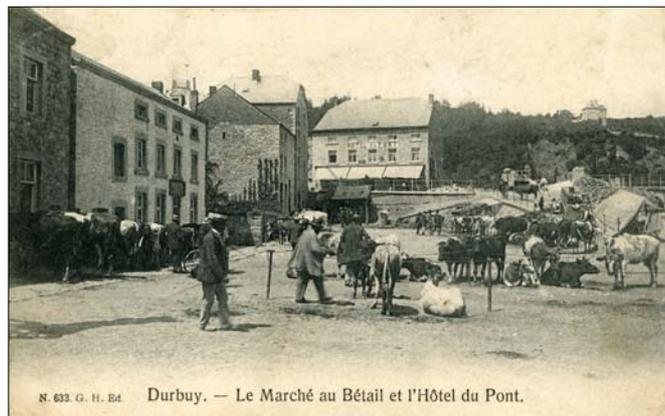
Il est probable que les armes de Durbuy remontent au frère d'Henri le Blond, Gérard de Luxembourg, sire de Durbuy. Dans l'absence de la couronne et dans la queue qui n'est pas fourchée, se retrouvent les caractères distinctifs de ces armes qui, sans cela, seraient semblables à celles du Luxembourg. C'est donc un ensemble de brisure par suppression (Eug. de Seyn). Tel est du moins aussi l'opinion de certains (Héraldique des provinces belges, p. 101), bien que Gérard de Luxembourg se servit également en 1287, d'un sceau équestre dont le bouclier, la housse, ainsi que l'écu en contre scel portait un lanchil à cinq pendants brochant sur le tout.

Les armoiries de «Justice et Haute Cour» ainsi que celles de la «franchise» de Durbuy, décrites dans l'armorial général d'Hozier de 1697, sont «un burelé d'azur et d'argent de 10 pièces, au lion à la queue fourchue et passée en sautoir de gueules couronné, lampassé et armé d'or».

Considérant que les armes qui lui ont été octroyées anciennement sont suffisamment connues, un arrêté royal du 17 janvier 1839 a conforté la ville de Durbuy dans la possession de

«son écu d'argent à cinq triangles d'azur, au lion de gueules brochant sur le tout; l'écu timbré d'une couronne d'or».

Une vieille rubrique de 1880 nous signale que le canton de Durbuy avait 17.741 ha et 9.102 habitants, une population relative d'à peu près 52 habitants par kilomètre carré.



Durbuy - Le marché au bétail (avant la guerre de 14-18) (ancienne carte postale).



Durbuy vieille ville - Le château, à l'arrière-plan: la villa des Roses (anc. carte postale).



Durbuy - Rue du Grand Pont - A g.: pignon de la Halle aux Blés (anc. carte postale).

Le Canton de Durbuy occupe la partie la plus septentrionale de la province du Luxembourg. Il est bordé au nord-ouest et à l'ouest par la province de Namur; au nord-ouest, au nord et au nord-est par la province de Liège; à l'est et au sud-est par le canton d'Erezée; au sud, par le canton de Marche.

Ce canton est situé tout entier dans le bassin de l'Ourthe et est arrosé par cette rivière, par l'Aisne, son affluent, et par d'autres petits ruisseaux, tributaires de ces deux cours d'eau.

L'Ourthe à Durbuy était divisée en deux bras, l'un filant tout droit, l'autre décrivant un arc prononcé, sous les hautes parois escarpées, formant un îlot enserrant la villette et l'assise du château qui la domine. En temps ordinaire, le lit de droite restait à sec; le trop-plein s'y déversant lors des crues, en passant sous les arches d'un pont établi en amont et où passe l'artère principale, dans la direction de Petithan.

L'Ourthe, de Barvaux à Durbuy, découpe des festons capricieux parmi les rochers qui lui font obstacle: la roche «Romiée», la roche «Baudouin», la roche «aux Corbeaux», etc.

Le «Ru de Savon» envoie ses eaux limoneuses dans l'Ourthe, venant troubler ainsi la symphonie de ses valeurs et les vives tonalités qu'elle étale comme un peintre sur sa palette.

Le Ru de Savon a sa source dans une clairière du bois de Petithan. Passe à la limite de Grandhan, après avoir parcouru 700 m, au moulin abandonné de l'endroit (1,4 km), à la route de Barvaux (2 km) et à la route vers Durbuy (4,2 km). Embouchure dans l'Ourthe (4,3 km).



Durbuy - La tour Collon (photographie, vers 1975).

À PROPOS DES BOIS. En 1736, la «Terre» est seigneurie de Durbuy et comprend 70 villages, hameaux et cours foncières. Propriété du Souverain, elle appartient par engagère au Duc d'Ursel.

Il y existe, en plus des bois communaux, 4 bois: ceux de Viné, de Nolaster et de Grandmont qui sont des bois seigneuriaux, et le 4<sup>e</sup>, le «Bois du Pays», où certains villages, hameaux et seigneuries foncières ont de temps immémoriaux droit d'usage.

L'exercice de ces droits, fort étendus, ne va pas sans de multiples contestations qui mettent aux prises le seigneur engagiste et les usagers. Ces contestations amenèrent de multiples interventions de l'autorité supérieure, le Souverain, et provoquèrent la publication de diverses ordonnances de réglementation. Celle du 5 avril 1730 prise par Marie Elisabeth, archiduchesse d'Autriche et Gouvernante Générale des Pays-Bas, avait eu pour effet de soulever l'indignation générale des usagers. Leurs réclamations furent tellement véhémentes que le 6 août 1734, la Gouvernante Générale ordonna au Conseil de Luxembourg de députer un commissaire pour faire une visite complète du Bois du Pays et en parcourir tous les cantons, en présence du seigneur engagiste et des délégués des usagers.

Cette visite fut effectuée du 10 au 24 avril 1736.

Le vaste massif comprend 2.400 ha et entoure de nombreux villages.

Au temps passé existait ce qu'on appelait la «batellerie» à Durbuy. On a extrait des pierres du sommet de la falaise en vue de la construction du canal Meuse-Moselle.

La «Falève» ou «Roche aux Corneilles» est un magnifique rocher visible du Petit Pont, où nichent beaucoup de corneilles. La stratification du calcaire plissé frappe vivement.

Pour en revenir à la batellerie, précédemment les matériaux glissaient de la montagne et étaient embarqués sur les pontons. Le petit port local était situé en aval du Petit pont, tout contre celui-ci sur la rive droite. Anciennement, on effectuait fréquemment la descente en barquette sur l'Ourthe, de Durbuy à Barvaux, cela constituant l'une des plus jolies excursions de notre pays (8 km).

L'Ourthe ne devient réellement sauvage que sous la côte du Cherra escaladée par la route de Warre. Le fond s'encaisse et la rivière va baigner la base du rocher au «Cul pelé», pour continuer ensuite le fond gazonné du «Triconlory», paisible pâturage.

On peut accomplir à pied le trajet Durbuy - Chêne-à-Han — une distance de 6 km — par le sentier de l'Ourthe et Sainte-Marguerite qui aboutit à la route Petithan - Petite-Somme. Après un sous-bois, belle vue sur l'Ourthe et Grandhan et extraordinairement loin.



Durbuy Vieille Ville - Rue des Récollets (dessin de J. Culot).

AUTRES FAITS D'HISTOIRE. Quand, au X<sup>e</sup> siècle, la féodalité s'installa dans nos provinces, un comté se constitua autour de la solide forteresse de Durbuy.

Un article paru dans un vieux «Bulletin du Touring Club» et signé Saint-Marc, signale encore:

«A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, cette seigneurie fut réunie au comté de La Roche qui, longtemps, domina les pays de l'Ourthe ardennaise. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le comté de La Roche passa à la maison comtale, plus tard ducale de Luxembourg. Pendant le

haut moyen âge, Durbuy, mêlée aux vicissitudes politiques et guerrières fut, à plusieurs reprises, saccagée par les armées. Notamment au cours de la terrible guerre condruzienne de la Vache, qui désola tout le pays entre Ciney, Marche et Liège, les Liégeois incendièrent de fond en comble la malheureuse localité.



Durbuy - Le moulin (photographie, vers 1900).

Jean, comte de Luxembourg (déjà cité), roi de Bohême, le même qui, devenu Jean l'Aveugle, périt chevaleresquement à la bataille de Crécy en Valois, comptait Durbuy parmi les terres de son domaine. Il mit le bourg à l'abri des incendies et des mésaventures guerrières en l'entourant d'une enceinte fortifiée. Il lui conféra par le fait même, rang de ville et la dota d'une administration de cité libre. La réunion de nos provinces, poursuit l'auteur, le Luxembourg compris, en un seul État par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fit entrer la Terre de Durbuy dans le domaine de nos princes. Lors des démêlés sanglants de Charles le Téméraire avec les Liégeois, la seigneurie de Durbuy avait été cédée et engagée à la fameuse maison de la Marck. Le célèbre Sanglier des Ardennes, Guillaume de la Marck, brava, à Durbuy, la colère du Téméraire. La ville, prise et reprise, eut à soutenir trois sièges désastreux.

En 1525, Charles-Quint, enrichi par l'or des galions du Pérou, put dégager la seigneurie de Durbuy de la maison des La Marck.

Après quelques autres vicissitudes, Durbuy faisait à nouveau partie du domaine propre de la couronne des Pays-Bas sous le règne bienfaisant des archiducs Albert et Isabelle. En 1528, après que la mort de l'archiduc Charles eût rendu au roi d'Espagne la souveraineté des États belgiques, Philippe IV céda la seigneurie de Durbuy à Antoine Schetz, comte de Grobendoncq. Le domaine de Durbuy ne devait plus sortir de cette maison, aujourd'hui représentée par l'illustre famille ducale d'Ursel.

L'ancienne halle aux blés, qui date du XVI<sup>e</sup> siècle, fut promue par la suite en cour de haute Justice, et là étaient rendus les verdicts contre les criminels qui, en cas de condamnation, étaient conduits au gibet «les pieds nus et la corde au cou»; l'emplacement de ce gibet est encore visible au lieu-dit «Châpli».

Le château est juché sur un roc aride qui s'élève au milieu de la rivière; l'aile droite a été reconstruite en 1881.

«Durbuy apparaît blottie dans un nid calcaire, nid rude, anguleux mais ravissant, vraie chûsse sculptée, dont le métal, les rochers savamment stratifiés, travaillé, étiré, replissé, dessine les ciselures les plus variées et les plus fines. Les constructions sont aimables, sauf telle villa dont les briques jaunes et rouges semblent la revêtir d'un voyant caleçon de bain. Des arbres ont été plantés et l'ancien lit de l'Ourthe est livré à la libre circulation des promeneurs. Un pont magnifique, quoique pas très ancien, enjambe d'une arche de pierre le rapide courant.

» En amont de Durbuy, les lignes de paysage semblent davan-

tage encore s'amollir et s'uniformiser. De larges prairies s'étendent, traversées par la paresseuse rivière et bornées de longues mais basses collines aux taillis crépus. Les villages, sur des buttes, dominent la rivière.» (Abbé Simonis, à Esneux.)

Une promenade dans la ville. Il y eut un temps où Durbuy était une île. Jadis, l'Ourthe encerclait la ville, passait au pied du Thier de Forêt et du Thier des Béguines. Un beau jour, le cours de la rivière fut rectifié et Durbuy devint une île. On passait l'un des deux ponts et l'on pénétrait en ville après avoir franchi une porte. Durbuy possédait des remparts, dont les restes sont visibles au pied des escaliers (ancienne petite porte donnant jadis sur la rivière). Hélas, l'État a banalisé le site en condamnant l'ancien lit de l'Ourthe.

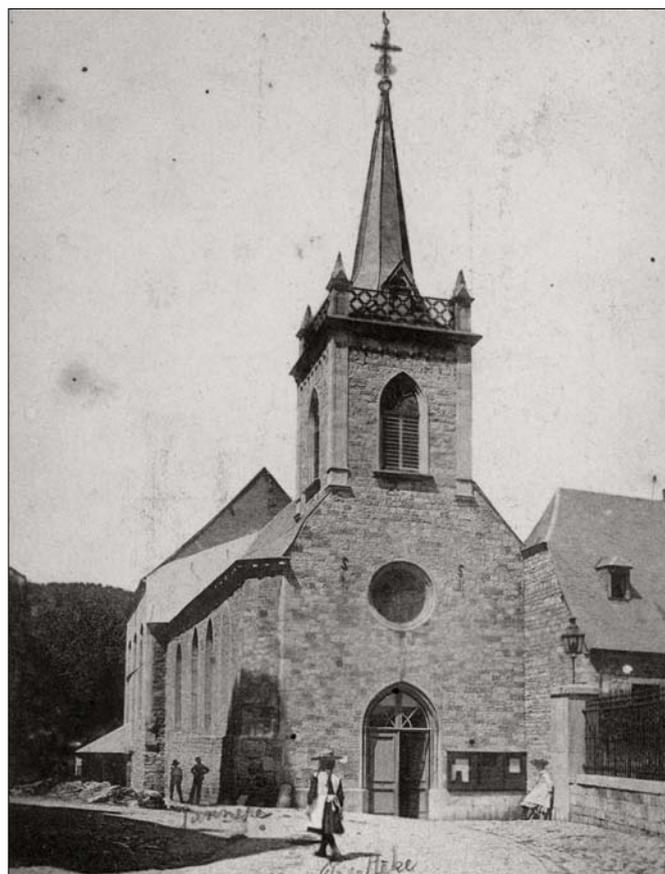
Sous prétexte de supprimer les inondations, on démolit le pittoresque pont de pierre de 16 m pour le remplacer par un beau pont moderne de 39 m, dont la construction a entraîné la démolition du vieux moulin. Seul un Christ en cuivre, assez intéressant, a survécu à cet attentat.

Dressé sur l'ancien pont, il a été le témoin de bien des événements locaux; lors de la Révolution, un soldat républicain l'a même gratifié d'un coup de sabre dont les trous sont encore visibles.

Actuellement, Durbuy possède deux ponts de pierre: le «petit pont» (sur l'Ourthe) et le «grand pont» (jadis passerelle en bois).

La route de Petithan à Tohogne traverse l'un et l'autre pont après avoir découpé la cité en deux: d'une part, le château, ancienne demeure des comtes de Durbuy, d'autre part le bourg, construit à l'aide de matériaux fort curieux, provenant des ruines de diverses époques.

Le château s'éleva là où se voient les substructions de l'ancienne chapelle. Ayant été détruit plusieurs fois, il aurait été édifié successivement d'un côté et de l'autre. Lorsqu'on construisit les remises actuelles, on trouva dans le sol de la terrasse plusieurs épaisses couches de décombres, restes d'incendies.



Durbuy - L'église (ancienne carte postale, vers 1900).

L'église décanale de Durbuy est une construction bâtarde, d'ailleurs élevée en deux fois, sans que le second architecte ait pris grand peine pour assortir la nouvelle ajoute à l'ancien temple. La première moitié date des environs de 1550; la seconde partie, qui prolonge sans plus le vaisseau primitif, est du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous l'ancien régime, elle fut l'église des Pères Récollets dont le couvent attenant a été transformé en presbytère et en maisons particulières. L'intérieur de l'église est sans intérêt particulier; les archéologues retiennent, à défaut de mieux, les fonts baptismaux du XVI<sup>e</sup> siècle, une chaire de vérité en chêne sculpté de quelque mérite et un curieux tableau sur bois datant de 1620, fixé au mur du chœur. Un second couvent, tenu avant la Révolution française par des religieuses Récollectines et où étaient éduquées, jadis, les demoiselles de la noblesse ardennaise, a été affecté, en 1861, à un orphelinat.

Durbuy est entretenu avec un soin louable. Tout ici invite à la villégiature.

Population : 1801 : 275 - 1846 : 370 - 1910 : 437 - 1961 : 302 - 1976 : 348 - 1977 (toute l'entité) : 7.644 - 1982 : 8.070 - 1982 (Durbuy ville) : 372. Superficie : Durbuy ville : 442 ha - Durbuy entité : 15.751 ha.



Durbuy vu des hauteurs (printemps 2011).

## ÉREZÉE

«Érezée! écrit notre ami Arsène Soreil, lui qui passa une grande partie de sa jeunesse dans ce charmant village, Erezée! Racheté, lui, de l'humilité paysanne par son église et ses écoles, un bureau de poste, un tribunal, Erezée nous paraissait digne d'une considération qui pouvait se marquer jusque dans le port de nos voix. Le hasard, vraiment, avait bien fait les choses, guindant là-haut le village maître, le village éclairé, par lequel se reliaient au monde huit hameaux perdus, ignorés de la carte. Huit, y compris le lointain et mal soumis Clerheid, dont les garçons ne savaient pas d'insulte plus sanglante à vous jeter que «mangeur de pain blanc». Il faut s'être ouvert à la vie de nos campagnes vers 1900, avoir été de petits écoliers tendus vers ce qui pouvait les sauver d'une existence immémorialement chétive, pour comprendre ce que signifiait alors tenir pour Erezée, monter chaque jour à Erezée.»

Que les temps ont changé depuis l'époque où nous voisinions sur les bancs de l'école avec l'éminent professeur. Erezée était inconnu des touristes. À présent, des hôtels confortables, des pensions de famille accueillent de nombreux estivants qui viennent se reposer dans une région où règne un charme aimable.

D'après Tandel, le mot Erezée se décompose ainsi : «Eres-es-Er» forme de «heid, heyde» signifie bruyère. «Erès» a-t-il son radical dans et-ar-or = montagne? D'où bruyère sur la montagne. Si l'on veut dire «Ere-zée»: zée aura la signification de «amas» d'eau, ce qui signifie l'étang (du village) sur la montagne. Ere de arac, désignerait une exploitation rurale près d'un

étang, zée.

Voilà une dissertation intéressante, mais c'est l'affaire de compétences.

Erezée, chef-lieu de canton, groupe autour de lui, comme des satellites, un nombre imposant de villages et de hameaux. Ce sont de l'ouest au sud, Aisne-sous-Fisenne, sous le Bois, Oster, Clerheid, Estiné, Awez, Briscol, Sadzot, Erpigny et Hazeilles. Chacun de ces lieux-dits mérite une visite.

Erezée est favorablement situé sur une haute colline, dominant à la fois les vallées de l'Aisne et de l'Estinal. C'est le centre d'une région forestière et sauvage riche en horizons mouvementés. De très loin, on voit l'église au beau clocher ancestral, qui ne manque pas de caractère.

Endroit charmant de la vallée de l'Aisne, où la rivière coule au sud-ouest dans un ravin, tandis que vers le nord, au fond d'un étroit vallon déchiré, un petit ruisseau, «l'Estinal», fuit parmi les pierres et les buissons pour aller au hameau de Fanzel rejoindre l'Aisne.

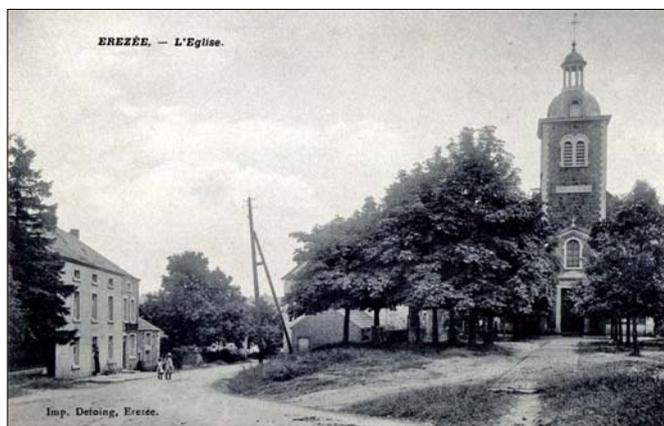
L'Estinal, qui s'accroît du «Sadzot», prend sa source vers les hauteurs du «Bois du Pays», une espèce de forêt jadis très étendue, d'où il descend par un large ravin s'évasant à son origine, côtoie ce ravin par la route qui serpente longuement en se surélevant et qui conduit à Manhay.

D'après les notes d'un ancien instituteur d'Erezée, que nous avons recueillies, nous lisons que : «le sol d'Erezée a les caractères du sous-sol schisteux d'où il provient. Sur les hauteurs d'Erezée, d'Oster, de Clerheid, le sol est schisteux. Dans les forêts d'Estiné, d'Awez, de Briscol et même vers le plateau d'Erpigny, le sol schisteux, à certains endroits, comme à Briscol, est plutôt argileux. Cette terre schisteuse est relativement fertile, elle est assez meuble et parsemée de petites pierres tendres de schiste. Elle se gorge rapidement d'eau, mais se dessèche très vite. Dans la partie argileuse de la commune, on trouve une terre plus lourde, plus humide, durcissant fort en se desséchant; le degré de fertilité est sensiblement le même.

» La carte géologique de la commune jointe au travail, donne la matière et la position des différentes zones naturelles du sous-sol.»

Le canton d'Erezée est limité au nord et au nord-est par la province de Liège; à l'est par le canton de Houffalize; au sud par le canton de La Roche; au sud-ouest par le canton de Marche; à l'ouest et au nord-ouest par le canton de Durbuy.

La superficie du canton est de 21.000 ha environ. L'altitude est de 335 m et atteint graduellement 400, 450, 500 m sur les hauteurs voisines, de 640 m à la Baraque de Fraiture, distante de moins de trois lieues.



Erezée - La Place de l'Eglise (ancienne carte postale).

Sous la domination française, Erezée appartenait au département de Sambre-et-Meuse et comptait 17 villages ou hameaux. Le hameau comprenait 13 communes en 1819 et

appartenait au 5<sup>e</sup> district de Marche; en 1822 au quartier de Marche; en 1828 au canton de Barvaux, et la superficie d'alors était de 1.870 ha.

Distances: 19 km de Marche, 11 de Melreux, 4,5 d'Amonines, 10,5 de Barvaux, 13,5 de Durbuy, 16,5 de Grandhan, 8 de Grandmenil, 10,5 de Heyd, 6,5 de Mormont, 5 de Soy, 7,5 de Wéris.

Le canton est compris tout entier dans le bassin de l'Ourthe. Il y existe une multitude de ruisseaux, le principal est, comme on le sait, l'Aisne.

Les productions diverses: la tourbe (?), les pierres à bâtir, le calcaire (dans la commune de Soy), les poudingues remarquables d'Erezée, les sources ferrugineuses de Harre, les productions habituelles très pratiquées.

À citer parmi les communes du canton: Erezée, Amonines, Beffe, Grandmenil, Harre, Mormont, Odeigne, Vaux-Chavanne, Dochamps, Malempré et Soy.

L'immense forêt, connue sous le nom de «BOIS DU PAYS», aborde aux premières maisons de Briscol, pas loin d'Erezée. Elle s'étend à perte de vue dans la direction de Grandmenil, Dochamps, Fanzel, Mormont, etc., et aboutit à proximité de la route de Liège à Houffalize.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce grand bois était exploité par la noble famille d'Ursel; mais les communes voisines (par tolérance) pouvaient parcourir cette haute futaie, chênes et hêtres pour y faire pâturer le bétail, y ramasser leur bois de chauffage et même y prendre, moyennant autorisation, tous les chênes nécessaires à la bâtisse.

Cet état de choses perdura pendant un très grand nombre d'années. Après ce laps de temps, un différend s'éleva entre les dites communes et le duc d'Ursel, et il s'ensuivit un procès qui dura pendant près de trente ans et qui se termina par le partage dudit Bois du Pays entre les communes préindiquées et la famille d'Ursel. Plusieurs de ces communes ont vendu le lot qui leur fut attribué. Certaines autres possèdent encore leurs parts et peuvent, avec le rapport de celle-ci, exécuter des travaux utiles et, comme on dit vulgairement, nouer facilement les deux bouts.

Sur la bordure, au pied de la forêt, l'Estinal étale ses eaux basses. L'Estinal a donné son nom au hameau d'Estiné. En venant d'Erezée, le plus charmant et pittoresque chemin dénommé «les Crétalles» y conduit. On écrivait «Estinez» en 1793, à l'époque où il y existait 9 maisons, dont 3 de première classe, 1 de 2<sup>e</sup>, 5 de 3<sup>e</sup>. Tandis qu'en 1891, on comptait 56 habitants, 16 maisons, 16 feux, 15 granges, 22 écuries.

Estiné est à l'opposé de l'Ouest, écrit E. Tandel. «Inez» est une forme de «inies, ignies, igny» qui veut dire habitation, demeure à l'est par rapport à d'autres localités.



Erezée - Le chemin d'Estiné (ancienne carte postale).

Outre les «Crétalles» et en raison de la forte dépression du terrain, plusieurs chemins rapides aboutissent à ce hameau

calme dans toute la forme du terme. Les habitants de l'endroit vaquent à leurs occupations agricoles sans trop de soucis et loin du mouvement des grand-routes.

Une vieille chapelle a été construite à l'ombre d'opulents tilleuls, à un petit carrefour où existe le chemin vers le «Prangeleux» construite dit-on, à la suite d'une promesse faite par un combattant de retour des batailles de la Grande Armée de Napoléon en 1815.

Nous trouvons le nom de Léonard d'Estinay alias d'Estiné qui fut curé d'Othée en 1587-89.

MASTAT. On parle d'une section de la commune d'Erezée qui n'a pas toujours été habitée. Il s'agit de Mastat, avec une habitation, 4 habitants d'après un relevé de 1891, une ferme isolée suivant l'étymologie. Mastat vient de «mas, mels» et tiré de «mansa, mante» ou métairie. «Ta, tat» veut dire source, rivière.

On pourrait citer aussi le «Prangeleux», un petit oasis reposant, avec ses trois habitations.

Le hameau d'OSTER, qui jadis appartenait au diaconat d'Ouffèt, paroisse d'Erezée, domine le lieu-dit «Nallogne» et de là on découvre un panorama vaste et accidenté, particulièrement sauvage.

Oster possédait 5 maisons en 1727 et on comptait 9 laboureurs, 1 charron. En 1793: 13 maisons.

Le mot «Oster» veut dire «Orient». De là, on pourrait l'appeler «le village de l'Orient» relativement à d'autres endroits.

SADZOT. Prend son nom au ruisseau qui coule dans les parages. Le «Sadzot» prend sa source dans le Bois du Pays. Son parcours atteint un peu plus de 1 km. Embouchure dans le «Trou du Loup» à Briscol.

Le hameau de Sadzot se tient à l'écart du grand chemin. Aucune complication dans ce petit coin perdu, étalé à mi-côte du plateau du «Pierry» à l'orée du «Bois du Pays».

LE PRANGELEUX. C'est un lieu-dit, mais en cet endroit il y a néanmoins trois maisons que l'on peut atteindre au départ d'Estiné vers Clerheid, ou de la route d'Erezée vers Briscol, à gauche.

Prangeleux dériverait du mot «prangtchère», lequel correspond au mot français «sieste», c'est-à-dire repos ou sommeil pris vers le milieu de la journée.

BRISCOL. Le hameau de Briscol se trouve sur les bords de la route conduisant à Erezée (3 km à l'est de l'église) et vers Grandmenil-Manhay à l'entrée du Bois du Pays. C'est le point le plus éloigné de la commune, qui a une superficie de 1.959 ha.

Briscol comptait 10 maisons, 11 laboureurs en 1727. En 1891, 44 habitants, 13 maisons, 13 feux, 9 granges, 12 écuries.

Que signifie le mot? Col: tête ou sommet; bribria: métairie. Le sens de Briscol est: ferme sur la montagne.

Lorsque nous nous reportons par la pensée aux débuts saisissants et troublants de ce tragique mois d'août 1914, ce sont des souvenirs de glorieux espoirs qui surgissent en nos esprits, des images de victorieuses allégresses qui se présentent à nos yeux éblouis, mais aussi des faits sans nom, des carnages inqualifiables survenus par la volonté des Huns modernes. Briscol... le village tragique connu des heures d'angoisse à jamais gravées dans le cœur des habitants. Nous y reviendrons.

ERPIGNY. Ce mot avec «gny» se rencontre souvent: voyez Tavigny, Bovigny, Montigny, Ligny, etc. Quelle est l'étymologie pour Erpigny? Erpigny: nom propre. Erpo et Erfo. La terminaison «igny» est le signe de demeure, habitation (en gaulois).

Nous relevons 19 maisons en 1727, 17 laboureurs, 1 personne de 2<sup>e</sup> ordre, un marchand tenant boutique, 1 cordonnier, 1 personne hors d'état de gagner sa vie. En 1891, on compte 70 habitants, 21 maisons, 21 feux, 13 granges, 23 écuries.

Un vieux souvenir d'Erpigny, c'est une ferme-château pourvue de tourelles et d'une chapelle castrale. Elle fut bâtie par Henri de Martini sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la chapelle vers la même époque; on y rencontre un vieux portrait peint qui serait celui de la personnalité en question. Chaque semaine dans ladite chapelle, on y célèbre une messe de fondation.

Plusieurs membres de cette noble famille furent seigneurs de My et de Bierloz. Des Martini, originaires du Luxembourg, furent ennoblis le 6 novembre 1698.

En visitant le château, on peut lire sur la face d'une cheminée cette inscription gravée dans la pierre: «Immaculota Virgo Monstra te esse matrem Succure cadenti Henrico de Martini. Vive la foy et l'ordre de la conception immaculée de Notre-Dame.»

Citons quelques vieux documents:

«Durbuis 1600. Réalisation d'un acte passé à La Roche le 27 février 1600 par devant Jean Férier, notaire; comparait: Philippe Jacquemint d'Erpigny qui déclare bien se recorder que feu Jacquemint son père a jadis fait vendition à Nanguan son frère, de telle action héritable qui lui appartenait au lieu de Clerheid... Représentant de Nanguan Jehan Wiehemme et Jehan Henri Nanguan de Clerhey.

» 1601 (28 avril). Jehenne veuve de feu Orban d'Erpigny assisté de Bastien Piette, son père fait venir de gagere au profit de Gillet Rasquin de Fanzel.

» 1603 (11 janvier). Henri Collinet, le jeune de Haseille fait échange avec Henri Antoine d'Erpigné, son beau-frère, demeurant à Haseilles. Helizy, femme de ce dernier, fille de feu Henri Collinet de Haseille.»

AWEZ. Autre hameau situé entre Estiné et Briscole, avec quelques métairies et son pittoresque moulin que faisaient tourner les eaux rapides du «Cleiris».

Wez est un terme très ancien. On rencontre aussi «Wé»; il viendrait du celtique et signifierait «gué», et Awez effectivement se trouve dans le voisinage d'un ruisseau. Le gué, dont le rôle était capital aux époques où les ponts étaient rares, nous offre des résidus du gaulois «ritos».

À Awez, on enregistrait 38 habitants en 1891, 10 maisons, 10 feux, 9 granges, 10 écuries.

Parmi les archives luxembourgeoises, Tandel et Alexis, historiens, ont recueilli quelques renseignements où il est question de notre hameau.

1) Durbuy, archives 1602, notons ce qui suit: «Henri et François, fils de feu Auchaise de Fisenne, Orban de Soy, mari d'Annette leur sœur, ensemble: Henri le Brasseur demeurant à Wéris, à titre de Laurette sa femme, aussi sa sœur aux dits Henri de Méline relèvent des Biens de leurs dévolus par la mort de leur père et de leur mère et transportent leurs héritages d'Awez, au profit de Léonard d'Awez pour 102 florins et 8 pattards.»

2) 1604 (26 juin). Henri Collinet dit l'Hoste de Hazeille vend au profit de Léonard d'Awez un pré en «Renard pré» pour 50 florins.

3) 1609 (7 novembre). Pierre de Bon demeurant à Erezée fait œuvre de gagière au profit de Jehan Marguerite de Clerhey et de Henri, fils de Léonard d'Awez; idem 28 novembre, Louis Brusquin de Clerhey relève des biens à lui succédés à Anne, sa femme, fille de feu Léonard de Wey et vend à son beau-frère Henri de Wey. (Jugez de l'orthographe: «Wey», «Awez» d'aujourd'hui.)

4) 1613 (7 janvier). Henri, fils de Léonard de Wez et Jehenne veuve de feu Michel de Clerhey vendent au profit de Jehan Henri de Moirmont; Jehan de la Vaux, demeurant à Clerhey, vend au profit de Joris Bruskin de Clerhey et Catherine, épouse de Henri de Wey.

5) (20 avril). Maroye, fils de feu Servais de Wey, résidant à Wey, vend au profit de Marguerite de Clerhey, Henri de Wey et

Joris Bruskin du dit Clerhey, et ses neveux; idem, (27 avril) Henri et Jehan Nassignan de Clerhey gendre de feu Léonard de Wey vend au profit de Henri de Wey, son beau-frère.

CLERHEID se trouve en face de Briscole au nord de la route vers la route qui traverse le «Bois du Pays» en forte montée vers Grandmenil. Ce hameau est majestueusement perché sur un haut plateau et, comme une forteresse imprenable, défie les alentours.

Il y a ici quelques vieilles fermes. En 1793, on comptait 17 maisons, 15 laboureurs, 5 charrons, 1 menuisier, 1 taillandier, 1 tisserand. En 1891, 156 habitants, 37 maisons, 33 granges, 40 écuries.

Clerheid dépendait du décanat d'Ouffet en 1793.

Parmi les vieux actes, on peut signaler celui-ci datant de l'an 1411:

Les seigneurs: 1) Georges de Lardenois, sire de «Clerhey», chevalier Carmeret, avait épousé N. dont il eut Thomas qui suit. 2) Thomas de Lardenois, sire de Clerhey, vivait en 1411, il était mort le 24 mars 1428. Il eut Philippe de Clerhey qui vivait le 13 janvier et le 23 décembre 1424. Thormassin de Clerhey qui était mort le 4 mars 1428 sans hoirs. Lambert qui suit, Lambert de Lardenois, seigneur en partie de Chessonfosse, épousa Agnès et fut la souche de seigneur de Ville (My).

Clerheid (cler), vient de «clarus» signifiant clairière. Heyd est une bruyère. Sens du mot: «terrain vague à découvert».

Le hameau dépend de la paroisse d'Erezée, ce qui le situe bien loin, pour permettre à ses habitants d'accomplir leurs devoirs religieux. Il y a bien Briscole, au bas d'une descente pas trop longue, mais on y célèbre la messe le dimanche seulement.

HAZEILLES. On rencontre l'orthographe «Haseille». Hazeilles voisine avec Erpigny et est typiquement ardennais. Il s'étale sur le plateau.

Hazeilles: Ha, Hat, indique élévation. Seilles vient de silva, donc haute forêt.

L'altitude en ce lieu est de 385 m. Il paraît qu'il y existerait une vieille voie romaine. C'est à deux km au sud d'Erezée.

On peut atteindre par des chemins pittoresques, Blier et Amonines.

Population: 1891: 70 habitants, 21 maisons, 13 granges, 23 écuries.



Erezée - La malle-poste de passage au village (vers 1900).

Document ancien où il est question de Hazeilles:

Durbuy. 1609 (28 novembre). Acte de partage entre les enfants de feu Urbain Collinet de Haseille et de Catherine d'Erpigny sa femme, savoir: M. Herman de Haseille, Jean Orban, son frère; Pasquey-Samrey de Mormont épouse de Hulus; Toussaint Michel de Laid-Prangeleux, époux de Catherine; Wathelet d'Anthisnes, demeurant à Wéris, époux de Agnès; N. de Josse, résidant à Oster, époux d'Anne.

Le patron principal d'Erezée est saint Laurent, fêté le 10 août, ce diacre martyr du III<sup>e</sup> siècle qui, sur son gril, plaisantait enco-

re avec ses bourreaux. Le patron secondaire, saint Monon, 18 octobre.

Fête de saint Laurent célébrée religieusement par les paroissiens. Elle est corsée d'une foire au bétail. On danse encore des quantités de « maklotes », une danse paysanne primitive, bruyante, qui tient à la fois de la contredanse et de la bourrée.

Sous le Premier Empire, la cure primaire d'Erezée fut transférée à Melreux sur les instances de M. Pisani de la Gaude, fondées sur l'isolement de la localité et le mauvais état de l'église et de son presbytère. Ce transfert se fit avec la coopération du Gouvernement français, mais sans l'intervention de Rome. En 1868, Erezée a été rétabli comme chef-lieu du décanat, remplaçant Ouffet.

L'église avait été construite en 1846 et l'intérieur était entretenu parfaitement, l'ornementation était de bon goût. Le presbytère datait de 1807, coût 15.700 F.

Par suite de la guerre 1940-45, elle fut détruite.

Pour en revenir à l'ancienne, on y remarquait deux grandes statues, simples, mais de bon goût, l'une de saint Laurent, l'autre de saint Monon.

L'acte le plus ancien connu figurerait dans les registres paroissiaux et daterait du 9 février 1727.

C'est dans la nuit du 6 au 7 mars 1940 qu'un incendie anéantit l'église d'Erezée. Vers 10 h. du soir, les habitants eurent leur attention attirée par des flammes s'échappant du toit de la sacristie. La consternation fut très grande parmi la population ezeézienne. Rien ne put être sauvé, malgré les efforts réalisés afin de préserver tout au moins les objets précieux. Monsieur le Doyen voulut sauver les Saintes Espèces, mais il ne put dépasser le banc de communion, tant le feu faisait rage. Le maître-autel flambait comme une torche. L'intervention des pompiers fut pour ainsi dire inutile et ils eurent fort à faire pour préserver les maisons voisines. Le toit s'effondra et à 11 h. l'élément destructeur gagna le clocher. À minuit, les cloches s'effondraient entraînant plafonds et murs.

En attendant l'aménagement ou la reconstruction d'un édifice suffisant, les offices furent célébrés dans la salle du Cercle catholique. Les paroisses du voisinage prêtèrent les vases et les ornements nécessaires au culte.



Erezée - L'église (été 2011).

Cette situation ne pouvait se prolonger. Le Conseil communal et la Fabrique d'Eglise conçurent résolument le projet de reconstruire une nouvelle église et, à la séance du 2 avril 1940, le Conseil vota un subside de 407.000 F pour la restauration. À cette somme, on ajouta 113.000 F payés par l'assurance. Des subsides furent demandés à l'État et à la Province. D'après un projet, les anciens murs seraient maintenus, consolidés et réparés. Pour l'ornementation, la Fabrique disposait de 68.000 F également payés par l'assurance, somme malheureusement

insuffisante. Et on fit appel à l'intervention charitable du public.

Il fallut attendre bien des années avant de voir la réédification de l'édifice. À présent, c'est une belle église, vaste, trônant sur la belle place. Sa tour de pierre qui surplombe l'hémisphère d'un dôme de zinc, genre byzantin, est surmontée d'une sorte de belvédère, lanterne ou campanile de bois crânement coiffé d'un petit casque qui sert en même temps de socle à une grande croix ornementée.

Le clocher est vraiment de grande allure.

M. le Doyen Camille Simon aimait son église; il en prit soin avec toutes les attentions possibles. Retraité en 1953, il fut élevé à la dignité de chanoine par Mgr Charue.



Le Capitaine Florent Garnir d'Erezée, héros de la guerre 14-18.

#### FAITS DE GUERRE.

Remémorons les faits tragiques qui se sont déroulés à Brisco. Les 18 et 19 août 1914 furent en quelque sorte le préambule des atrocités qui devaient avoir lieu le lendemain. Les pasteurs de la paroisse d'Erezée, le regretté M. le Doyen Maréchal et M. le vicaire Marquet, décédé depuis également, sous le prétexte toujours le même partout: « On a tiré », sont conduits sous une forte escorte à l'hôtel Delvaux, où ils passent 5 quarts d'heures en conseil de guerre.

C'est l'ordre du colonel von Mandelson du 106<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Leipsig.

Relâchés, les prisonniers reçoivent ordre de trouver dans les quatre heures, la somme de 1.200 F sous la menace de tuer les hommes et brûler les maisons. Les quêtes de porte en porte et la nuit, sont accompagnés d'une patrouille. Ils rassemblent la somme imposée. Ils sont libres ensuite.

M. le Bourgmestre Delneville cependant reste prisonnier. Plus que septuagénaire, il meurt deux jours après son arrivée à Saint-Vith.

Le 106<sup>e</sup> d'infanterie saxon arrive au hameau de Brisco, c'était, croyons-nous bien de préciser, le 20 août 1914 vers 12 h. À peine s'y trouve-t-il qu'un coup de feu retentit. Au hasard, un soldat avait tiré en l'air près de chaque maison. C'est le signal du massacre. Une mère et son enfant de 13 mois, qu'elle portait sur les bras, sont blessés tous les deux. Une autre reçoit une balle dans la jambe. Sans réflexion ni examen, les troupes, torche en mains, mettent le feu à toutes les maisons, anéantissent les récoltes, le bétail. Ils tirent sur les paisibles travailleurs de la campagne. Un jeune homme, M. Jules Lambert, greffier au tribunal d'Erezée, blessé dans les champs, rapporté par les soldats au hameau, est jeté dans le brasier de la maison Petit en flammes; ses ossements calcinés sont retrouvés dans les décombres.

Sur les 20 maisons que comprenait Brisco, 17 sont brûlées. Deux autres à Clerheid, hameau voisin.

En perpétrant ses crimes, la troupe déchaînée se dirige vers Erezée. Arrivés près de la maison d'Arthur Mawet, sur la route d'Awez, les Allemands sommèrent celui-ci de lever les « bras en l'air ». Mais le malheureux, raidi par la paralysie, ne peut répondre à l'injonction. Il est tué à bout portant et enterré sans cercueil dans un champ d'avoine voisin.

Dans l'incendie de Brisco périrent: Hubert Orban, Séleck, Nestor Orban, Alexandre Mawet. M<sup>lle</sup> Clémentine Ponsard, qui s'était réfugiée dans le fenil, fut retrouvée calcinée.

Le lugubre tableau n'est pas fini, et il faut rappeler le marty-

re de ces braves qui tombèrent sous les balles ennemies à Heure-en-Famenne: Nicolas Collas Brunskin, Libert Godart, Léon Devahive.

Et comme si l'incendie et l'assassinat n'eussent pas été plus que suffisants pour atteindre le but visé, l'imagination teutonne inventa une macabre comédie. En face de la chapelle de Briscol, ils creusèrent une fosse, firent semblant d'y jeter un cadavre, la comblèrent et formulèrent la menace, sous peine de mort pour quiconque irait déterrer le prétendu cadavre du vicaire d'Erezée, l'abbé Marquet, arrêté et occis derrière l'autel de la chapelle. Cette sinistre comédie eut lieu le 20 août 1914.

De ce jour, jusqu'au dimanche suivant, les habitants de Briscol vécurent dans la persuasion qu'ils avaient au milieu d'eux le cadavre de leur vicaire. Aussi, quelle ne fut pas leur surprise quand, quelques jours après, un matin, ils virent M. l'abbé Marquet venir comme de coutume leur célébrer la messe dominicale. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux: ils croyaient assister à la messe d'un revenant.

M. l'abbé Marquet, qui a été curé à Hotton, a relaté par le menu tous les événements tragiques d'Erezée dans un livre magnifique: «Un mort et enterré qui parle».

Telle est relatée succinctement l'horrible tragédie de Briscol du 20 août 1914.

Un beau monument en bordure de la route rappelle aux passants les tragiques événements de 1914.

Population: 1801: 630 - 1831: 661 - 1846: 721 - 1910: 872 - 1961: 799 - 1976: 721 - 1977 (fusion): 2.042.

## GRANDHAN

«La Famenne, pays pauvre, signale le «Guide Cosyns», s'accuse déjà à Grandhan. L'Ourthe s'attarde dans les prés; ça et là, des «basses», mares envahies par des roseaux. Ces terres, qu'une humidité excessive peut seule rendre productives, ont un aspect monochrome, mélancolique. Une pineraie jette parfois une note plus grave encore.

Grandhan est situé sur un promontoire, contourné par l'Ourthe qui coule dans la vallée. Le terrain environnant est montueux; le sol argileux et schisteux. Village agricole, où l'absorption des campagnes par la ville s'opère d'une façon accusée; les gens préférant s'employer dans les grands centres que de s'adonner aux professions locales, et la population diminue. Les bois étendus permettent de faire un important commerce.

Grandhan était au XVI<sup>e</sup> siècle connu sous le nom de Han-Saint-Georges. «Han», «Ham» signifie maison et Grandhan par opposition donne Petithan.

Un vieux château, dont le cachet seigneurial s'harmonise bien avec la petite église de type roman, toute voisine (XVII<sup>e</sup> siècle), fait en ce lieu un bel ornement.

À signaler le château moderne des Vieux Prés. Un étang de 25 ha étale ses eaux tranquilles.



Grandhan - L'église Saint-Georges (ancienne carte postale).

L'église dédiée à saint Georges a été reconstruite en 1756. Les dépendances de cette commune sont: Chêne-à-Han, Grande Enneille et Petite Enneille (orthographe variées).

Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles, Grandhan avait deux Cours, nous apprend Eug. de Seyn, seigneurie féodale relevant du Prince Evêque de Liège. Il y existait la seigneurie des Enneilles de la Maison des Hamal-Brialmont, qui date de l'époque féodale communale.

En 1389, elle était aux mains des d'Ochain ou de Xhoce, dont une héritière épousa Gilles de Brialmont. Enneille(s), c'était une des seize seigneurie féodales et foncières dépendant du Comté (plus tard Prévôté) de Durbuy. Il est souvent question dans les vieilles archives «d'Enneille», des mesures et de la monnaie de Durbuy.

Le territoire «d'Enneille» était dit «pays d'Empire», «pays du roi», «pays du roi d'Espagne», par opposition au pays de Liège et au pays de Stavelot, restés indépendants jusqu'à la révolution.

Une ferme à Grande Enneille fut habitée par «lord Askhey», original anglais vivant avec un domestique. Il aimait la chasse, la pêche; avec cela, des idées humanitaires. Il avait aménagé le Thier en jardin anglais, terrasses, etc. Franc-maçon, il recevait des amis. Un jour, on trouva son cadavre dans l'Ourthe; il avait été assassiné.

Une vieille survivance à Petite Enneille. Le jour de la mi-carême, on allume un grand feu de paille, à travers lequel on saute. Lorsqu'il est éteint, on fait passer tout le bétail sur les cendres, pour conjurer le mauvais sort.

Un autre hameau: Petithan, où l'on a découvert au lieu-dit «Thier d'Achnée» des tombes romaines remarquables, creusées dans le schiste et divers objets tels que monnaies, glaive, ainsi que des «substructions ou ruines romaines».

À citer encore parmi les dépendances: Rome, Vèvi Madame, Marteau, Bois d'Enneille, Rahet.



Rome - Ancienne demeure seigneuriale (ferme de la Prévôté).

Grandhan eut au moyen âge un château flanqué de trois tours dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les fossés de ce vieux manoir avait donné des monnaies d'or gauloises et une «Néalennia» (déesse gauloise à cheval), portant une corbeille et des fruits.

Des fouilles faites en 1880 à la ferme du Marteau ont amené la découverte de grandes quantités de scories de fer qui ont été employées comme minerais riches dans les hauts-fourneaux modernes du pays de Liège.

On peut faire des promenades aux alentours justement appréciées. Vers Durbuy, 6 km environ, au S.-O. une petite route rejoint la grand-route au-delà de Petithan. On aboutit dans la direction de Barvaux. Rejoindre l'Ourthe qu'on peut longer par les Fonds des Vaux.

Des deux Enneilles, revenir en amont de Noisieux sur le remblai de la chaussée. Suivre l'Ourthe encore qui enveloppe Deulin, joli village avec château, façade à fronton déployée sur une terrasse, accosté d'un parc aux futaies splendides, et d'autres excursions encore.

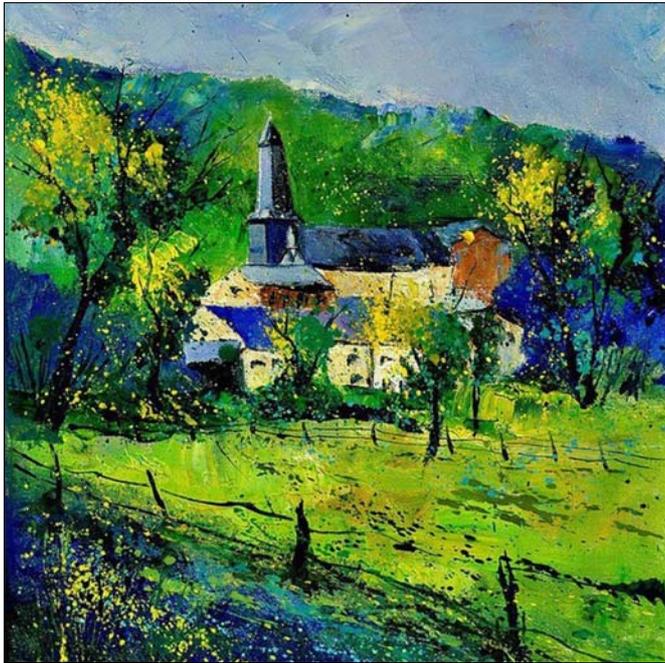
La jolie rivière arrose Fronville et Melreux. Grandhan est distant de 16,5 km d'Erezée, 8,5 km de Hotton, 11,5 km de Soy, 12,5 km de Wéris, 8,5 km de Borlon. Altitude: 184 m au

seuil de l'église. Superficie: 2,464 ha 44.

Han ou Ham est un nom germanique signifiant «coude de rivière», puis aussi «prairie dans un coude», qui se retrouve, en pays wallon et même en France.

Certains auteurs estiment que «Han» signifie «maison». Nous citons: Hamme (1046); à l'Est de la Meuse, le mot est devenu «han»: Han-sur-Lesse (1031); Grandhan (Grant'han); Hanzinne, Hanzinelle dans la vallée de la Thiria et d'Acoz (environs de Morialmé), Hansout (Stoumont).

En France, d'après Albert Danzat: Ham - Han (spécial au nord de la France) et en composition, «Bohain» (Bukk, ham), village du hêtre. Les composés avec «ham»: Le Ham: Caucham, Ouistreham et Etrehan, anciennement Oesterham (village de l'ouest); Surnain (jadis Surreham - village du sud).



Grande-Enneille - L'église Sainte-Marguerite (peinture de Pol Ledent).

«Les Enneilles sont séparées du reste du monde par l'Eau d'Ourthe... Dans son lamentable isolement, sans porte sur l'Ouest, sans relation avec le Nord, la population d'Enneille décroît chaque année.» (Abbé Conrotte)

D'après un ancien bulletin touristique, on peut noter les renseignements ci-après: «Depuis 1891, la population est tombée de 247 à 190. La population scolaire, de 40 en 1910, est tombée à 10 élèves. Le climat pauvre de la Famenne y arrête tout: Enneille compte une quarantaine de célibataires! On s'y nourrit extrêmement mal et la santé physique y est peu commune. Dans certaines familles, la consanguinité a entraîné les pires tares.» (À titre documentaire...)

Anciennes orthographes: Unalia (692), Anale, Eynelhe (XVI<sup>e</sup> siècle). On dit parfois le «Trou d'Enneille».

L'église serait édifée sur l'emplacement d'un autel du dieu Pan. «Coquettement assise au flanc de la colline, avec ses vieux murs de pierres grises tranchant sur la verdure du Fromental, entourée de son antique cimetière, où reposent dix siècles endormis, forme avec les bâtisses de l'école et du presbytère en briques rouges, un groupe délicieux à l'œil, un motif d'aquarelle.» (Bulletin touristique de l'Ardenne et Famenne)

L'église est romane et possède de remarquables fonts baptismaux de l'époque. La tour, foudroyée en 1777, est tronquée depuis lors. Chœur gothique tertiaire.

Ajoutons qu'il y a Petite Enneille et Grande Enneille (distance: 1,5 km).

À Petithan, on honore spécialement saint Monon, protecteur des animaux domestiques. Un grand pèlerinage est organisé en

mai et on vient vénérer les reliques du saint en sa chapelle.

Des lieux-dits: à Grandhan, Chêne-à-Han, Clair Chêne, A Chêne Madame (bois).

Fonds de Vaux, Al Chassaye, Thier d'Achnée, Vèvi Madame, Plein d'Holset, Batty du Moulin, Grand Batty, Surbase, Grandchamps, Les Trihes, Al' Creû, Devant Rome, Noupré.

Population: 1801: 455, Enneille: 123 - 1821: 467, Enneille: 136 - 1846: 1.003 - 1910: 898 - 1961: 675 - 1976: 758.

## HAMPTEAU

Au départ de Melreux, on emprunte l'autobus de La Roche et on suit le trajet classique qui remonte la vallée de l'Ourthe. On traverse ensuite le pont de Hotton et on rencontre Hampteau, un de nos typiques villages ardennais.

Chose bizarre, cette commune qui n'a guère plus de 300 habitants n'a pas de section. Avec son château à chapelle castrale adossé à la colline de l'autre rive de l'Ourthe, parc et passerelle sur la rivière, Hampteau offre un ensemble très caractéristique. Cet ancien domaine appartenait jadis au baron de Valensart et fut acquis par M. Stas et ensuite par M. Visart, député de Bruges.

Le village est très ancien. Il existait déjà au XIII<sup>e</sup> siècle. Entre Hampteau et Rendeux, on a trouvé des ruines romaines, des sépultures gallo-romaines avec urnes et divers objets.

On raconte que c'est un habitant de Hampteau qui avait trouvé des traces d'un temple romain au lieu-dit «Héblon», et la mystérieuse chèvre d'or.

La commune de Hampteau est située à l'extrémité nord-est du canton de Marche (11 km); elle confine à l'est et au sud à la commune de Rendeux; à l'ouest et au nord de Hotton.

Son territoire est assez restreint: 400 ha. Un relevé de 1819 signale une superficie de 418 ha 81 a 20 ca. Hampteau possède 192 ha de bois communaux. Hampteau dépend du canton de justice de paix et de milice de Marche et antérieurement appartenait au département de Sambre-et-Meuse. En 1819 au 5<sup>e</sup> district de Marche; en 1822 au 5<sup>e</sup> quartier de Marche; en 1825 au canton de Marche.

En 1793, on comptait dans le village 8 laboureurs. Il appartenait à la Prévôté et au quartier de Durbuy, au décanat d'Ouffet et à la paroisse de Melreux.

Son industrie consista dans la fabrication de la chaux, laquelle est très estimée pour les constructions en raison des qualités hydrauliques, et dans l'exploitation de pierres calcaires qui sont très réputées dans l'Ardenne. Cette industrie locale procure sur place des ressources à bon nombre d'ouvriers des environs de Hampteau. La montagne, largement éventrée, fournit des richesses. La pierre, transformée en moellons, ballast et poussier, est mise au service des travaux routiers et des constructions de bâtiments nouveaux. De vastes prairies fraîches qui bordent l'Ourthe permettent l'élevage du bétail et l'agriculture aussi y est à l'honneur.

En 1246, Hampteau s'écrivait «Hain», et son étymologie nous révèle que le mot signifie «Maison au bord de l'eau» (l'Ourthe). L'orthographe est variable au cours des siècles: «Hameteal» en 1443; «Hametois» (1448); «Haimeteau» (1572); «Hamptel» (1593).

Hampteau, le seul village de la commune, est situé sur l'Ourthe, ainsi que nous l'avons dit, dans une belle et fertile plaine qui attire l'attention des étrangers à cause de ses nombreux arbres fruitiers et de ses énormes noyers, et surtout de ses grottes magnifiques.

L'altitude est de 183 m 25 au seuil de l'église.

Hampteau relevait sous la féodalité des cours de Hotton et de Rianwez dite de Hampteau. C'est ce qui explique les deux sections entre lesquelles il est partagé de nos jours.

Sa seigneurie eut son importance. En 1547, François de Streinchamps était seigneur du lieu. Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, vivait Guillaume Remy de Cassal, seigneur de Hampteau. Il était le fils de Joseph Remy de Cassal et de Henriette d'Ochain. Né le 10 mai 1724, il mourut le 22 octobre 1788.



Hampteau - Entrée du village (ancienne carte postale).

Quelques notes héraldiques intéressent sans doute certains de nos lecteurs. Le 4 mars 1597 et le 24 septembre 1613, vivait Henri de Hamptel (Hampteau), seigneur de Prelle, qui avait épousé Catherine de Herlival. Cour féodale de La Roche.

En 1607, vivait Nicolas Brisbois, seigneur de Finnevaux, qui avait épousé Marguerite de Hampteau. Nicolas était mort en 1614, laissant une fille nommée Charlotte, qui épousa Jean de Stolpert, seigneur de Flamisoulle. Charlotte eut de son mariage, Anne Elisabeth de Stolpert, qui épousa Godefroid de Hampteau, seigneur de Lanwé et de Finnevaux. Anne-Elisabeth mourut en 1647 et Godefroid en 1671. Ces époux laissèrent Jean-Ferdinand qui mourut célibataire, et Catherine-Alexandrine de Hampteau, épouse de Guillaume-Christophe, baron de Minckwitz, seigneur de Schleiff, qui mourut à Melreux en 1700 (d'après une étude historique sur le doyenné de Graide par l'abbé Roland).

En consultant les « Archives Luxembourgeoises d'Arlon », on peut voir de nombreux relevés des dîmes de la cour de Hampteau, prévôté de Durbuy, terre de Ryanwez, et perçues par un certain nombre de personnalités et institutions, desquelles nous signalons Guillaume Joseph Remy de Cassal, seigneur de Hampteau, demeurant à Ny; le baron de Cassal et Bomal, seigneur de Soy, demeurant à Luxembourg; l'abbaye du Val des Écoliers à Liège; l'abbaye de Saint-Hubert; l'abbaye du Val Saint-Lambert; Nicolas Liégeois, curé de Rendeux Ste-Marie; les Pères Carmes de Marche; Louis J. Xhignesse de Durbuy; le sieur Pepen de Namur.

Il est d'autres documents historiques intéressant Hampteau. Dans le cartulaire, il est fait mention d'actes divers: 1443, 21 novembre; 1572, 5 juin; 1593, 11 octobre.

En 1481, le 30 octobre: records des mayeur et échevins de Hammetealx (Hampteau) relativement aux redevances en nature et en argent qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Hubert dans cette localité.

1064, 5 mai (Cour de Durbuy, Reg. 1604-1607), comparait Nicolas de Vervo, dit d'Ama, tant pour lui que pour Jean de Vervo, son frère, curé de Grandhan; Rena de Blehen, mari de damoiselle Marie de Vervo dit d'Ama, Isabeau veuve du seigneur de Beancens, Béatrix, veuve de feu Persan, seigneur de Mozet et Jacquemin de Résimont mari de Catherine, toutes sœurs dudit Nicolas, lequel obtient ban et relief, premièrement de vingt-cinq muids de rente, moitiabes splette et avoine hypo-

théqués sur tous les cens et rentes de la seigneurie de Hamptel (Hampteau): deus, par le seigneur d'illecq, ensemble de tous les autres biens censaux à eulx dévolus par l'obit et trépas de feu messire Bernard de Han, son oncle.

Concernant la vie paroissiale et l'histoire de l'église d'Hampteau, nous n'avons rien découvert de spécial. Il ne peut exister aucun registre ancien, la paroisse ayant été érigée en 1836. L'église a été agrandie en 1887, d'où coût 19.052 F 50; le presbytère restauré en 1863, coût 2.825 F. Quant à l'école, elle a été bâtie en 1876, coût 13.000 F.



Hampteau - Le moulin et l'Ourthe (ancienne carte postale).

Signalons la chapelle de N.-D. du Bon Secours. Une nouvelle statue a été installée le 31 mai 1953. En janvier 1945, la chapelle précitée fut détruite par l'explosion d'une mine et ce sont les Anciens Combattants des deux guerres qui portèrent la statue de la nouvelle Vierge, précédés de leur drapeau.

Hampteau, paysage austère, de belles côtes revêtues de futaies et de taillis. Panoramas de l'Ardenne au charme typique.

Population: 1801: 166 - 1821: 289 - 1846: 350 - 1910: 310 - 1961: 311 - 1976: 368.

## HEYD

Heyd appartient au canton de justice de paix de Durbuy, dont il est distant de 9,5 km; au 13<sup>e</sup> canton de milice et à l'arrondissement administratif de Marche (24,5 km); au canton militaire de Barvaux (5,5 km), qui est également la station de chemin de fer la plus rapprochée; à l'évêché de Namur.

Distances de diverses localités: de Bomal 6,5 km; d'Erezée 10,5 km; de Heure 8,5 km; de Mormont 4,5 km; de Villers-Sainte-Gertrude 3 km; de Wéris 3,5 km.



Le village de Heyd (ancienne carte postale).

En remontant jusqu'en 1815, nous enregistrons pour la commune une population de 550 habitants, qui augmente sensiblement pour atteindre 744 en 1840. En 1880, la population est de 878 habitants avec 177 maisons; une superficie de 1.224 ha, ce qui fait que la population relative était de près de 52 habitants par km carré. En 1896, 894 habitants pour 219 maisons.

Heyd est situé à une altitude entre 220 et 350 m, sur le flanc d'une montagne d'où l'on découvre une grande partie du Condroz. Le sol est inégal, argilo-sablonneux et rocailleux. La terre végétale repose sur une couche calcaire. On y a rencontré du minerai de fer, de cuivre et de plomb. La forgerie de fer est une des premières industries nées sur le sol luxembourgeois. Cette industrie trouvait sur place et en grande abondance le minerai de fer (limonite), le combustible et l'eau, c'est-à-dire la force motrice.

Heyd eut jadis un haut-fourneau et on connut la forge importante de Ninane.

Il existe aussi dans les parages, des carrières de pierres calcaires que l'on exploite. Heyd est aussi un village agricole et d'élevage.

On rencontre fréquemment chez nous, le mot «Heid» qui désigne ou accompagne le nom de diverses bourgades et lieux-dits. Toutefois, en certains endroits, le mot «Heid» s'accroche à l'idée d'un versant ou d'une colline. Il convient de le prononcer à la Liégeoise, en aspirant le «h» et en donnant le son «é» à eid, donc «hé». Une «heid» dans le wallon de l'Ourthe, c'est une friche, une lande à bruyère. (On trouve «heid» en flamand et en allemand.) Dans un document de 746, on écrit «Haist» et dans le cantatorium IX<sup>e</sup> siècle «Heis».

Le typique village de Heyd existait déjà en l'an 1100, car la terre de Heyd fut donnée vers cette époque à l'abbaye de Saint-Hubert par Conon, comte de Montaigu. On a rencontré entre Heyd et Loheré des monuments druidiques, des tumulus et des monnaies d'argent du moyen âge.

Dans les environs, mais dans la province de Liège, on voit les ruines du château de Logne.

Bernard Saternis, curé de Heyd, fut promu à la cure de Stavelot le 19 novembre 1604, mais cette nomination n'eut pas plus de suite que celle du 12 octobre 1601.

Jean Denis Gilotef, natif d'Aisne sous Heyd, vicaire à Bourdon, paroisse de Marche, fut nommé le 19 mars 1775, bénéficiaire, de l'autel Saint-Nicolas à Bleialf (Prüm) en remplacement de Nicolas Hamélius, qui avait définitivement renoncé à ce bénéfice devant le notaire Strasser, le 24 janvier 1775.

Le ruisseau «Tour» à Heyd se jette dans l'Aisne après un parcours de 2,7 km.



Aisne - La rivière et le pont.

Parmi les dépendances de la commune, citons: Aisne. À l'Ouest de Pays et de Harre, non loin du village de Villers-Sainte-Gertrude, se dressent au bord de l'Aisne, les admirables blocs de «Roche-à-Frêne» d'un équilibre douteux. Le hameau de Roche-à-Frêne se cache à leur pied dans les arbres. Un moulin qu'alimente la rivière a été bâti à l'ombre des rochers, et ne fait heureusement qu'ajouter au charme un peu romantique de ce site.

À Aisne existe en outre, une magnifique grotte de 200 m

environ de longueur, dans un rocher calcaire: cette grotte est garnie de stalactites et de stalagmites.

Ad. Jourdain et Van Stael, dans «Dictionnaire de la Belgique», donnent ces détails: Elle est dite «de la Préalles» et s'ouvre dans la roche calcaire à une altitude de 9 m environ au-dessus de Thalweg du vallon. On y a recueilli des ossements brisés d'animaux, restes de repas humains, ainsi que du silex taillé. On n'y a rencontré aucun ossement d'animal appartenant au mammouth ou à l'ours des cavernes, mais une faune intermédiaire entre celle de l'époque glaciaire et l'âge de la pierre polie. Cette grotte représente donc vraisemblablement un habitat tardenoisien.

Autres hameaux: Lignely, Ninane, Loheré-Tour où l'on a trouvé de vieilles poteries (au N.O. et au S.O.).

Aisne-sous-Heyd est digne vraiment de porter le nom du poétique cours d'eau qui l'arrose.



Lignely - Ancien hôtel-restaurant «Le Lignely» (carte postale).



Portique d'entrée du Domaine de Hottemme.

**Les bourgmestres de Heyd:** Detry Jean Joseph, an IX à 1806; Piret L. de 1806 à 1819; Philippart, de 1819 à 1823; Dochain A. de 1823 à 1830; Piret JJ. de 1830 à 1860; Cornet M.J. de 1861 à 1881; Philippart J.M. de 1881 à 1885; Cornet A. J. de 1885 à 1895; Henet Isidore Jos. de 1895 à 1903; Stassin Joseph de 1904 à 1907; Cornet Léon de 1909 à 1932; Cornet Marcel de 1933 à 1938; Piret Léon de 1939 à 1945; Bonmariage Donat de 1947 à 1953; Potel Robert de 1953 à 1959; Piret Léon de 1959 à 1961; Piroton Henri de 1961 à 1965; Godelaine Henri de 1965 à ...

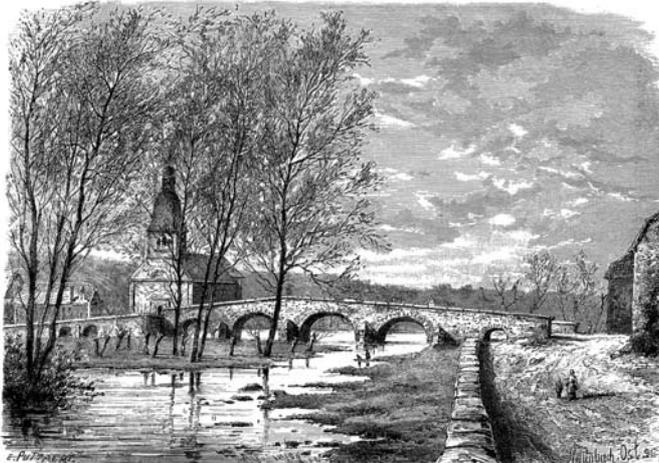
Population: 1801: 377 - 1821: 577 - 1846: 774 - 1910: 902 - 1961: 569 - 1976: 577.

## HOTTON

Hotton est une ancienne baronnie du Pays de Liège et paraît avoir eu depuis des millénaires une importance stratégique notoire. Elle fut à l'époque romaine une localité de premier

ordre puisqu'elle était défendue par un camp. Celui-ci est situé à la partie orientale. On l'appelle Ti ou Ty-Château; Camp de Titus, disent les archéologues, et il était entouré de murailles et de villas.

Jean-Ernest de Loewenstein, comte de Rochefort et de Montaigu, seigneur de Hotton, mourut le 27 juillet 1731. En 1242 on lit: «fief de Hotton», en 1787: «Hottine».



Hotton - L'église et le vieux pont (vieille gravure extraite de «La Belgique illustrée», vers 1890).

Hotton à l'aspect riant, se trouve en Famenne, et le contraste avec l'Ardenne est frappant. L'Ourthe à partir d'ici jusqu'à Barvaux doit lutter avec le massif calcaire du Condroz qu'elle entaillera. Aussi son cours ne représente qu'un défilé bordé de prestigieuses roches découpées artistiquement par les eaux et paré de belles grottes.

Outre le site qui est aimable, Hotton retiendra le touriste par son passé qui est des plus intéressants. C'est une commune de grande activité commerciale, bâtie au point d'intersection des routes de Marche à Durbuy et de La Roche à Melreux. On peut l'atteindre par la route Liège-Hotton, Bruxelles-Namur-Marche-Hotton, Arlon-Saint-Hubert-Marche-Hotton, Wiertz-Bastogne-La Roche-Hotton, et Liège-Esneux-Hamoir-Durbuy-Hotton.

Par chemin de fer, la ligne Jemelle-Liège gare Melreux et autobus Melreux-La Roche et Melreux-Manhay.

De Hotton à Marche, on compte 8 km. On peut s'y rendre en franchissant le pont. Une route se situe dans l'axe et gagne le plateau par un bout de montée. À gauche, une gorge hérissée de beaux rochers dans la direction de Marenne.

Sur la lisière nord des bois de ce village existe un hêtre énorme et remarquable. La notice des «Communes Luxembourgeoises» nous apprend que tous les ans, le 20 avril exactement, une branche de cet arbre, une seule et toujours la même, est entièrement feuillue.

Remy Champagne, le chroniqueur des «Vieilles Ardennes», a conté les légendes qui se rattachent à cette particularité dans le numéro du 8 mai 1910 de «L'Avenir du Luxembourg». À l'époque de la Terreur, le curé de Marenne avait caché le Saint-Sacrement dans cette branche.

Hotton fut le lieu d'un retranchement romain qu'avait précédé une station néolithique. Entre la localité et Melreux près de la rivière, il y avait un temple dédié à Mërum ou à Diane. Des fouilles ont été exécutées et furent fructueuses. On trouva des bijoux et des armes et les recherches permettent de croire qu'avant l'arrivée des conquérants romains, les Gaulois avaient là une place forte.

Dans un ancien numéro du «Touring Club», nous lisons que: vers Hampteau, au sud-est, on rencontre l'antique village de Werpin et son château féodal, avec sa «grotte des Nutons»; et un peu plus haut, les vestiges d'une villa romaine, dont les pierres ont servi à la construction des maisons des environs.

La mystérieuse «chèvre d'or», que l'on retrouve aussi bien dans la littérature wallonne que dans la littérature provençale, et qui, selon la fable, serait cachée dans toutes les ruines, mais n'est jamais exhumée, a été en réalité découverte au XVIII<sup>e</sup> siècle par un paysan de Hampteau, dans un champ de Héblon.

La «gate d'or» était une masse de métal assez lourde dont le cultivateur se servait pour alourdir sa herse de labour. Il l'avait prise parmi les débris antiques très nombreux dans les campagnes. Un jour, en rejetant cette masse, il vit des points brillants; il la lava et s'aperçut que c'était une statue de chèvre qui avait probablement appartenu à une statue de Diane. La chèvre était en or et a enrichi la famille de l'heureux paysan.

On ne peut manquer de signaler le beau monument chapel- le érigé en ce hameau de Werpin dépendant de la commune de Hotton.

C'est sur une colline dominant la vallée de l'Ourthe que l'on peut voir l'imposante statue de N.-D. de Lourdes.

Elle a 7 m de haut et l'ensemble 10 m 30. Tout est en béton armé et d'un poids total de 75 à 80.000 kg.

La bénédiction du monument eut lieu le 6 septembre 1931 par Mgr Heylen, évêque de Namur. C'est l'œuvre de M. l'abbé Janus, chapelain de Werpin, à la fois architecte et sculpteur. L'entreprise a été assurée par un habile artisan, M. Auguste Faber de Hotton (dont le kiosque de Hotton est très admiré).

Ajoutons que M. l'abbé Janus fit passer quelque 1.750 évadés français, anglais, américains, polonais, pendant la guerre 1940-1945.



Hotton - La Place de l'Eglise (ancienne carte postale).



Hotton - Le moulin Faber (ancienne carte postale).

MELREUX, station de la ligne de l'Ourthe, descente des voyageurs pour La Roche qui emprunteront l'autobus qui remplace la légendaire malle-poste et le chemin de fer vicinal.

Notons que Melreux ou «Mellereux» (orthographe selon un écrit ancien), possède une antique église très intéressante, d'une belle architecture et qui a beaucoup d'allure. Elle date du XVII<sup>e</sup> siècle, mais reconstruite en partie au XIX<sup>e</sup> s. et elle rappelle un peu la cathédrale de Liège.

C'était une collégiale et, au XVI<sup>e</sup> siècle, la cure de Melreux était très riche. Détruite par la foudre et par les Allemands du Prince de Hesse dont le souvenir reste terrible dans le pays, elle

fut rebâtie en 1699.

C'est un temple à trois nefs dont la voûte est très élevée. Elle possède un bel autel en bois sculpté et est riche de sa statue d'argent haute d'un mètre environ et représentant saint Pierre assis. Cette statue reliquaire fut offerte en 1710 par le Cardinal J.B. de Bussy, archevêque de Tarse (saint Pierre est le patron de Melreux, fête le 29 juin).



Melreux - La Place de l'Eglise (ancienne carte postale).

À côté de l'église, on voit un ancien château-ferme des Lardinois de Ville. Il ne manque pas non plus de cachet. La tour révèle encore la demeure féodale de jadis. Jean de Wahan, seigneur de Melreux, vivait vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il était le fils de Jean de Wahan et de Marie de Houffalize.

Selon un chroniqueur, le petit hameau de MENIL-FAVAY n'a pas toujours occupé son emplacement actuel. Il a dû être bâti autrefois dans un lieu appelé «Poresse à Mauri» car on y a retrouvé de nombreux fondements de maisons et même un puits prouvant l'existence d'un village qui fut habité. On parle également d'un «Pouhon», source minérale, mais que vaut-elle?

L'église de HOTTON fut incendiée par les Allemands en septembre 1944, un peu avant l'arrivée des troupes américaines. À l'exception de deux cloches qui avaient été enlevées par l'occupant et qui ont été ramenées d'Allemagne après les hostilités, tout l'édifice et son contenu furent anéantis. Elle a été reconstruite sur l'emplacement de l'ancienne et est dédiée à Notre-Dame Consolatrice des Affligés, et consacrée par S. Exc. Mgr Musty, évêque auxiliaire de Namur.

VERDENNE fut un point crucial de la défense américaine. La moindre défaillance pouvait conduire à une catastrophe. Le général Hodge l'avait compris et l'héroïsme de ses soldats fit le reste. Le général allemand Walkenbruggen résista farouchement pendant six jours, du 21 au 26 décembre 1944, avec des forces affaiblies. La population de Verdennes connut des heures tragiques. Le château de Radzisky fut pris et repris cinq fois. On connut une bataille furieuse dont les conséquences eussent pu être incalculables. 650 soldats britanniques tombés au champ d'honneur reposent au cimetière militaire de Menil. Les tombes font l'objet de soins touchants de la population de Hotton.

Et pour ajouter des renseignements relatifs à Hotton, nous ne pouvons manquer de rappeler la découverte de vastes grottes, les plus belles du pays, d'une grande beauté, découvertes en décembre 1958. Cela peut changer l'orientation touristique de toute la région. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails sur le sujet, cela demanderait plusieurs articles. Au reste, la grande presse s'en chargea à l'époque.

Sur proposition de la Commission des Monuments et des Sites, le ministre de l'Instruction Publique a classé par arrêté royal du 8 avril 1960, les grottes découvertes sur le territoire des communes de Hotton et de Hampteau.

HOTTON, baigné par l'Ourthe, a également sur son territoire un petit ruisseau, le «Naive» ou «Nève» qui est la suite d'un autre ruisseau, le «Duyet». Il atteint Marche après un parcours de 600 m et la station de Melreux à 1 km 8. Se jette dans

l'Ourthe à 2 km.

Bref, dans cette merveilleuse vallée de l'Ourthe, aux portes de La Roche, aux abords de Durbuy, c'est un endroit idéal pour le repos, repos de l'esprit, repos des yeux, repos des nerfs,...

Hotton fut, à l'époque romaine, une localité assez importante, puisqu'elle était défendue par un camp. Celui-ci, écrit E. de Seyn, est situé à la partie orientale du village. On l'appelle «Ti château» (camp des têtus), disent les archéologues, et il était entouré de murailles et de villas. Les fouilles y ont été fructueuses en bijoux et en armes, et les recherches permettent de croire qu'avant l'arrivée des conquérants romains, les Gaulois avaient là une place forte.

On y a recueilli, outre des débris de tuiles romaines, des clous et des fragments de poteries romaines, des débris de poteries grossières, remontant à une époque antérieure à celle de la civilisation romaine, ainsi que des silex taillés, de l'âge de la pierre polie.

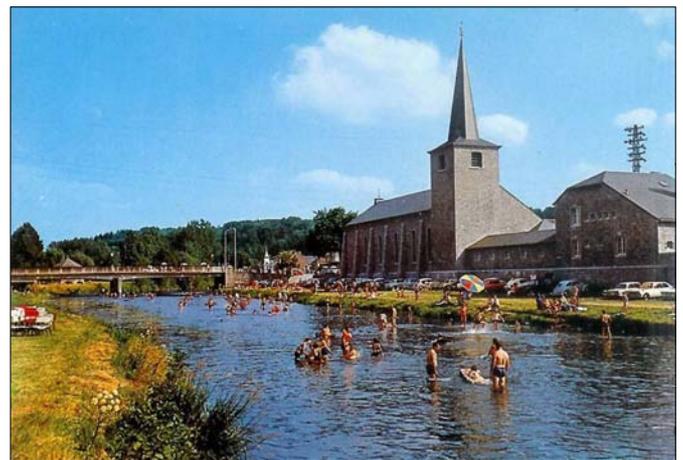
À l'ouest et au sud, vers Soy et Hotton, aux villages de Biron et de Ny, des fouilles ont amené des riches exhumations de vestiges gaulois, francs, celtiques et romains.

Le lieu-dit «Héblon» a fourni divers objets de l'âge du bronze: des tumulus, des monnaies gauloises, des poteries, et des ruines romaines laissant apercevoir les traces de fabrique ou d'usine, d'un camp et d'un temple (Mousty ou Mosty).

Au sud-est du village de Hotton se trouve la grotte de la «Porte Aive» à une altitude de 48 m au-dessus du tvalwerg du vallon de l'Isbelle, ruisseau qui se jette dans l'Ourthe entre Hotton et Hampteau, commune voisine. Il s'y trouve un belvédère (type champignon) d'où l'on découvre à la ronde une magnifique vue.

À Menil, au sud de Hotton, un rocher était surmonté d'un château dont les ruines ont servi à élever un «tumulus romain» appelé les «Alti».

De beaux paysages enchantent ces parages. On peut remonter le ravin de Méline, Trinal, Beffe, pour franchir les fonds de Marcourt sous Devantave. On passe à Marcouray et à Cielle, d'où la route, par un énorme circuit dans la gorge de Rozen, arrive en pente douce à La Roche. Comme on le devine, voilà des buts d'excursions intéressants.



Hotton - La plage (carte postale).

Du pont de Hotton, l'observateur peut embrasser l'originale perspective du village, coupé par l'Ourthe, et dont les maisons se pressent vers la rivière, dans un alignement impeccable. Le bois de Famenne constitue le fond de cette riante perspective.

Citons MENIL comme dépendance de Hotton. On peut voir les ruines d'un château romain ou antérieur aux Romains, des tumulus et d'autres objets antiques.

WERPIN, autre hameau, possède aussi des ruines antiques, son château féodal avec sa grotte des «Lutons», ses vestiges d'une villa romaine dont les pierres ont servi à la construction

des maisons des environs. (La ferme qui fut la maison de justice de Hotton, est entièrement construite avec ses moellons taillés par les maçons romains.

Le village de Melreux et qui dépend de la Commune de Hotton, en contrebas de la voie ferrées ne manque pas d'allure.

Melreux eut aussi son château féodal après avoir eu son castel romain. Une vieille ferme voisine de l'église, espèce de castel flanqué d'une tour d'angle cylindrique, révèle encore la demeure féodale de jadis.

Au sud-est de Melreux, se trouve la Grotte de la «Porte Aïve». De précieuses trouvailles gauloises et romaines témoignent de l'antiquité de ce village. En construisant le chemin de fer, on a mis à découvert notamment des poteries romaines magnifiques, représentant tous les objets de chasse; des corps humains incinérés et un peu plus loin, dans un lieu-dit «Pierret Louis» (c'est-à-dire Poirier de Louis), d'autres squelettes non incinérés et entourés de symboles guerriers; la femme y était enterrée à côté de son mari, le collier d'ambre rouge au cou et le collier en grains de terre au cou du mari.

En août 1950, on inaugura à Melreux un nouveau complexe de sport et de tourisme. Ce complexe est connu sous le nom de «Domaine du vieux pré».

**La Paroisse.** En 1953, on commença la reconstruction de la nouvelle église paroissiale de Hotton, en remplacement de celle qui fut incendiée par les Allemands en septembre 1944, un peu avant l'arrivée des troupes américaines.

Le 23 juin 1960, S. Exc. Mgr Musty, évêque auxiliaire de Namur, consacra la nouvelle église.

LIEUX-DITS: Happaruzire - Fagneux - Derrière Hotton (pâturage) - Nely (pré) - En Bruy (pâturage) - Fapré (pâturage) - Sur Sasseux (pré) - Puits alléabbe (pré) - Haye Maroye (terre vaine) - Pachis de Bous (pâturage) - Sous Melreux - Solgette (pâturage).

Population: 1801: 652; 1821: 642; 1846: 1.076; 1910: 1.528; 1961: 1.791; 1976: 2.018; 1977 (entité): 3.408.

## IZIER

Izier, comme bien de nos petites bourgades, est un symbole de fidélité.

Pourquoi? Parce que, loin des caprices des villes et de la modernisation, ce village reste toujours pour ainsi dire, sans grand changement. Avec la même terre ingrate et tourmentée, les mêmes petits ruisseaux d'étain roulant au fond des mêmes vallées secrètes. Les mêmes forêts, silencieuses et séculaires, les mêmes maisons sans recherche, grises au toit d'ardoises bleues, les mêmes horizons nostalgiques, le même climat brutal de l'Ardenne et qui fait les races fortes.

Si nous revenons en arrière, à quelque 60 ou 70 ans, Izier reste semblable à lui-même, presque inchangé, inviolé, fidèle.

On aime l'étonnante beauté des paysages de cette contrée.

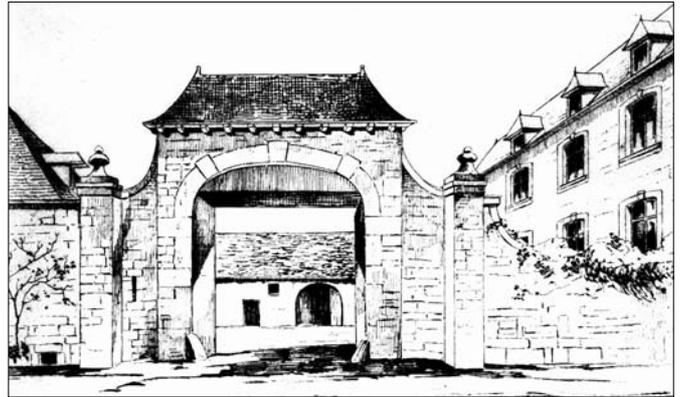
Nous voudrions en connaître davantage sur l'histoire d'Izier, ses légendes, son folklore, et nous enrichir des choses simples et accueillantes qui nous entourent. Les écrivains de l'Ardenne nous ont appris à nous y attacher.

En 1130, on écrivait «Iser», «Isen» et plus tard «Iziers». Il ne nous est pas possible de mettre au point quelques notes du passé. Nous n'avons trouvé que peu de documents.

En 1124, selon Eug. de Seyn, vivaient Évrard d'Izier et Charibald, son fils. Évrard avait épousé une fille d'Anselme de Bra, fils d'Albéric.

Guillaume 1<sup>er</sup> de Trina, dit de Starter, écuyer, fut seigneur d'Izier en 1501. La seigneurie passa dans la famille de Fraipont par les femmes; ce fut par la même voie qu'elle descendit de la famille de Fraipont, dans la famille de Maisières (XVII<sup>e</sup> siècle).

On pourrait consulter avantageusement les archives de l'abbaye de Stavelot, 1575-1576, dans les registres d'actes sous Christophe de Manderscheid, registre coté 1062a, de même que les registres, 1666-1670, du Chapitre Impérial, traitant collations, bénéfices, offices, baillés, disrues, cens, etc. Les archives intéressent spécialement Ozo, une dépendance de Izier (à 2,5 km).



Izier - Portique d'entrée de la vieille ferme de la rue Elva (ancienne gravure, «La Prov. de Lux.», 1917.)



Izier - La ferme-château (ancienne carte postale).

OZO eut une seigneurie. Les de Traux furent seigneurs de l'endroit. C'est un village pittoresque, où survivaient il y a peu d'années encore d'antiques chaumières.



L'église d'Ozo.

Encore aux archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy, conservées à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, section des manuscrits, existent plusieurs documents relatifs à Izier. Dans un de ceux-ci, daté du 5 mai 1559, il est question de «Fontus de Isier» (monachis nostré congrégationis). Un autre, 12 décembre 1559, de Reynerus de Isier (qui legavit ecclesie v. solid-in Fréaties) (il nous a été impossible au cours de nos investigations de déchiffrer ces vieux papiers).

Les dépendances de Izier: Pont-le-Prêtre, Vieux-Fourneau, Malboutée, Troine Haye, Bois de Fermine et Fermine, ce hameau qui eut une seigneurie située dans la Terre de Durbuy et qui relevait sous le rapport du haut «Commandement des Comtes de Salm».

Comme bien d'autres villages semés le long des rives de l'Aisne, nombreux sont ceux qui rappellent des activités de l'industrie du fer. Mais beaucoup sont disparues.

Izier sur le plateau dont le nom, comme celui du fleuve Yser, signifie «fer». Le sol, quoique médiocre, renfermait en effet du minerai de fer (épuisé). Un hameau, déjà cité, non loin d'Izier, s'appelle «Vieux-Fourneau». C'est une appellation significative. Le minerai est dit «limonite».

Sur la commune, il existe des pierres calcaires, et l'occupation habituelle des habitants est l'agriculture.

On a rencontré jadis des «tumulus» dont les tombes recouvertes de dalles, renfermaient des squelettes humains. Les «anciens» estimaient que Izier était apprécié pour ses eaux minérales appelées «Ivon Digier»; aussi les vieilles cartes représentaient-elles cet endroit par une «cuve».

L'ancienne église remonte à une époque antérieure au XVI<sup>e</sup> siècle. Celle d'aujourd'hui date, croyons-nous, de 1858. La paroisse appartient au diocèse de Namur, à la province de Luxembourg, à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche-en-Famenne et au canton de Durbuy (12,5 km).

Population: 1806: 402; Ozo: 137 - 1821: 412; Ozo: 170 - 1846: 705 - 1910: 674 - 1961: 484 - 1976: 482.



Izier - Rue du Village (vieille photographie).

## MARCHE

Marche est ainsi nommée, disent certains auteurs, amateurs d'antiquités, parce que cet endroit fut autrefois dédié à Woden ou Odin, que les Romains firent ensuite passer pour Mars; ou bien parce que, suivant une opinion plus plausible, cette petite ville se trouvait sur les limites (marches) du Luxembourg, entre l'Occident et le Septentrion... Sous les Celtes, Marche était la capitale des Poemani ou Phœmani (d'où le nom de Famenne qui fut ensuite donné au pays), l'une des 24 peuplades qui, suivant Jules César, habitaient la Belgique, et l'une des quatre qui se trouvaient sous la clientèle des Tréviriens.

Marche est riche en antiquités de toutes les époques. On a trouvé dans ses environs une hache en pierre polie et d'autres objets de l'âge préhistorique; des monuments druidiques et divers objets de l'âge du fer; des cimetières romains renfermant des urnes ou bien des trous ronds creusés dans le schiste et remplis de cendres; l'emplacement d'un camp romain; des ruines d'usines romaines où l'on fabriquait des armes et des engins de guerre, ainsi que des poteries; les débris d'un temple d'Odin ou de Mars; des sépultures gallo-franques; des vestiges de plusieurs routes romaines; enfin les remparts de Marche étaient si anciens qu'ils ont rendu aux démolisseurs des monnaies gauloises et même des objets préhistoriques.

Marche est désignée avec certitude comme endroit habité en 669... Au moyen âge, cette localité forma une commune.

Elevée au rang de ville, elle fut affranchie en 1327 par Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, à la condition que les bourgeois entretiennent ses remparts et fournissent quelques hommes d'armes; le tout, à leurs frais. Wenceslas, l'un des successeurs de Jean l'Aveugle, augmenta encore ces libertés (1366).



Marche-en-Famenne (vieille gravure extraite de «La Belgique illustrée», vers 1890).

Dans des temps plus modernes, Marche fut une prévôté. La noble maison de Dochain lui donna soit des maîtres, soit des prévôts pendant plus de quatre siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1616. Cette antique maison, qui descendait de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre, et possédait Jemeppe, Aye et d'autres fiefs, s'allia à une multitude d'autres maisons du Luxembourg. Mais ce qui fait surtout honneur aux Dochain, c'est qu'ils appartenaient à la classe des seigneurs protecteurs du droit et de la justice. L'histoire cite surtout Jean Dochain, maître et prévôt de Marche (au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle), homme petit de taille, mais grand par le cœur. Il s'est signalé dans la guerre contre les Turcs, au service de l'empereur d'Allemagne, qui lui avait confié l'étendard impérial; entouré d'ennemis du nom chrétien, il ne lâcha ce précieux dépôt que lorsqu'il eut le bras coupé. Plusieurs membres de cette famille honorèrent aussi la carrière ecclésiastique et l'état religieux.

Avant la Révolution Française, Marche avait un monastère de Carmel et un couvent de religieuses.



Marche-en-Famenne - Chapelle du Monument ou du Saint-Sépulcre.

La ville de Marche eut à subir bien des calamités et fut témoin de bien des événements. Le cimetière de Saint-Roch est là pour attester qu'il a reçu des morts à toutes les époques de peste, après avoir reçu les restes des martyrs des premiers temps du christianisme, car plus de 20 pestes ont ravagé le pays, notamment celle de 1636, qui dépeupla Marche et les villages environnants... Ce cimetière doit être très ancien. En effet, outre que la chapelle gothique, dédiée à saint Roch, est antérieure à 1348, où sévit la peste pendant laquelle se dévoua ce

grand serviteur de Dieu, on a retrouvé dans les murs de cette construction des monnaies romaines du temps des empereurs Claude et Néron (1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.). Parmi les objets qui rappellent tout en les conjurant, les époques de mortalité ou de souvenirs sinistres, citons encore la «Fontaine des Malades» (vers l'Est) qui servait, dit-on, à guérir les pestiférés ou autres malades; le Crucifix de Jacques Moie, vénérable curé de Marche, qui le fit placer l'an 1500 comme pour conjurer les maléfica de l'Orient, car non loin de là se trouve la «Laid Ris», ruisseau fangeux qui passe près du cimetière romain et près d'un chemin qui avait autrefois mauvais renom.

Ce ne sont pas seulement les épidémies qui affligèrent les Marchois, mais encore d'autres fléaux. Leur ville fut incendiée deux fois par les Liégeois (en 1236 et 1315), en représailles de ce que les vassaux du comte de Luxembourg avaient ravagé le «Condros»!

Cependant un acte pacifique y fut aussi signé et publié pendant la révolution du XVI<sup>e</sup> siècle, dans le but de pacifier nos provinces: c'est «l'Édit perpétuel de don Juan d'Autriche», qui était venu en Belgique comme gouverneur, passa par le Luxembourg et s'arrêta à Marche. Pendant la Révolution brabançonne, alors que les Autrichiens, retranchés dans le Luxembourg, cherchaient à reconquérir le reste de la Belgique, deux batailles furent livrées entre eux et les Belges sur le territoire de Marche, le 18 et le 20 mai 1790.

Autour de Marche, une plaine bossuée, avec grandes plaques nues, aux fonds marécageux, parsemée de bosquets, relevée vers l'Ouest et le Nord-Ouest, où la ligne du chemin de fer passe entre les bassins de l'Ourthe et de la Lesse.

Le ravin de Hogne et de Waillet la limite au nord, et la route de Namur, ayant franchi le fond de Hogne (château et parc) gagne Sinsin. A droite, Waillet et son château modernisé de style Louis XIII, domaine qui appartient aux comtes Vanderstraeten.

Au-delà de la ligne de partage, de l'autre côté de la voie ferrée, vaste et magnifique panorama de la région de la Lesse. La ligne forme là, entre les stations d'Aye et de Haversin, une grande courbe enveloppant les vallons boisés du Vachaux et du Biron: Serinchamps, Buissonville, Humain, etc., là-bas Chevotogne et Montgauthier,

Serinchamps, au premier plan de ce tableau, montre son castel à quatre tourelles carrées auquel est annexé un lourd et massif donjon à mâchicoulis, entouré d'ouvrages crénelés, fantaisie du propriétaire M. de Senzeille, qui a voulu reproduire une des ailes de l'ancien château que les comtes de Rochefort possédaient à Serinchamps. Le Vachaux forme des étangs dans le parc.

L'arrondissement judiciaire de Marche comprend sept cantons dont cinq, savoir: Marche, Durbuy, Erezée, La Roche et Nassogne forment l'arrondissement administratif de Marche.

(Les communes d'Awenne et de Mirwart, quoique appartenant à l'arrondissement judiciaire de Marche, font cependant partie de l'arrondissement administratif de Neufchâteau.)

Le sol résulte de la décomposition des roches calcaireuses ou des roches schisteuses, ce qui produit deux sortes de terrains et de climats: un terrain profond, fertile et plus chaud, là où le calcaire domine, c'est-à-dire dans les parties septentrionales du canton; et un terrain poreux, stérile et froid, dans les parties méridionales où domine le schiste.

Ce canton est assez montueux, surtout le long des cours d'eau, particulièrement sur les bords de l'Ourthe. Son altitude varie entre 205 et 410 m. Superficie: environ 15.873 ha. Il renferme d'assez belles forêts où le chêne, dans les terrains calcaires, occupe une large place. Un tiers des bois, à peu près, consiste en taillis à écorces.

Les communes du canton sont: Marche, Aye, Hampteau,

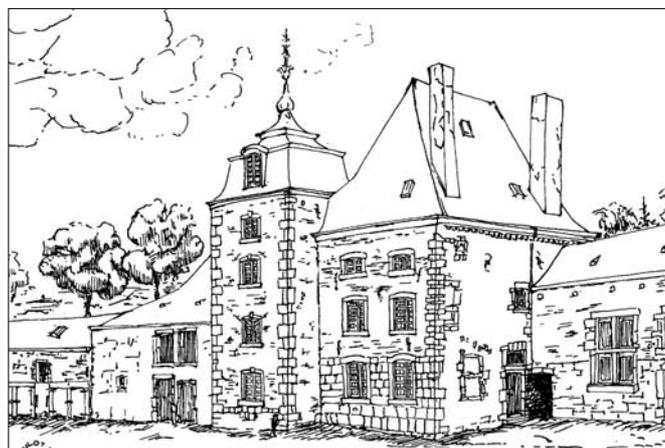
Hargimont, Hotton, Humain, Marenne, On, Roy, Waha.

HUMAIN. Il en est question dans la bulle d'Innocent III (1139) et dans une chartre de 1324. Humain avait, au moyen âge, des seigneurs qui étaient pairs du comté de La Roche. Henri de Humain intervint comme témoin dans un acte de vente de 1575.

Les dépendances de cette commune sont: Thys et Havrenne avec son vieux château, qui existait déjà au XII<sup>e</sup> siècle.

MARENNE. En ce lieu on a trouvé des monnaies romaines, plusieurs tumulus et des armes.

Marenne a pour dépendances: Bourdon, ancien domaine des comtes de La Roche, Verdenne et Menil-Favay. Dans ce dernier endroit, on a rencontré des ruines d'âge incertain, des tumulus, nous l'avons dit, des sépultures gallo-franques avec cernes, des monnaies romaines, etc.



Marche-en-Famenne - Maison des vicaires (dessin de J. Culot).

**Les édifices.** Le principal est l'église dédiée à saint Remacle. Le clocher à campanile effilé apparaît de loin entre les ondulations bizarres qui donnent à cette région de la Famenne une physionomie spéciale. C'est un édifice de style ogival du XV<sup>e</sup> siècle, remanié au XVII<sup>e</sup> siècle (après l'incendie de 1616) et encore au commencement du XVIII<sup>e</sup>, à la suite d'un nouveau sinistre qui détruisit les combles.

Des trois couvents que possédait la villette ancienne, il reste celui des Jésuites, avec son église à haut pignon Renaissance, et un jardin attenant, aujourd'hui propriété de la Ville de Marche, qui y installa des services publics.

Population: 1801: 1.123 - 1821: 1.385 - 1846: 1.933 - 1910: 3.690 - 1961: 4.360 - 1976: 4.910 - 1977 (fusion): 12.655.

## MARCOURT

Marcourt est l'un des endroits les plus célèbres du canton de La Roche pour ses antiquités. On y a trouvé notamment des sépultures romaines avec urnes ou vaisseaux en terre cuite, remplis de cendres et jusqu'au four où l'on brûlait les corps des morts.

Les dépendances de la commune sont: Cielle, Laid-Prangeleux, Marcouray et Devantave.

Marcourt, le joli village en aval de La Roche, est célèbre encore pour trois autres raisons.

D'abord parce qu'il donna le jour au fameux théologien Mercurian ou Mercurianus qui fut, en son temps, général des Jésuites.

C'est ensuite parce que la non moins fameuse Anne-Josèphe Terwagne, qui y passa sa petite enfance, bien qu'elle soit née à Xhoris, a transmis à travers l'histoire contemporaine son nom estropié: Théroigne de Méricourt.

La troisième des causes de sa notoriété, c'est l'ermitage de Saint-Thibaut, le dernier de Belgique, qui domine le village, dans un endroit verdoyant et frais, du haut de son monstrueux

éperon rocheux. Cette montagne couverte d'une végétation touffue, c'est «Montaigu» le bien nommé. L'ermitage a été construit presque sur l'emplacement de la puissante forteresse ruinée du XV<sup>e</sup> siècle et dont on découvre à peine quelques vestiges au ras de terre. «Tout ce qui reste du comté de Montaigu (Comitatus de Monte Acuto) le premier du Luxembourg après Chiny, écrit Jean d'Ardenne, connu jadis sous le nom de «prévôté des rivières» à cause de ses dépendances situées sur l'Ourthe, l'Amblève et la Meuse (l'abbaye de Flône, que nous avons rencontrée entre Huy et Liège, près d'Amay, en était).»



Marcourt - Le château dit maison espagnole - Construit en 1632 en moellons de grès pour le rez-de-chaussée de la façade, en colombages et briques peintes ailleurs. Il aurait succédé au château de Montaigu. Il était la propriété du Prince de Lowenstein, comte de Montaigu, de Marche. Il l'a vendu en 1741 à Michel Collard de Hampteau. Changeant plusieurs fois de propriétaire, il appartient maintenant à la famille Van Volssem. (Extrait de la plaquette «Marcourt et son Histoire», de Noëlle Mormont.

Depuis longtemps, il n'est plus question ni de comté, ni de comte : château détruit, famille éteinte, on ne sait trop quand ni comment. Le comté de Montaigu tirait son nom de la montagne escarpée sur lequel était bâti le château des comtes de ce nom (voir plus haut).

Ce comté était primitivement d'une étendue assez considérable, mais les démembrements fréquents que les comtes en firent pour leurs donations pieuses, l'avaient réduit au XIII<sup>e</sup> siècle, aux trois seigneurs de Marcourt, de Hotton et de Dochamps.

Parmi les fiefs qui relevaient de Montaigu, se trouvaient quatre pairies. «L'histoire de Montaigu compte cinq dynasties. Le premier comte de Montaigu connu est Gonzelon, mort vers 1064. Le dernier comte avant la Révolution fut Charles-Henri de Stolberg-Guedern (1793).

» Pendant les guerres de Louis XIV (1162), Marcourt souffrit beaucoup du passage et du séjour de troupes.» (de Seyn)

Marcourt fut aussi le chef-lieu d'une haute-cour qui avait signe patibulaire à trois piliers.

À propos du personnage distingué, le Père Mercurian Evrard, il est né à Marcourt en 1514 et est décédé en 1580. Il fit de bonnes études à Liège d'abord, puis à Louvain. Il entra dans l'ordre des Jésuites dont il devint le 4<sup>e</sup> général en 1573. C'est sous son généralat que les Jésuites portèrent le christianisme en Chine.

**SAINT-THIBAUT.** Sur les hauteurs de Marcourt est établi l'ermitage de Saint-Thibaut, qui domine sur un éperon boisé la sinueuse vallée de l'Ourthe. C'est un lieu de pèlerinage qui tient beaucoup au cœur des Ardennais. Une foule de pèlerins de toutes conditions viennent s'y recueillir.

Saint Thibaut naquit à Provins au XI<sup>e</sup> siècle, de la famille des Comtes de Champagne, une des familles les plus nobles du pays dans le département actuel de Seine-et-Marne. À peine sorti de l'enfance, Thibaut se sentit un vif attrait pour la vie des anachorètes ; il s'échappa de la maison paternelle et vint avec un chevalier nommé Gauthier au pays de Luxembourg. Après avoir

passé à Pettange, près de Mersch, puis dans la forêt de Chiny, dans le Comté de Montaigu, enfin, il mourut en Italie.

Dans la forêt de Chiny, ils se mirent, Gauthier et Thibaut, volontairement et par esprit de pénitence, au service des maçons, des laboureurs et surtout des charbonniers. Ils entreprirent ensuite, toujours dans le même esprit, les pèlerinages de Saint-Jacques à Galice (Espagne) et de Rome. Ils occupèrent l'ermitage de Montaigu.

Ils étaient même sur le point de s'embarquer à Venise pour la Terre Sainte, lorsque Thibaut ayant trouvé dans les environs de Venise une église en ruines, il lui fut révélé que c'était là qu'il devait se fixer.

Dans cet ermitage, il s'y établit, embrassa l'état ecclésiastique et vécut dans la plus austère pénitence. Son ami Gauthier mourut en paix dans cette solitude au bout de deux ans et Thibaut y mena pénitence durant neuf années et y revêtit l'habit des Bénédictins. Après sa mort, une partie de ses reliques furent portées en France, notamment à Metz. C'est des chanoines de cette ville que Garnotte, curé de Marcourt, obtint une parcelle de la tête du Saint qui fut déposée dans la chapelle de Montaigu en 1648.

C'est aussi à l'initiative de Garnotte que l'on construisit la chapelle dédiée à saint Thibaut en 1639.

Il est resté en grande vénération dans l'Ardenne et on l'invoque pour la guérison de toutes sortes de maladies ou, plutôt, pour obtenir la grâce d'une infirmité unique, à l'exclusion de toutes les autres : le «mal» de saint Thibaut, qui consiste à bien boire et à manger pas mal, comme l'exprime le dicton patois :

*Li mâ d'Sint Tibâ,  
Qui beut bin et qui n'magne nin mâ!*



Marcourt - L'ermitage de Saint-Thibaut (1639) - Pèlerinage le 1<sup>er</sup> samedi de mai et le 1<sup>er</sup> samedi de juillet (ancienne carte postale).

Les pèlerinages, si fréquentés aujourd'hui, connaissaient déjà une grande vogue au XVII<sup>e</sup> siècle. Des grâces et des guérisons étaient signalées nombreuses.

L'oratoire par la suite fut encore desservi par des ermites, mais des ermites plus modernes qui n'ont rien de commun avec les vieux bonhommes de l'ancien régime.

On connut comme titulaire, un Frère de la Doctrine chrétienne, ermite lettré. Son prédécesseur était un simple berger. Le F Meunier se disait vicomte de Buisseret et frère convers des Oblats de Marie. Celui-ci veillait avec soin sur la chapelle et ne permettait pas qu'aucune dégradation s'y produisît. Partout on lit : «Défense d'écrire sur les murs», «Défense d'écrire sur les statues».

En 1929 est décédé le dernier ermite ; il est mort à l'hospice Jamotte à La Roche. En 1965, l'ermitage de Saint-Thibaut est habité par un moine bénédictin.

En 1935, on célébra le tricentenaire de Saint-Thibaut. D'innombrables pèlerins escaladèrent la montagne bénie, dans le recueillement habituel.

## THEROIGNE DE MERICOURT

Il nous faut dire quelques mots seulement sur cette personnalité qui joua un rôle marquant dans les journées de la Révolution Française.

Née à Marcourt d'une famille de cultivateurs, elle manifesta très tôt des idées d'indépendance et perdit de bonne heure les habitudes et les goûts simples de nos villageois.

Les faits en raccourci :

Devenue grande, il fut question de lui choisir un mari parmi les braves garçons de l'endroit. Nettement, la fille répondit qu'elle n'avait nullement l'intention d'épouser un paysan.

Elle quitta Méricourt (comme l'écrivent les historiens, au lieu de Marcourt) et vint habiter un temps auprès de sa tante à Xhoris. Mais elle avait le goût de l'aventure. Nous la voyons à Paris, où la fortune l'attendait, vivant à la manière d'une grande dame, maison, équipement. Ceci se passait en 1786 : vie brillante, un temps seulement.

C'est la Révolution qui lui réserve d'autres triomphes. Elle dit adieu aux folles orgies de sa jeunesse et, ayant hérité par la mort de ses parents, sa maison va s'ouvrir encore. Chez elle, des hommes importants se coudoient. On dresse des plans contre la monarchie, on parle de tout régénérer.

Le 6 octobre 1789, on voit «Théroigne», sabre au poing, courant au quartier du régiment de Flandre, tout dévoué à Louis XVI. Elle appelle les soldats, les prie, les menace, leur donne de l'argent.

Elle se rend dans les Pays-Bas, appelle les peuples à la liberté. Arrêtée par la police autrichienne, elle fut amenée à Vienne.

En 1792, elle était à Paris. Le 10 août, elle prit le commandement de la section des Feuillants. Onze personnes venaient d'être arrêtées le matin même dans le jardin des Tuileries et traînées à la section. Théroigne, en éveil, veut qu'on lui amène ces malheureux et, au même instant, elle en fait frapper neuf, dont les têtes sont coupées et portées au bout de piques.

Théroigne n'était en effet plus qu'une folle. Elle devait finir ses jours au milieu des dénaturés à la «Salpêtrière» de Paris.



Le village de Marcourt (ancienne gravure).

Marcourt, en celtique veut dire «Demeure du dieu Mars».

Le village s'étend tout entier sur la rive droite de l'Ourthe sur une profondeur de près de 7 km, dans la direction de la Baraque Fraiture.

Il ne possède sur la rive gauche que cette pointe aiguë qui porte l'ermitage et s'élève à environ 150 m au-dessus de la vallée.

L'endroit était trop escarpé, trop bien campé au-dessus des alentours et trop facile à défendre pour n'avoir pas tenté quelques reîtres d'autrefois.

Là, en effet, un orgueilleux castel, celui de Montaigu-en-Ardenne, un comté qui tint une large place dans l'histoire du pays, ainsi nommé, de la montagne terminée à-pic en ce lieu.

Ce pic du côté opposé se termine par une plaine assez vaste s'étendant du côté «d'Hodestin» (Hodister). Du castel précité, il reste à peine quelques vestiges, et qui paraît avoir été la proie des flammes, à en juger par les objets qu'on y a retrouvés. Il est souvent parlé des comtes de Montaigu dans l'histoire de la principauté de Liège; ils se mêlèrent fréquemment aux nom-

breuses guerres qui éclatèrent dans le pays.

Parmi les nombreux fiefs qui relevaient du comté de Montaigu, on comptait 4 pairies, savoir: la seigneurie d'Ohain dans le Condroz; la seigneurie de Harzé près d'Aywaille; la seigneurie d'Ergnée sous Huy au-delà de la Meuse, et l'abbaye de Flône.

Le comté de Montaigu était primitivement d'une étendue assez considérable, mais les démembrements que les comtes en firent pour leurs donations pieuses l'avaient réduit au XII<sup>e</sup> siècle à trois seigneuries: de Marcourt, de Hotton et de Dochamps.

Province du Luxembourg, le village est situé sur la rive droite de l'Ourthe, à 18 km de Marche, 8,5 km de La Roche, 233 m d'altitude au centre, une superficie de 2.416 ha.

À signaler un filet d'eau, source dans le bois de Wemase, après un parcours de 1,3 km, embouchure dans le Royen.

Tout le paysage aux environs de Marcourt est frais et verdoyant. Quand on arrive au hameau de Ronzon, se présente la montagne de Saint-Thibaut, couronnée par l'ermitage fameux, c'est Montaigu.

**Jupille**, dépendance de Marcourt. En traversant celle-ci, on atteint Queue de Vache (l'kawé di vatche) près du hameau de Vecpré.

**Cielle**. On rencontre souvent dans le Luxembourg des croix de bois ou de pierre élevées en commémoration d'un accident. À Cielle on peut voir une pierre où on lit l'inscription suivante: «M. J. Leson Debaffe, décédé le 2 janvié, mes amis prié pour moi, s'il vous play. 1850». L'orthographe que vous voyez n'est pas des plus correctes.

Cielle est situé sur une hauteur. Quatre kilomètres de route sinuose, où les as du volant s'en donnent à cœur joie, relie le village à La Roche.

L'histoire de Cielle? Cela remonte au XVI<sup>e</sup> siècle; depuis, Cielle est «monté» de la vallée sur le plateau et se trouve ainsi transposé un kilomètre plus haut. Vous voyez, phonétiquement, il mérite bien son nom.

Peut-être trouverez-vous le village un peu vieillot, avec ses fermes démodées, sa dernière maison en torchis, ses chemins étroits et caillouteux, mais pensez à la vaste campagne, aux grandes forêts vertes, à l'Ourthe et aux ruisseaux capricieux. (S. Colla junior, 23/9/59.)

Population: 1801: 512, Cielle 167 - 1821: 729, Cielle 172 - 1846: 1.128 - 1910: 924 - 1961: 626 - 1976: 527.

## MORMONT

Mormont (Mwèrmont) est un de ces villages qui a si joliment gardé intacte sa traditionnelle rusticité! Riant et accueillant, rocailleux, aux habitations trapues et solides dont toute grâce est absente.

Mormont, que l'on écrivait déjà ainsi en 1105 veut dire: «habitation sur le mont, à côté du marais».

Mormont n'est pas une déception pour le touriste. Situé à l'altitude de 284 mètres au seuil de l'église, il possède des arbres qu'on ne voit d'ordinaire que dans les terrains humides de la plaine flamande, des peupliers «Canada» qui se groupent en quinconce sur la place inclinée s'ouvrant au centre de l'agglomération. Un peu plus loin, avant de longer la petite église de Deux-Rys, la route offre une vue remarquable; les hauteurs évoquent celles de la Vallée de la Meuse.

Cette curiosité n'appartient pas néanmoins à la commune de Mormont.

Il est situé à l'Est de Wéris étant éloigné de 5 km; 6,5 km le sépare d'Erezée d'où il dépend sous le rapport de la Justice de Paix; il fait partie de l'arrondissement administratif de Marche

(22,5 km), et se trouve à 4,5 km de Heyd et de Villers-Sainte- Gertrude.

Avant 1835, le village ne comptait que 35 maisons; ce nombre s'est rapidement accru à partir de 1891.

Remontant plus en arrière, il dépendait en 1793 de la prévôté et du quartier de Durbuy. Quant à sa situation an III, appartenait au département de Sambre-et-Meuse, en 1819 au 5<sup>e</sup> district de Marche, en 1826 au canton de Barvaux, en 1892 au décanat de Stavelot et à la paroisse de Wéris.

L'industrie principale est l'agriculture et l'exploitation du bois; la commune en possède près de 100 hectares. L'élevage du bétail y est bien développé.

Le sol est accidenté, pierreux, nous l'avons dit. On y voit de belles bruyères et des genêts. Les terrains sont cultivés avec soin et produisent en abondance les pommes de terre, l'épeautre, le seigle, l'avoine et les fourrages.

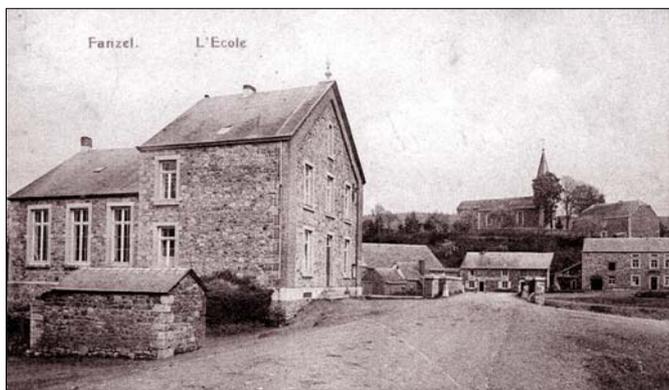
Les moyens d'accès sont faciles. Tout d'abord le chemin de grande communication de Bomal à Manhay traverse la commune et suit le fond de Menil. Un embranchement de cette route suit l'Aisne et coupe la route de Soy à Erezée et partout s'offrent de belles perspectives de paysages. Au bout du village, à l'angle droit de la route, s'amorce le chemin de Wéris. La montée est rude, mais si vous jetez un regard en arrière, vous apercevez FANZEL. Gracieusement situé dans l'agreste Vallée de l'Aisne, toute couverte de prés.



Fanzel - L'église et le pont (ancienne carte postale).

D'autres points de vue intéressants vers Eveux et Fisenne. Plus avant, au haut de la montagne, voyez la région forestière de Manhay, au loin Tohogne, Warre.

Et voici un mamelon inculte, tapissé de bruyères. Gravissons-le, mais le versant est couvert sous la végétation d'éboulis de roches, ce qui offre quelques difficultés, d'où le nom d'«Ecoulées» donné à ce lieu, et on jouira d'un beau panorama.



Fanzel - L'école (ancienne carte postale).

Une roche bizarre émerge sur le flanc de la butte, la «Pierre Haina» (dans le pays, haina signifie goutte). Cette pierre, paraît-il, aurait servi de lieu de raliement aux chasseurs et pour ce faire

on l'aurait peinte en blanc, de telle sorte qu'elle était visible de partout.

Le mot FANZEL vient de Fan ou fain, ou fagne, marais, et zel ou cel = habitation.

Le hameau appartenait à la prévôté et au quartier de Durbuy en 1793 et comptait 258 habitants en 1891, dépendait du décanat de Stavelot et de la paroisse de Wéris.

«Quand vous êtes déposé à Fanzel, il ne vous faut pas longtemps pour découvrir en ce délicieux hameau une fidèle image du «Gay Village Mosan»! Les ponceaux s'y succèdent, enjambant ruisseaux et ruisselets, où les truites défient la science des pêcheurs. C'est la région des rus d'ailleurs: il en accourt de chaque vallon.

» L'humble église de Fanzel joue à la haute cathédrale, perchée qu'elle est sur un rocher. Elle offre aux pluies d'ouest sa façade caparaçonnée de zinc gris sur un fond vert, tissé par de grands chênes.

» Pour y accéder, il vous faut gravir une pente abrupte, réplique, à l'échelle 1 pour 10, du thier de Chèvremont. L'église élève ses murs au milieu d'un minuscule cimetière, suivant une coutume immémoriale. Là-haut montent de la quiète place, des cris d'enfants, le caquetage de dames poules et le chant de mille oiseaux, des hirondelles qui ont domicilié leur colonie sous la corniche de chaque grange.» (La Meuse, août 1953)

Fanzel, point de départ de jolies promenades: on y parvient par la route de Manhay, la vallée de Menil en remontant l'Aisne. Au bout du village, à l'angle droit de la route, s'amorce le chemin de Wéris. Montée rude et si vous voulez rejoindre les Ecoulées, négligez un chemin à droite. Une belle vue en arrière s'offre vers Fanzel, l'agreste vallée de l'Aisne déjà souvent citée.

L'église de Fanzel date de 1864; le presbytère fut construit en 1841. L'ancienne chapelle avait été construite sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Guillaume le Jœune, seigneur foncier de Fanzel et par Pétronille, son épouse.

Il portait «d'azur au chevron d'or, chargé de 3 œillets au naturel, feuilles et tiges de sinople, accompagnés de 3 étoiles, à 6 rais d'or, 2 en chef et 1 en pointe». Il mourut en janvier 1702.

HOURSINNE. Il y a la Grande et la Petite, qui doivent à leur situation à flanc d'un coteau à pente douce, une exposition très favorable.

En 1793, appartenait à la prévôté et au quartier de Huy. 144 habitants en 1891, parmi lesquels on comptait: 26 laboureurs, 2 maréchaux-ferrants, 1 marchand tenant boutique, 2 charrons, 1 menuisier.

Concernant l'étymologie de Hoursinne, on trouve ce qui suit: Hour, our (source); sin pour sum, (sommets); sin pour sen, semi (indiquerait un bois). Ce serait alors la source découlant du bois.

Notre vieil ami, M. Georges Lecomte, conteur ardennais, a choisi ce petit coin comme sujet de son aimable et captivante œuvre «Raymonde de Hoursinne».

Le petit hameau est un endroit de prédilection du scoutisme. Quelques années avant la guerre, un groupement scout y installa une statue de la Vierge au lieu-dit «Lintincherra». Un abri rustique, bien en harmonie avec le cadre environnant, fut fixé à un tronc de charme, en bordure du chemin forestier. Les habitants du lieu gardèrent à la Vierge une dévotion toute particulière. Mais un jour, à la stupéfaction générale, on s'aperçut de la disparition de cette petite statue. Elle fut remplacée à diverses reprises, car elle était enlevée chaque fois. Un mystère qu'on ne parvint pas à éclaircir.

Les belles prairies voisines des habitations sont plantées d'arbres fruitiers. Les deux Hoursinnes sont particulièrement renommées pour les cerisiers qui y sont très nombreux et très productifs. Chaque ménage en possède plusieurs.

Vus de Mormont, ces villages échelonnés le long de la route apparaissent au printemps entièrement blancs sous le manteau de fleurs. Cerises blanches, cerises rouges, cerises noires constituent un excellent rapport pour les habitants. Elles sont très recherchées et se vendent surtout aux marchands liégeois.

Et fin juin, début juillet, quand les fruits pendent en grappes de rubis, on vient de partout, surtout des environs, faire provision.

Pour consacrer son folklore et ses vieilles traditions, Hoursinne a sa «Fête aux Cerises» qui a lieu le 2<sup>e</sup> dimanche de juillet. C'est une véritable liesse, rendez-vous de la jeunesse, rires cascadants dans les vergers, sur les échelles hautes à donner le vertige, filles et garçons, fringants et joyeux, s'en donnent à cœur joie.

Le soir, tout le monde se retrouve dans les quelques endroits où s'organisent des bals; des accordailles s'ébauchent. Il y a foule, d'autant plus que c'est la première fête de toute la région et à Hoursinne on y tient beaucoup.

La «Fête des Cerises», on en parle «long et large» comme il est dit chez nous!

LAIIDLOISEAU. Agglomération de 5 ou 6 maisons (18 habitants en 1891) perdue entre le bois de Harre et celui de Fays, endroit charmant, véritable nid d'oiseau dont le nom de mauvais augure ne s'explique guère.

En wallon «Lêd oùhê». Les étymologistes traduisent par: «bruyère en côte, bruyère dans les bois». Comme l'endroit est assez sauvage, on y a accolé le mot «laid».

Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, on disait: «L'Ayve del Oysel». C'était l'endroit où le comte de Durbuy y faisait l'élevage des faucons.

EVEUX. Est tapis dans le Val de l'Aisne, qui vit tourner les moulins à farine. Eveux pourrait indiquer une position au bord de la rivière, «Eve-eau». Peu peuplé aujourd'hui.

STOCKAY. Avec moins de 10 habitants, hameau dont le nom vient de «stock» (souche) et «ay» (eau) donne le sens. On peut traduire par: «terrain défriché où il était resté des souches, des étocs et où coule un ruisseau».



Laforge - Ancienne pension de famille (maison détruite) (ancienne carte postale).

LAFORGE. Comme bien des localités du Luxembourg, Mormont et ses environs connurent des exploitations sidérurgiques. Ce fut le cas au petit hameau de la commune «Laforge». Un nom bien évocateur, sis près de l'Aisne, au nord-ouest, à peu près à mi-chemin entre la source et l'embouchure.

C'est dans les bas-fourneaux établis en ces endroits que Géna, le fameux bandit ardennais, associé à Magonette au siècle dernier, dont on conte encore aujourd'hui les exploits, là où Géna, dis-je, travailla dans ses jeunes ans. Ce dernier était originaire de Lignely, petit village perché sur la colline vers Heyd. Il laissa le tablier de forgeron pour se livrer avec sa bande aux terribles exploits qui le menèrent en fin de compte sur l'échafaud à Liège.

L'Aisne remontant sous Mormont et Erezée puis à

Amonines, a sa source au-dessus d'Odeigne sur les hauts plateaux tourbeux de la Baraque de Fraiture. Dans un vallon coule une autre rivière, l'Amante, qui se jette dans l'Aisne sous le village de Mormont. En remontant son cours, on rencontre à moins d'un kilomètre de Grandmenil, les ruines d'un ancien fourneau à fondre le minerai de fer, et tout près une source minérale de Pouhon.

L'Estinal, qui descend du haut d'Odeigne également, ruisseau poétique.

## SEIGNEURS DE MORMONT

Au XV<sup>e</sup> siècle, la famille Brisbois est déjà signalée. Nous trouvons Grégoire Brisbois, gentilhomme et clerc juré de Laroche. Le blason est celui-ci: «d'or à trois lozanges d'azur et encore d'or à une étoile de gueule à cinq raies accompagnée de trois lozanges d'azur, deux en chef, une en pointe».

D'après un document de 1423, Brisbois de Mormont acquiert de Warnier de Bellevaux, 6 muids de blé sur la dime de Ville-My et relevée en 1440, d'autres muids qu'il avait acquis de Jean de Logne. Il laissa H. Courbillon qui suit C. Ponchar, qui suit P., H. qui épousa Collienne des Pouhons, dit le Forgeur.

C. Corbillon, dit d'Avericaille en 1421, de Harzé en 1439, de Mormont en 1456, était mort en 1456 (Stavelot Man. 19864 - Biblio. Bourgogne). Il laissa N. Béatrix qui épousa Jean de la Vaulx.

Autres seigneurs encore: P. Ponchar, dit Ponchar Brisbois de Mormont en 1440 (le 12 septembre, Stavelot), vivait à cette époque, on le cite encore en 1478; il était mort le 20 avril 1485, laissant Brisbois, Corbea qui suit Corbeau, dit de Pouhon et Mormont qui épousa Marie, fille de Gille Boileau, écuyer, qui vivait le 7 août 1522 (d'après Le Fort, 1<sup>re</sup> partie, III page 297).

Autres renseignements concernant les seigneurs de Mormont (d'après les Communes Luxembourgeoises par E. Tandel):

Ponchar Jean-Marie (cours des tenants de Liège, œuvres 1476-1580 ancien n° 4086-89).

Henri était mort en 1485, laissant famille. Enfin, Torbea, dit Corbea d'Izier. Adam de Brisbois, dit Mormont, fut nommé greffier de Laroche en 1493, receveur le 22 octobre 1512, était châtelain en 1524, vivait encore le 26 avril 1541. Il épousa Jeanne du Mesnil de Croseit dont il eut: Henri qui suit; Bernard, chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin à Liège. - Anne épousa par traité de mariage de l'an 1538, le 5 novembre, Jean de Waha de Fronville, seigneur à Melreux, de Maboge, de Hives, mayeur de Hotton.

Marie épousa Ferry de Clerne, mayeur de Laroche. Jeanne épousa Guillaume de Presseux, écuyer.

À citer encore, Henri de Brisbois, greffier de Laroche après son père, épousa N., dont il eut Grégoire.

Grégoire de Brisbois, gentilhomme, était également greffier de Laroche en 1541. Il épousa Jehenne Lardinoise dont il eut Henri qui mourut le 29 mars 1605.

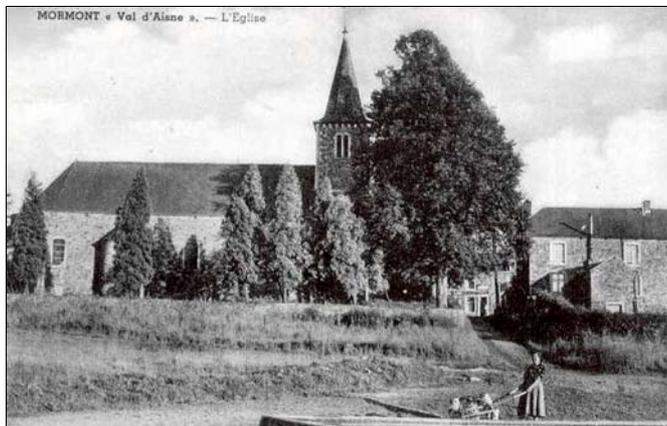
Sibille de Brisbois épousa en 1554, Michel de Groulart, fils de Jean Groulart et de Jalheay et d'Isabelle Simon de Surister; (Goethals qualifie Michel de Groulart seigneur de Moirmont et Lefort le dit demeurant à Moirmont.)

Sibille eut de son mariage, Jehenne qui épousa Jehan Goffin de Filly, Isabeau, Catherine, Marguerite, Henri et Pierre.

Henri de Groulart, seigneur de Moirmont (Goethals) habita Laroche. Il mourut en 1629, laissant de Françoise de Hayon, son épouse, un seul enfant, Ferry de Groulart.

On ne trouve nulle part que Ferry ait été seigneur de Mormont.

Nous pensons qu'il y aurait beaucoup à dire au sujet des seigneurs de Mormont et de Fanzel.



L'église de Mormont (ancienne carte postale).



La fête à Mormont vers 1975.

MORMONT possède une belle église dont la restauration, croyons-nous, a été faite en 1871 et au cours des années suivantes. M. l'abbé E. Génicot, qui fut curé de cette paroisse, mit tous ses soins à son embellissement. Ce dernier est décédé à Bomal s/O. le 20 janvier 1954. Partout où il a passé, M. l'abbé Génicot s'est imposé par sa piété, sa jovialité, sa charité, son désintéressement.

M. l'abbé Louis fut nommé administrateur en son remplacement. Ensuite, prit possession en la même qualité de la paroisse de Volaiville en janvier 1955.

Le curé actuel est M. l'abbé Jean Voz, ancien vicaire à Houffalize.

Pour en revenir à l'église, nous ne possédons pas beaucoup de détails à son sujet. Elle est dédiée à saint Michel Archange.

Le presbytère est de 1835, mais il nécessita de nombreuses réparations ces dernières années.

Il existe quelques vieux registres de 1782.

Avant 1835, l'église paroissiale était à Laforge, le hameau bien connu à 300 m de Mormont. Cette église dévastée fut entièrement détruite à la Révolution française. À Laforge, elle est remplacée par une humble et modeste chapelle.

En octobre 1954, à l'initiative du curé d'alors, on édifia une petite chapelle qui, comme tant d'autres en Ardenne, est toute simple et bien significative.

La première pierre d'angle porte comme inscription: « † Pie XII, pape. André-Marie Simon, doyen. Dechevis, curé. Le 22 avril 1954. J'ai été posée pour la cause de la Reine de Charité, la conversion des pécheurs, au Christ Jésus, son divin fils ».

Population : 1801: 558 - 1821: 800 - 1846: 827 - 1910: 835 - 1961: 550 - 1976: 414.

## RENDEUX

Rendeux est un village touristique. C'est, situé en aval de La Roche (11,5 km), un des plus beaux endroits de villégiature de

la vallée de l'Ourthe, que l'on rencontre Rendeux, si reposant, calme, et son air pur.

Voici Rendeux entre des pentes raides de montagnes boisées fermant l'horizon de toutes parts, des escarpements nombreux couplés de larges échappées.

Par delà les prochains tournants de la route vers La Roche, commence ce qu'on pourrait appeler le pays des Rendeux: Ronzon, Rendeux-Haut, Rendeux-Bas, Nohaipré, Hamont, c'est là (au bois de Maupas), que les héroïques garçons de la lointaine Amérique brisèrent de ce côté le dernier élan de la fameuse offensive des Ardennes en 1944.

À Rendeux, comme dans bien des localités de la région, on a trouvé des antiquités, des meubles, de fines poteries romaines et des ferrailles. Rendeux est mentionné dans une charte du XIII<sup>e</sup> siècle (1242).

Quant aux dépendances de la commune, nous citons: Rendeux Saint-Lambert que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Rendeux-Haut, où l'on a trouvé des ruines romaines et qui autrefois appartenait au Pays de Liège.

Le ruisseau de Hodister, situé sur les hauteurs, vient y rejoindre l'Ourthe. Ce village est à droite. Pas très loin s'élève le château d'Awana, dans un beau parc.

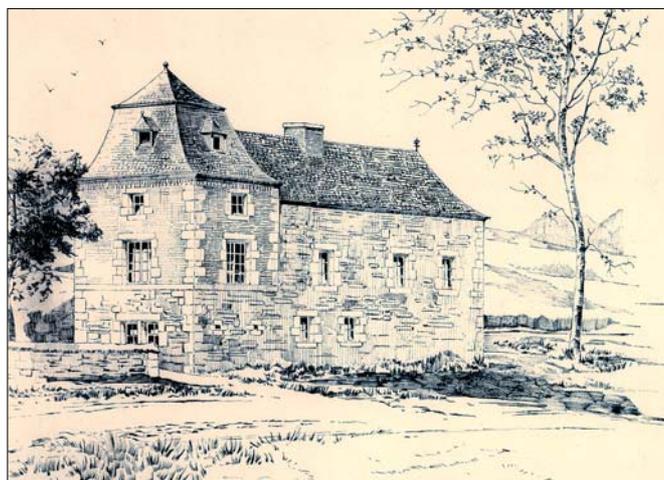
L'altitude est de 200 m. En ce lieu et avant la Révolution Française, Rendeux-Haut était une haute cour de Justice sous la puissance féodale des comtes d'Harscamp.

Pontion d'Harscamp devint seigneur de Rendeux par la vente que le baron de Cassal lui fit de cette terre, le 7 juillet 1762.

Signalons le hameau de Bardonwez (on écrit aussi Bardonnez) et un moulin sous les hauteurs de Beffe à 2,5 km.

Tout le paysage est frais et verdoyant.

Rendeux-Sainte-Marie ou Rendeux-Bas faisait partie anciennement du Duché de Luxembourg. La seigneurie relevait en franc fief d'un château de La Roche. (Franc-fief que possédait un roturier, avec concession et dispense du souverain, contre la règle commune, qui ne permettait pas de fief aux roturiers — Fief: domaine qu'un vassal tenait d'un seigneur moyennant certaines redevances — Roturier: qui n'est pas noble). Ce sont des explications que nous croyons utiles.



Rendeux-Bas - Vieille ferme (ancienne gravure, «La Prov. de Lux.», 1917).

Le dernier relief de Rendeux est celui de Pierre Louis de Rosignies, Otteppe, Nissoul, etc., et des trois enfants de son frère aîné Jacques Joseph, relief fait le 9 juillet 1793.

Les hameaux de Chéoux-Lavaux, de Chéoux-Rendeux, Chéoux-Noblesse où existait un vieux château en ruines.

À Hamoul, quelques maisons au confluent d'un ravin. Nohaipré avec son vieux moulin, dont il est question au XIII<sup>e</sup> siècle.

«La Gazette du Luxembourg», juin 1954, écrit: «Comme

nombre de ses pareils, il subit son sort stoïquement, ne pouvant rien contre l'évolution des temps, cédant le pas aux minoteries modernes et à la fée électricité qui mène la danse des concasseurs et des trémies jusqu'aux fermes les plus reculées.

» Fier de son passé et satisfait d'avoir été si longtemps utile, il s'apprête à son nouveau rôle: un aubergiste s'en est rendu acquéreur, très heureux d'en conserver le cadre...»

Au hameau Waharday se trouve une montagne en cône d'une élévation de plus de 300 m et où est bâti l'ermitage de Saint-Thibaut, sur les ruines d'un vieux château.

À Ronzon, on a remonté des débris de la civilisation romaine, surtout au lieu-dit «Paradis»; on y a trouvé des poteries rouges, une houe ronde, des tasses rouges, etc. On voit, entre Ronzon et Saint-Thibaut, le lieu-dit «Chession» où se trouvait, dit-on, un fort avec des canons, d'où l'on a détruit le château de Montaigu.

Deux ruisseaux: le «Watte les Mohons» est un filet d'eau à Rendeux qui a sa source à la limite de Hotton. A 700 m, confluent du Houbompré. Après un parcours de 2,9 km se jette dans le Hamoul à Nohaiqué. Autres noms de ce ruisseau: «Watte les Moons» - «Watte des Moens».

«Queues», qui devient le Hamoul, a sa source à Chevaumont à 1 km de Rendeux; confluent de la Grande Wirie, à 1,4 km confluent du Grimbiémont, à 2,3 km confluent du Maurmesson.



Rendeux-Haut - L'église et les alentours (ancienne carte postale).

Population: 1801: 362 (Rendeux-Haut), 249 (Rendeux-Bas) - 1821: 760 (sans Ronzon) - 1846: 991 - 1910: 1.166 - 1961: 839 - 1976: 888 - 1977 (fusion): 1.923.

## SOY

Sur la route de Hotton à Erezée, on rencontre, à l'extrême limite de la Famenne, le village de Soy, village de cultivateurs et de carrières. Le paysage qui l'entoure est tout de poésie et de charme.

Soy fait partie du canton d'Erezée dont il est éloigné de 5 km et de l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, 14 km.

Le mot «Soy» est orthographié très erronément. Parfois on écrit «Soye» même «Soé» très rarement cependant. Notons qu'il y a Soy-lez-Namur, dans les environs de Floreffe.

Superficie: 2.811 ha. Altitude: 316 m au maximum.

Soy est célèbre par ses antiquités, tant profanes que religieuses. En effet, on y a trouvé des monnaies gauloises et des constructions ou ruines romaines du Nord.

Mais la gloire du village de Soy, c'est d'avoir été l'un des premiers de la contrée à embrasser le christianisme. Ainsi ce furent quatre forgerons de Soy qui allèrent à Tohogne entendre un apôtre prêcher la bonne nouvelle, et la propagèrent ensuite dans leur entourage. Ils se convertirent à la foi chrétienne et avec eux un grand nombre de leurs concitoyens. Les noms de ces premiers chrétiens ont été conservés dans les archives de la fabrique de Soy; ils s'appelaient «Henrotte», «Hencotte»,

«Holmidaine» et «Dagobert».

Divers objets d'une haute antiquité semblent encore appuyer cette tradition: le mur formant le carré oblong de l'autel de l'église renfermait deux vases en verre qui, suivant les apparences, appartiennent à la fin de l'époque romaine: ils étaient couverts chacun d'une rondelle en ardoise et contenaient encore des reliques sacrées enveloppées dans un parchemin portant le cachet en cire rouge parfaitement intact et timbré d'un écusson.

À l'entrée de l'église de Soy, qui date de 1553, on voit un vase en pierre d'une seule pièce, ayant la forme d'un tonneau défoncé; il a dû servir anciennement aux ablutions. On rencontre au cimetière des pierres tombales intéressantes. Dans la sacristie, un tabernacle en pierre également que l'on croit dater du XII<sup>e</sup> siècle.

Au moyen âge, Soy avait un château, où siégeait la haute cour de justice. Le château est transformé en ferme. On y voit encore la prison au-dessus d'une voûte avec porte cochère qui sert d'entrée dans la cour.

Il est fait mention en 1391 de Henri de Soy; des membres de cette famille noble sont encore nommés en 1457, entre autres «Perresonne de Soy».

Certaines chartes de 964 portent «Sodii» et «Soteia», mais on ne peut être affirmatif.

Albert de Ligne, duc et prince de Barbançon, pair du Hainaut, comte d'Aigremont et de Laroche, vicomte de Dave, baron de la Buisnière, fut seigneur de Montjardin, Soy, Rawez, etc. (XII<sup>e</sup> siècle).

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Soy appartenait à la famille de Cassal. Antoine François de Cassal, prévôt et grand écuyer de Durbuy, seigneur de Soy, mourut en 1719.

La seigneurie de Soy passa sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la famille de Godin. «Le château a été habité par le fermier de Havelange, écrit L. Gofflot, qui fut dans le pays une figure aimable et ronde, un type de fermier casé et cossu, autrement connu et populaire que ses nobles propriétaires.»

Les parties boisées s'étendent entre Soy, Wy et Mélines; du sud-est de ce hameau vers la commune de Hotton où se trouve la colline «Roumière», point culminant de la commune; sur des collines du sud-ouest de Soy entre Ny et Soy; entre Soy et Hotton et sur une partie du territoire de Wy. Ainsi que déjà dit, la section de Soy comporte 14 ha de bois; pour Soy et «Fond des malades» 45 ha; Fisenne 57 ha; Mélines 5 ha; Ny 59 ha; Wy 23 ha.

Le patron de la paroisse est saint Martin, comme beaucoup d'autres églises de la région: Malempré, Bonsin, Heyd, Jenneret, Petithan, Tohogne, etc. Ce saint est fêté le 11 novembre. Toutefois, saint Roch semble avoir plus de ferveur en raison du pèlerinage fameux dont nous reparlerons.

L'église de Soy, très ancienne, ainsi que nous l'avons signalé, et qui, depuis quelques années, a été très bien restaurée et embellie grâce à l'initiative de l'ancien curé, M. l'abbé Bossart.

En l'an III, Soy (certains documents écrivent «Soé» mais plutôt rares cependant) dépendait du Département de Sambre-et-Meuse, au 13<sup>e</sup> canton de Clerheyd, qui comprenait déjà les sections de Biron, Fisenne, Ny. En 1819, au 5<sup>e</sup> district de Marche. En 1823, avec en plus, Fizenne ou Fisenne, Mélines, Warichet.

En 1892, Soy dépendait du décanat d'Ouffet. On y comptait à cette époque 35 maisons, 27 laboureurs, 1 personne de 2<sup>e</sup> ordre, 1 charron, 1 cordonnier, 1 fileur de laine, 4 maçons, 2 maréchaux, 3 tisserands, 3 membres du clergé séculier.

Le pays de Soy paraît moins accidenté que les environs d'Erezée. De vastes campagnes s'étendent à perte de vue et les céréales y poussent merveilleusement. La ferme du château, très importante, exploite une bonne partie des champs.

Village de cultivateurs, il existe en outre des carrières de calcaire et on connaissait des fours à chaux où étaient occupés un certain nombre d'habitants. Ils ont cessé d'exister; l'un de ceux-ci était situé au pied d'Oppagne, dans la plaine de Fisenne. Cependant on exploite encore celui qui est très prospère entre Soy et Ny. En 1906, les fours produisaient par an 9.000 kg pour une valeur de 30.000 F.

À cette époque, une tannerie travaillait en un an 1.000 kg de cuir, les abattoirs 5.000 kg de viande représentant la somme de 7.200 F, quatre moulins produisaient 470.000 kg de farine.

La route de Marche à Stavelot traverse la village.

Dans une petite vallée, un ruisseau, l'«Isbelle» ou «Lisbelle» déroule son chapelet d'argent dans un site merveilleux. L'Isbelle se jette dans l'Ourthe entre Hotton et Hampteau.

Depuis la construction de la ligne vicinale Melreux-Manhay, supprimée aujourd'hui, Soy a pris un certain développement. De jolies bâtisses bordent la belle route qui traverse le bas du village.

Le village de Soy eut à subir bien des calamités et fut témoin de bien des événements. L'ancien cimetière de Saint-Roch, situé à 800 m au sud du village, est là pour attester qu'il reçut des morts à toutes les époques où le terrible fléau de la peste fit son apparition à Soy et dans les environs.

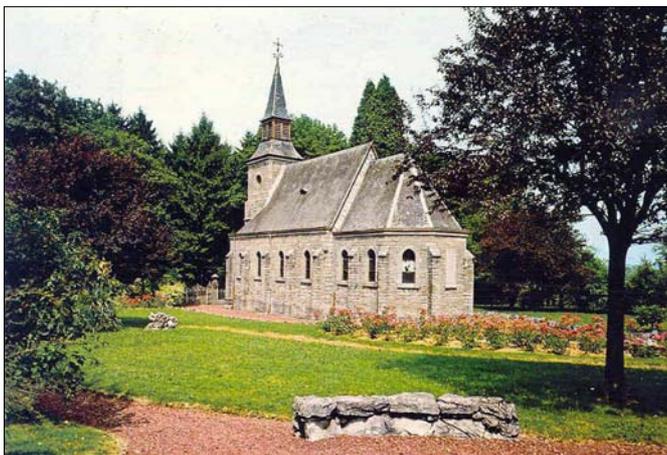
On estime que le cimetière aurait été établi par Madame la Baronne d'Ougrises, veuve de Henri de Barbançon, seigneur de Soy; certains auteurs parlent de Evrard de Barbançon (?).

Afin d'obtenir la cessation du fléau, Jehan de Bohon, pour lors curé de Soy, et tous ses paroissiens, firent vœu de garder à perpétuité la fête de Saint-Roch et, chose remarquable, dit une chronique de l'époque, la peste cessa à l'instant même (1600).

Aux temps lointains, un ermitage fut établi en ce lieu. Son origine, il est impossible de la préciser, mais son souvenir est resté.

Il mérite néanmoins une petite note historique. L'ermite de Soy n'était qu'un cultivateur retraité, qui lui-même fut remplacé par un ancien douanier. Les gens du village affirment qu'il y eut deux ermites qui habitaient en commun un «fournil» appartenant à la chapelle.

Un désaccord les sépara. L'ermite qui resta vécut très vieux et il était très honoré dans les alentours. Il vivait d'aumônes et de charité. À sa mort, il ne fut jamais remplacé.



Soy - La chapelle Saint-Roch (carte postale).

Ce qui intéresse tout particulièrement, c'est la chapelle dédiée à saint Roch, construite ainsi que l'on sait, en mémoire d'un grand bienfait du ciel et par suite d'un vœu des habitants qui promirent cette édification, le respect de la fête du saint le 16 août de chaque année et le pèlerinage en son honneur.

La chapelle a été construite en 1606. L'emplacement choisi fut le cimetière des pestiférés, si nous croyons bien au lieu-dit «Gibet» et la construction fut terminée en 1607. Le suffragant

de Liège en fit la consécration la même année et l'annexa à la cure de Soy, en sorte que le curé en fut nommé recteur et administrateur.

Un calvaire avait en outre été érigé; malheureusement il n'y a plus traces.

La chapelle primitive subit consécutivement des transformations, voire des reconstructions, ainsi que l'atteste une pierre en granit encastrée dans la muraille derrière le chœur. Voici l'inscription: «Sanctuaire dédié à Saint-Roch - 1<sup>re</sup> construction 1606 - 1<sup>re</sup> consécration 1607 - Restauration et agrandissement 1700 - 1701 - 1702 - 2<sup>e</sup> consécration 26 sept. 1717 - Reconstruction 1896 - 3<sup>e</sup> consécration 4 juin 1906.»

Pour mieux nous expliquer, précisons que la première chapelle est toujours debout, délabrée sans aucun doute et vénérée, mais remplacée par une autre à quelque cent mètres de là.

C'est une magnifique construction en style mosan, entourée de plantations, de verdure et de fleurs, située dans un square très bien entretenu, à la côte 374, au carrefour des chemins de terre qui mènent aux hameaux de Ferai-Chêne et de Wÿ.

Le mobilier intérieur est sobre; on y remarque cependant un beau chemin de croix. La statue de saint Roch, sauveur de la région, trône à la place d'honneur. Les vitraux qui sont assez récents racontent la vie du saint d'une façon fort lumineuse.

La peste, qui ravagea Soy au XVII<sup>e</sup> siècle, fit surtout des victimes parmi les hommes. Aussi l'on vit les femmes seules faire la moisson et aider les quelques maçons qui contribuèrent à la construction de la chapelle.

Le pèlerinage régional autant que paroissial se déroule traditionnellement. Un clergé nombreux accompagne les pèlerins.

Au beau temps de jadis, cette sortie religieuse avait lieu le soir, ce qui lui donnait un cachet original, un caractère de réel et imposante grandeur.

La superbe allée de sapins qui aboutit au sanctuaire vénéré resplendissait de couleur et de lumière, et chacun apportait sa contribution à l'ornement des rues et des habitations du village.

Nos 50 déportés du 26 juillet 1944, affirme M. l'abbé Petit, attribuèrent à saint Roch, qu'ils ont beaucoup invoqué, la protection dont ils ont été favorisés. Trois seulement ne sont pas revenus. Les autres ont acheté une statue en bois à saint Roch qui vient de Maredsous et ils sont fiers de la porter à la procession du 16 août.

La chapelle avec son beau clocher surplombe les villages environnants; elle évolue dans un cadre merveilleux. Défiant les siècles, elle rappelle aux générations ce qu'elles doivent à leur «saint protecteur».

Une autre chapelle très connue est la «Chapelle du Ri del Val». Celle-ci est dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Elle se trouve à 600 m au Nord du village, à la côte 300, et au carrefour des chemins qui mènent respectivement aux villages de Biron et d'Oppagne.

Cet oratoire marial est assez vaste. Il serait assez ancien, cependant on n'y découvre aucune date.

Il se trouve dans cette chapelle, aux deux côtés de N.-D. de Lourdes, une belle statue en bois de sainte Marguerite et une autre de même grandeur, également en bois de saint Sébastien.

La chapelle était sans doute dédiée autrefois à l'un de ces deux saints.

Dans un autre coin du village de Soy, près de la route de Hotton, se trouve aussi une ancienne chapelle dédiée à saint Joseph. Elle se dresse là sur un point du terrain d'où, avec des jumelles, on peut découvrir 18 clochers.

La paroisse comprend Soy et les sections de Mélines, Fond des Malades. Ce dernier endroit comptait il y a environ 70 ans,

12 personnes. Aujourd'hui, il semble totalement abandonné. On enregistre 450 âmes environ dans la paroisse.

D'après F.F. Mathieu et Alexis, Soy possède divers objets d'une haute antiquité. Le mur formant le carré oblong de l'autel de l'église renfermait deux vases en verre qui, d'après toutes les apparences, appartiennent à la fin de l'époque romaine. Ceux-ci étaient couverts chacun d'une rondelle en ardoise et contenaient des reliques sacrées enveloppées dans un parchemin portant un cachet en cire rouge parfaitement intact et timbré d'un écusson.

À l'entrée de l'église qui, suivant la date qui se trouve gravée dans une pierre angulaire de la tour, est de 1663, on voit un vase en pierre d'une seule pièce ayant la forme d'un tonneau défoncé; celui-ci a dû servir anciennement aux ablutions.

Un antique tabernacle en pierre également, et encastré maintenant dans le mur de la sacristie, doit dater du XII<sup>e</sup> siècle.

On rencontre au cimetière des pierres tombales intéressantes des anciens seigneurs de l'endroit et autres célébrités.

Au presbytère, il existe quelques vieux documents et d'anciens registres, cependant ils ne sont pas antérieurs à l'an 1658.

Soy dépendait autrefois de la terre et seigneurie de Durbuy et au moyen âge avait un château où siégeait la «Haute Cour» de justice, fief direct, et, au cours des siècles, appartient à diverses juridictions.

Une grande partie de l'ancien château a été démoli; on ignore à quelle époque. On trouve des traces nombreuses d'anciennes fondations contiguës à la partie existante qui constitue aujourd'hui une très belle et importante ferme. À en juger par les fenêtres, qu'on a malheureusement fait disparaître lors de la restauration de cette partie, le château de Soy doit appartenir au XII<sup>e</sup> siècle.

Dans «Hotton à travers les âges», l'abbé Marquet signale que les fenêtres étaient des baies rectangulaires fermées à leur partie supérieure, par un linteau qui s'amortissait en fronton triangulaire; c'étaient des fenêtres du genre des trois fenêtres bouchées que l'on remarque à la façade de l'hôpital des grands malades, près de Namur, fondé en 1153.

La seigneurie de Soy passa entre les mains de nombreuses célébrités: les Hamal de 1361 à 1503; de Boulant 1561 et 1575; les de Cassal et le dernier cité Antoine Ignace de Cassal, décédé à Arlon le 24 janvier 1814.

Marcel Bourguignon, dans «Ardenne et Famenne» n° 3, 1960, précise: «que la pierre tombale de ce dernier, conservée dans la cour du Musée archéologique d'Arlon, porte encore la mention: «seigneur de Soy».

» Il est bon de noter, ajoute l'auteur précité, qu'à partir de 1454 et jusqu'à la fin de l'ancien régime, les seigneurs de Soy furent en même temps seigneurs de Verlainne que les Cassal, qui occupaient les plus hautes dignités, résidèrent habituellement à Luxembourg... que le dernier d'entre eux, Antoine Ignace, avait même amodié le château à son officier et receveur François-Simon Dethise (1787-1795).

» Hamal portait: «de gueules à 5 fusées d'argent mises en fasce».

C'est à l'angle sud-est formé par la route Marche-Stavelot et la voie de Huy que se trouvent les bâtiments du château dont nous avons parlé. L'ensemble ne manque pas de cachet. La partie de ces bâtiments servant d'habitation au fermier, était le château proprement dit, où résidaient les anciennes familles seigneuriales de Soy.

On voit encore la prison située dans la partie nord des bâtiments, au-dessus d'une voûte avec porte cochère qui sert d'entrée dans la cour. Extérieurement, et au-dessus de cette voûte, se trouve une pierre avec armoiries portant la date de 1717. C'est la seule date qui existe sur tous les bâtiments.

Dans l'ancien château, il existe une remarquable crémaillère,

probablement du XV<sup>e</sup> siècle, d'un fort beau travail et bien conservée. Elle est signée mais non datée.



La ferme de Soy (carte postale).

Le territoire de la commune de Soy est traversé du nord-ouest au sud-est par un chemin qui passe à Biron et à Soy et qui autrefois était la principale, sinon l'unique voie par où s'effectuaient les transports des productions naturelles, industrielles ou du commerce, entre Soy et Houffalize, Bastogne, etc. Ce chemin, appelé «Vôye di Hu» (voie de Huy), jadis couvert jour et nuit de voitures et de voyageurs, ne sert guère aujourd'hui qu'aux besoins de l'agriculture. La route de Marche à Stavelot, en passant par Melreux, traverse les villages de Soy et de Fisenne. Une voie vicinale au départ de Manhay vers la station État de Melreux desservait Soy et était d'une utilité incontestable. C'est depuis son établissement que le village prit un certain développement.

Une laiterie florissante a été établie à Soy il y a de nombreuses années: la laiterie Saint-Roch. Son activité s'est étendue sur un vaste rayon.



La laiterie de Soy (ancienne carte postale - Coll. Emile Bonjean).

MÉLINES. Une section de Soy qui compte une vingtaine d'habitants. En 1892, il y avait 9 maisons.

L'origine du mot, d'après Bergies et Delafontaine, veut dire montagnes (celtique). «Innes» est une forme altérée de «ignies», «igny» qui signifie maison, et le mot se traduirait ainsi par «maison dans la montagne». (Mélines)

FONDS DES MALADES. Il y existe 2 maisons, et nous croyons bien qu'à l'heure actuelle la section n'est plus habitée.

Elle doit son origine à ce que, au temps de la peste qui sévit dans le pays, on y conduisait les malades, afin de les éloigner du centre habité.

DES NOMS DE LIEUX. Fontaine à l'Estoc. «Stoc» signifie une souche, un tronc d'arbre. — Fontaine St-Pierre (Biron). — Mignies. «Mi» en wallon, est milieu; «Gnies, Gny»: demeure. Sens: la maison à mi-chemin entre deux autres endroits. — Seron. «Ser» de «serra» veut dire colline (d'après Chotin). «On» en celtique, signifie rivière. «Bullex» ou bien une forme

romaine de «horen» (ferme, métairie).

Mots déterminant la situation de lieux: Dessous le bois - Entre deux communes - Dessus la roche - Fisenne - Dessous le village - Biron: Dessous Miermont.

Fond de vallée: Fond de Rengaye - la Fosse. — Val ou vallée: Marsival.

Végétations: Haie de Mélo - Feraichène - Au Rond chêne (Biron), etc., etc.

Autrefois, le cimetière de Biron servait de sépulture à plusieurs villages assez éloignés et cette localité avait un curé et un vicaire.

Mais à la Révolution française, le gouvernement s'empara des biens de la cure et celle-ci fut supprimée. Pendant un temps, on y établit un vicariat.

Le sol en ces lieux est généralement mauvais, schisteux; il doit tout aux engrais et aux apports du laboureur, et ce n'est qu'à force de culture qu'on est parvenu à lui faire produire des grains et des légumes. Il existe un lieu-dit «Tombeux» dans lequel on a retrouvé des armes et divers objets d'origine romaine.

Enfin, Biron recèle une mine de plomb assez importante, située en lieu-dit «les Hets», mais dont l'exploitation a dû être abandonnée vers 1858.

Le sol de Ny est plus fertile que celui de Biron. Outre l'église et le presbytère, le village possède une école privée pour filles, fondée par la famille de Mérode.

Il y existait un ancien château appartenant autrefois à la famille de Cassal et plus tard à la marquise de Moustier.

La très belle ferme est pleine de souvenirs de nobles familles qui en furent successivement les propriétaires.

Quelques trouvailles intéressantes ont été faites à Ny en 1849. En juin, un particulier de Ny, étant occupé à travailler dans une prairie située sur le territoire de la commune de Soy, trouva un vase, d'une poterie blanche et grossière, vernissée en jaune, remplie d'environ 1.900 deniers d'argent. Ces pièces furent, à quelques exceptions près, reconnues appartenir à l'ancienne principauté et évêché de Liège; elles datent de 1167 à 1200 et sont des princes-évêques Raoul de Zoehringen (1167-1191), de Simon de Limbourg et d'Albert de Cuyck (1194-1200). (M. Delafontaine)

Au nord de Ny, vers Biron, au lieu-dit «Père Louis», sur une élévation schisteuse, presque sans terre, un cimetière vraiment gallo-romain: car il y a des tombes belges d'un côté et des tombes romaines de l'autre.

Les tombes belges sont exécutées dans le schiste à trois ou quatre pieds de profondeur: elles sont longues de six pieds et larges de quatre. Dans chacune, il y a un squelette humain, recouvert de deux pieds de terre; dans l'une d'elles, il y avait deux squelettes. Le mort est placé sur un lit de terre et recouvert d'une couche de terre sur laquelle on a placé quatre pierres brutes de calcaire, marquant le signe de la croix. Il y a toujours une arme à côté des ossements.

À quelques pas de là, vers le Nord, sont les tombes des Romains, qui sont fort modestes: on voit une excavation circulaire dans le schiste, de 70 à 80 cm de diam., contenant un vase de terre rouge ou noire, à peu près de la forme d'un pot de nuit, rempli d'ossements brûlés, dont l'ouverture de 4 pouces était fermée par un couvercle semblable à ceux de nos petits vases grossiers de cuisine.

FISENNE. Nous en venons maintenant à l'important hameau de la commune de Soy, Fisenne, et qui est séparé d'Erezée par une demi-lieu et par le ruisseau de l'Aisne. Frais village au-dessus et derrière un énorme massif, et qui est sillonné, dans sa nudité presque aride par des sentiers de chèvre en pente rapide.



Fisenne-Soy - Les sources Le Val d'Aisne (carte postale).

Mais il existe vers Fisenne en direction de Soy, une belle route. On laisse en bas, le long de l'Aisne, le «Moulin d'Erezée», appelé aussi «Moulin Durdu» du nom, écrit Gofflot, «d'un des meuniers qui y habita et qui était un très brave homme».

Dans le livre des frères Mathieu et Alexis, on lit: «Fisenne, illustre par les roches de silex qu'on rencontre en allant vers Erezée et sur lesquelles on voit la figurine du serpent antique. Près de ces rochers on a trouvé 1.860 monnaies d'or portant le «cheval gaulois»; une de ces pièces portait le nom de Philippos, en grec. On croit qu'elle provient du pillage de Delphes.» (En 278 avant Jésus-Christ.) À Fisenne, on admirera un arbre énorme, dit «Le gros sapin» d'une circonférence de 2 m 34 à 1 m 50 du sol.



Fisenne-Soy - Le moulin.

À propos de la roche célèbre de Fisenne, un auteur, O. Petitjean, écrit ce qui suit: «La tradition prétend qu'elle aurait été taillée par la main de l'homme préhistorique, de manière à représenter l'image du serpent, l'une des idoles que les Celtes adoraient, assure-t-on. Il faudrait beaucoup de bonne volonté pour découvrir l'intervention d'une main humaine dans le moulage de cette pierre et, plus encore, y reconnaître un serpent.

» Il est indéniable cependant que cet endroit a été le siège d'une population celtique. Le poudingue est une pierre facile à creuser, même avec des outils rudimentaires, et l'homme des cavernes a dû se ménager ici des abris souterrains solides et secs. Cette particularité suffit à expliquer la permanence d'une agglomération humaine au milieu de la grande forêt qui existait ici, jusqu'au moyen âge.»

Etymologie. Fis pour nisp en celtique veut dire eau, cours d'eau, et «enne» diminutif de «en, an, han» signifie habitation, maison près de l'eau. (D'après M. Prat.)

D'autres auteurs font dériver Fisenne du teuton «Visen».

L'an 57 avant Jésus-Christ, le hameau faisait partie du pays

des «Condruzi», l'un des quatre peuples clients des Tréviriens.

L'orthographe a beaucoup varié. En 1099, on écrit Fisines, en 1135 Frezena, en 1324 Fizenne, en 1341 Frézine, en 1519 Féssine, 1527 Fysinne, 1534 Fhizenne, 1536 Fissayne, 1550 Fhizenne, 1654 Fizenne, 1640 Fisen, 1710 Fizenne, aujourd'hui Fisenne.

En quittant le «Pont d'Erezée» par une montée des plus caractéristiques on aborde Fisenne. On vient de quitter l'Aisne. Aisne viendrait de «Isma» qui en celtique veut dire torrent ou courant d'eau.

Fisenne est là, échelonnant son château et son corps de ferme, son église du XVI<sup>e</sup> siècle, ses bâtisses aux flancs du «Mont» qui portent le cachet des trois derniers siècles, tels des spectateurs curieux de voir ce qui se passe dans la plaine.

Après Fisenne, la route suit les dernières ondulations de la Haute Famenne, mène sur Marenne et de là sur Marche, capitale de cette région mi-condruzienne, mi-ardennaise.

Le château féodal attire immédiatement l'attention, beau de simplicité et de grave élégance. On ignore l'époque de sa construction. Au moyen âge, il était composé de deux grosses tours, l'une ronde, l'autre carrée. Cette dernière, écrit A. Tandel, pouvait atteindre une hauteur de 30 à 35 m, et la ronde, moins élevée que la première, réunies entre elles par un corps de logis spacieux. De curieuses échaugettes ornent les coins de ces bâtiments.

Au XV<sup>e</sup> siècle, une nouvelle construction est venue masquer la façade et le côté droit de la tour carrée en la réunissant à l'autre.

Le périodique «Ardenne et Famenne» n° 3, 1960, cite: Anseau de Fisenne (XIV<sup>e</sup> siècle) - Gilles de Fisenne (XV<sup>e</sup> siècle) - Guy de Fisenne (XVI<sup>e</sup> siècle) - Jean de Fisenne mort le 15 avril 1607 - Guy de Fisenne, mort le 21 décembre 1626.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le dernier rejeton mâle de la branche aînée qui était en possession de la seigneurie de Fisenne, périt jeune encore dans la guerre de Bohême, et sa sœur Anne, dame de Fisenne, épousa Nicolas de Neuforge, écuyer, seigneur de Warge, la Monstrie et Crossée, et châtelain d'Aigremont. Vers la fin du même siècle, la seigneurie passa à la branche cadette qui la conservait encore au commencement de ce siècle.

D'autres personnalités encore: Antoine Georges de Fisenne, décédé le 1<sup>er</sup> octobre 1719 - Paul Louis Joseph de Fisenne, décédé le 22 décembre 1727 - Louis Mathias de Fisenne, décédé le 27 juin 1784.

On rencontre l'orthographe «Fieziennes».

Georges Ernest de Fisenne était bénéficiaire de la Sainte Trinité et de l'Assomption au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le 18 mars 1904 eurent lieu les funérailles de Constantin de Fisenne, conseiller provincial d'Erezée et bourgmestre de la commune de Soy. Il naquit à Blier (Amonines) le 27 janvier 1835.

Eugène de Fisenne vivait encore il y a quelque 15 ans (ndlr: nous sommes en 1964!). Madame Marquet de Fisenne est décédée en 1930.

Cette illustre famille existe encore en ses descendants.

Le château et la ferme appartirent au baron Godin d'Arroule (Namur).

Fisenne comptait 45 maisons en 1892 avec 267 habitants. Le relevé de 1957 enregistre 205 habitants. Joli village vraiment, aux habitations coquettes. Centre d'agriculture principalement.

Ecoles construites en 1872, le presbytère en 1849. L'église date de 1713, patron saint Remy, célébré le 1<sup>er</sup> octobre.

Les points culminants: Monts Feri Chêne, altitude 378 m; Mont d'Erezée, 330 m; Mont de Vallagne, 361 m; Vallée de l'Aisne, 210 m; Mont de Fanzel, 340 m.

LA CHAPELLE DE FISENNE. Elle est très ancienne, on le

sait, et relativement petite.

L'édifice a été bâti en 1713, comme l'indique le chronogramme suivant inscrit au frontispice de la porte d'entrée: Pax-erat et picabar S. Etozemigrio (1713).

Cette chapelle a remplacé une autre construction plus ancienne qui était placée dans une direction contraire. Suivant un usage généralement admis, elle avait le chœur tourné vers l'Orient.

La tradition rapporte que la châtelaine, ne pouvant se rendre à l'église à cause de son grand âge, demanda et obtint la permission de démolir l'église et de la reconstruire de manière à ce que le portail se trouvât en face de l'entrée du château afin que de cette façon elle pût assister aux Saints Offices de la porte de sa demeure.

En creusant des fosses dans le cimetière qui entoure la chapelle, on a du reste retrouvé les fondements de l'ancienne et la dernière construction renferme plusieurs pierres tombales portant une date antérieure à 1713. Celles qui se trouvent actuellement dans l'église de Fisenne sont au nombre de neuf, dont la plus ancienne date de l'année 1607.

LE RETABLE DE FISENNE. Un retable remarquable qui appartenait autrefois à son église enrichit aujourd'hui le musée d'Arlon (depuis 1935). Ce retable en chêne sculpté, polychrome et doré, représente la vie de Jésus. Cette œuvre d'une valeur inestimable est de l'Ecole d'Anvers et remonte à 1450. Il est probable que l'auteur soit un artiste wallon.

Ce retable, qui avait été vendu 500 F puis racheté par la ville d'Arlon, faillit être vendu 30.000 F à un collectionneur américain!

Flamboyant de tous ses ors, il garde encore grande allure en dépit de quelques déprédations heureusement limitées, et a du moins gardé intactes ses figures principales, sa polychromie et sa dorure primitive.

Matériellement, le village de Soy n'eut pas à souffrir de la dernière guerre. Les troupes ennemies traversèrent le village seulement. On ne constate aucune dévastation: réquisitions, perquisitions ne manquèrent pas. L'offensive von Rundstedt fut stoppée à proximité de la commune.

Signalons un fait: dans la nuit du 13 au 14 mai 1943, un parachutiste descendait dans la campagne de Soy. Il fut trouvé le 14 mai au matin à l'état de cadavre. Son corps était enfoncé dans le sol jusqu'aux cuisses. Aucune trace apparente de blessure, mais le malheureux, dans sa chute rapide, a dû avoir les membres broyés.

Aux petites heures du jour, des habitants de Soy le trouvèrent dans le voisinage du cimetière. Interloqués au premier abord, ces habitants hésitèrent quant aux dispositions à prendre. Le secrétaire communal Galand ne crut mieux faire et pour se mettre à couvert, que de prévenir l'autorité allemande. Celle-ci arriva très rapidement. On fouilla la victime qui était en possession d'une somme importante et de papiers non moins dignes d'intérêt.

Le malheureux parachutiste était un Belge, le lieutenant Geerinckx, en mission particulière.

Les formalités accomplies, les habitants de Soy réservèrent au héros une inhumation digne. La tombe fut vite recouverte de fleurs abondantes. Quand vint la Libération de la Belgique, en septembre 1944, la famille du défunt réclama la dépouille mortelle et les funérailles solennelles furent célébrées le 14 octobre 1944.

Le lieutenant Jacques Marie Jos. Ignace Geerinckx, agent volontaire au Service de Renseignements des Armées Alliées, décoré de la Croix de Guerre et de la Croix des Évadés, était né à Alost le 29 juillet 1913.

Soy eut son maquis, composé d'une pléiade de jeunes gens décidés à s'opposer par tous les moyens à l'occupant: une cin-

quantaine de héros obscurs qui ont bien mérité de la Patrie. D'aucuns subirent l'emprisonnement, la déportation et trois d'entre eux ne revinrent pas.

L'abbé Braham, vicaire de Fisenne, prêtre patriote au cœur vaillant, tomba aux mains des Allemands. Dès le début de la guerre, le vicaire se mit au service des réfractaires. Il fut même obligé en avril 1943 de s'éclipser pour échapper aux poursuites dont il était l'objet. Mais fin octobre, il fut appréhendé dans le service de renseignements «Le Lion Belge».

Après un séjour à la prison Saint-Léonard à Liège, il fut envoyé dans les bagnes allemands. On devine les tortures qu'il y a subies. C'est là qu'en février 1945, il est mort d'épuisement à l'âge de 36 ans.

Afin d'honorer la mémoire de ce héros, un comité s'est formé dans le petit village de Fisenne dans le but d'élever à la mémoire de ce prêtre martyr, un monument digne de tout son dévouement.

Le mémorial porte l'inscription suivante: «À l'Abbé Joseph Braham, mort pour la Patrie. Vicaire de Fisenne et Aumônier de la J.A.C. Chef de section du Lion Belge, S.R.A.».



Fisenne-Soy - Le monument (carte postale).

Population: 1801: 740 - 1821: 832 - 1840: 1.056 - 1910: 1.185 - 1961: 868 - 1976: 770.

## TOHOGNE



Tohogne - Rue du Village (ancienne carte postale).

Tohogne, selon certains auteurs, semble signifier la «demeure de Dieu». Village rustique, possédant quelques grosses fermes, accostées de beaux arbres, et qui possède surtout un remarquable monument, son église.

À 245 m d'altitude, province de Luxembourg, superficie 2.354 ha, arrondissement administratif et judiciaire de Marche, cantonde justice de paix de Durbuy, diocèse de Namur, ce village est situé dans une petite plaine au pied d'une colline dite «Les Monts». On compte 24 km de Marche, 4 de Durbuy, 5 de Baux et de Bomal.

Beaux panoramas de Viné et de la Hesse, Petite-Somme,

Grand Hay, Ri de Savon, sur le Condroz, la Famenne et l'Ardenne.

De Durbuy, tout proche, le sentier de Palenge, curieusement établi sur le roc nu, gravit rapidement la côte. À mesure que l'on monte, la vue s'étend. Nous sommes sur le plateau, sans transition. Nous arrivons en Condroz.

Sur ces hauteurs dominant Durbuy eut lieu un combat en 1794. On peut voir une vieille croix de fer qui doit être la tombe d'un officier (Palenge).

De Tohogne à Durbuy, en quittant les hauteurs, la grand-route s'engage dans un vallon sauvage. On arrive à la jonction de deux vallons: le «Fond de Priés», issu des profondeurs des bois, rejoint la gorge suivie par la route. Une voie carrossable s'embranché ici, franchit le fond du ravin et monte à Palenge. C'est en faisant quelques pas sur cette route que l'on voit à droite trois aulnes. C'est le lieu-dit «Sainte-Genève». À l'un des trois arbres, nous avons vu une croix en bois et une minuscule effigie de la sainte. Jadis, les habitants y venaient en pèlerinage. La tradition voulait que l'eau courante près de ces aulnes guérissait les mauvaises plaies. Les gens venaient en chercher de loin.

Si on reprend la grand-route, on se trouve en pleine forêt. Le promeneur descendra le fond de Vedeur jusqu'à Durbuy même. Bientôt le ruisseau reçoit les eaux du Fond des Soucis, et on aborde une ancienne scierie au bord de l'Ourthe.

À la Hesse (route d'Ocquier), il se trouvait autrefois une léproserie fondée au XIV<sup>e</sup> siècle. C'est actuellement une ferme. L'ancienne chapelle de la ladrerie sert de fenil.

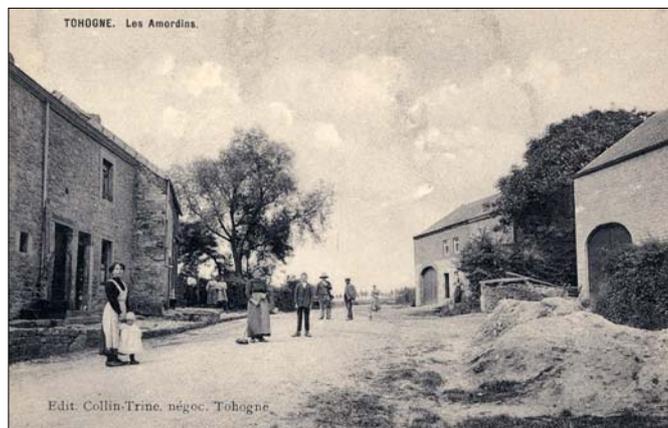
Citons Warre à 2,5 km de Tohogne, où l'on a rencontré des ruines et des monnaies romaines, des sépultures gallo-franques, avec urnes et autres objets.



Verlaine s/O. - Le château (ancienne carte postale).

Tohogne s'écrivait «Tohoigne» en 1305-1317; «Théogne» en 1242; «Tohongne» en 1263; «Tohange» en 1497.

Tohogne a dû être de bonne heure un fief relevant de la cour féodale de Durbuy; mais ses seigneurs, investis des droits de



Tohogne - Les Amordins (ancienne carte postale).

basse et moyenne justice, ne paraissent pas avoir tenu de rôle bien important. Le plus ancien de ces personnages dont le nom nous soit parvenu est Briffoz, signalé dans un acte de 1454. Plus tard, la seigneurie se trouve appartenir aux de Presseux, lesquels avaient certains droits sur Bomal.

Mais déjà, écrit Eug. de Seyn, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, l'antique manoir de Tohogne avait été transformé en bâtiments fermiers.

Rien non plus ne rappelle le combat livré à Tohogne le 3 avril 1490, entre les troupes du Prince-Evêque de Liège Jean de Hornes, et celles des turbulents de la Marck. Les Liégeois gagnèrent la bataille.

À Tohogne, le terrain est montagneux, sol calcaire et rocailloux; l'agriculture est spécialement pratiquée. On a signalé des mines de fer, de plomb et de cuivre. Cet endroit est riche en antiquités. On y a trouvé des monnaies romaines (au Nord). Le sol a livré aux endroits nommés «Les Tombeux» et «Bonnier Charlemont» différentes urnes, des ustensiles, armes et ossements humains remontant aux époques gallo-romaine et franque.



Tohogne - L'église romane Saint-Martin (image virtuelle).

L'ÉGLISE. Tohogne possède une des plus remarquables églises romanes de la région. Elle a été témoin de la prédication évangélique qui a converti celle-ci.

L'église a conservé, au travers de 8 à 9 siècles, le caractère austère et simple des constructions anciennes villageoises.



Tohogne - Intérieur de l'église: les cinq travées Nord, les fenêtres hautes et les peintures murales des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (photo: Daniel Cosme).

O. Petitjean, dans un ancien numéro du «Touring Club» donne quelques détails:

«Malgré diverses restaurations et reconstructions, le plafond est resté plat; les piliers, à l'exception des deux premiers, sont carrés et massifs. Deux pilastres évidés et reposant sur des colonnettes nichées, sont accolés à la retombée de l'arc triomphal. Les fonts baptismaux qui remontent à la plus haute antiquité, sont formés d'une seule pierre bleue; la cuve octogonale porte, aux coins coupés, quatre têtes d'hommes sculptées avec expression.

» Le bénitier est soutenu par un fût, reposant sur un chapi-

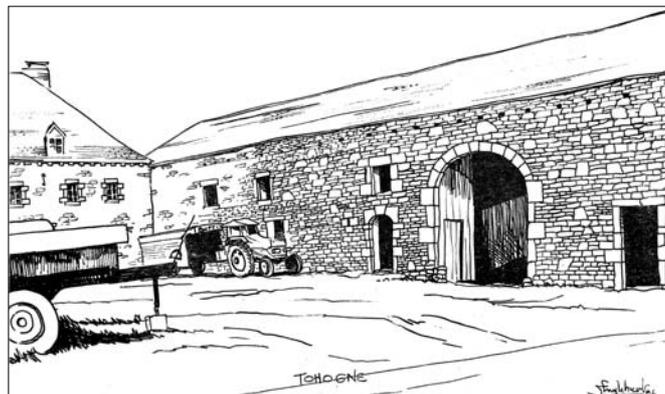
teau corinthien même époque.»

L'extérieur de l'église de Tohogne présente un aspect de forteresse, avec sa tour à meurtrières, sans fenêtres. D'ailleurs au XI<sup>e</sup> siècle, elle servait de retraite en cas d'attaque. Les villageois se défendaient dans le cimetière toujours surélevé, pour se retrancher enfin dans la tour, dernier refuge, où existaient de simples échelles pouvant être retirées.

En faisant le tour de l'église, on remarque que le chœur comprend un presbyterium carré et une abside à trois pans.

Le vieil édifice est pieusement entretenu. Son cachet antique ainsi que ses œuvres d'art sont manifestement l'objet de soins éclairés des autorités qualifiées. En 1685, il fut détérioré par les armées françaises. Mais le curé de Tohogne, Guillaume Duchêne, le rétablit dans son état primitif.

En 1960, des travaux furent entrepris pour restaurer la tour de l'église.



Tohogne - La ferme-château (dessin de Jean Englebert).

Par arrêté royal du 22 février 1959, la chapelle castrale désaffectée de Verlaine a été classée par la Commission des Monuments et des Sites. Elle faisait partie de l'ancienne demeure seigneuriale de l'endroit. Elle sert actuellement de hangar à céréales au fermier du domaine. Sa construction date de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'après les archives paroissiales, le curé de Tohogne y célébra la messe lorsque, en raison des persécutions qui suivirent la Révolution française, il dut se réfugier dans la demeure seigneuriale attenante.

C'est là que le prêtre vécut dans la clandestinité de juillet 1798 au début de 1804.



Verlaine s/O. - La chapelle castrale. Ce petit édifice fit office d'église paroissiale jusqu'en 1901.

Population: 1801: 731 - 1821: 915 - 1846: 1.193 - 1910: 1.434 - 1961: 1.166 - 1976: 916.

## WAHA

WAHA se trouve en Famenne, sœur de l'Ardenne, riche en coins sauvages, en sites pittoresques, en rivières semillantes qui vagabondent à travers des roches tourmentées. Ce village est pourvu aussi de monuments anciens, surtout en souvenirs architecturaux vraiment remarquables.

Waha étage ses maisons à flanc de coteau. On y accède soit directement à l'issue de Marche vers Rochefort (chemin à gauche), passant sous la voie ferrée et longeant à l'arrivée le castel blanc et le parc de Hollogne; soit plus loin vers Marloie, par un chemin qui arrive du côté opposé dans la plaine nue et traverse le village dans sa longueur.

Il formait au XIII<sup>e</sup> siècle une baronnie.

«La seigneurie fut revendiquée par une branche de la famille de Bande domiciliée à La Roche, mais elle fut évincée et les tribunaux se prononcèrent en faveur des Breiderbach, à savoir Gaspar-Florent de Breiderbach, seigneur de Bertrange, capitaine prévôt d'Arlon et Philippe-Ignace de Baring, son beau-frère, haut-officier des terres de Saint-Vith et Butgenbach et seigneur d'Amel, époux de Marguerite-Gilberte de Breiderbach.

» Ces deux personnages sont cités entre le 17 septembre 1793 et le 13 août 1795: ils furent conjointement les deux seigneurs de Waha et Charneux.

» Waha portait: «de gueules à l'aigle d'hermines, membrée et becquée d'or.»

(D'après Marcel Bourguignon, Conservateur des archives de l'Etat à Arlon.)

On se demande comment Marche-en-Famenne naquit et vécut, alors qu'elle semblait sans intérêt pour nos aïeux. Pas de rivière qui put leur fournir l'eau, à peine un ruisseau.

Un auteur, M. Servais, écrit: «Elle avait un éperon qui força son destin, c'est-à-dire un coteau, une saillie donc, que trouvèrent propice les gens de Waha et Aye, constamment à la merci des bandes armées. Ils vinrent se fixer là et probablement accuserent-ils davantage cette défense naturelle en l'entourant de remparts de terre.» C'est une version.

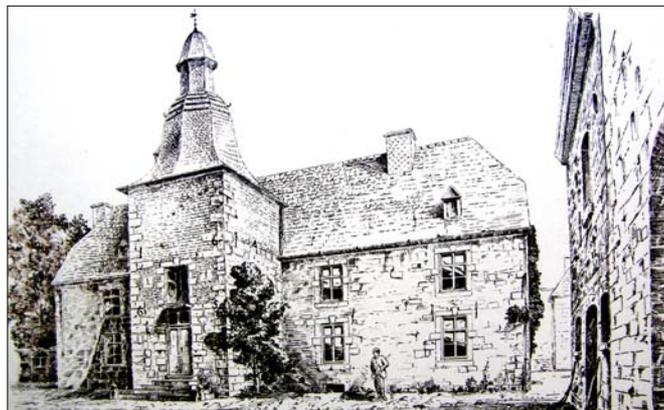
M. Guebel signalait dans son travail de 1849: non loin de l'église de Waha, au lieu-dit «Heids de Marloie» la pierre dite de Saint-Hubert, espèce de menhir renversé et appuyé sur une autre pierre. Elle porte une figure ronde en relief.

Elle marquait autrefois la limite des terres de Saint-Hubert vers Marche. Les hydrophobes qui la dépassaient, en allant vers Saint-Hubert, étaient guéris ou avaient grand espoir de l'être, ou du moins rassurés.

Encore sur le territoire de Waha, entre la route de Bastogne et le chemin de Waha, il existait une petite grotte dite «Trou des Nutons» et où, jusqu'en 1845, paraît-il, les enfants de Marche organisaient tous les ans, le 2 février, jour de la Chandeleur, une procession d'un genre étrange, aux rites profanes très singuliers, dont on ne connaît exactement ni le sens, ni l'origine. D'excellents magistrats passionnés de vieilles choses y ont vu un reste de superstitions païennes.

Les dépendances de cette commune sont: Bois Laguesse, Croix Hampteau, Hedrée, Sarreau, Champlon Famenne, déjà cité dans une chartre datant du VII<sup>e</sup> siècle; La Rochette, cet endroit où l'on voit les ruines d'un vieux château; Hollogne, qui a des fours à chaux et qui avait autrefois un vieux château féodal datant du XI<sup>e</sup> siècle; Marloie qui eut aussi un château dès le X<sup>e</sup> siècle et dont il est déjà question dans une bulle du Pape Léon III (795-846) et dans la bulle d'Innocent II (1139). Cette localité fut donnée à l'abbaye de Saint-Hubert par Faband, évêque de Liège (IX<sup>e</sup> siècle). Aujourd'hui Marloie est une station importante et possède une fonderie de fer. En 1954, au cours des travaux d'aménagement de l'église, on a mis au jour une intéressante pierre tombale. Il s'agit probablement d'un

officier des armées espagnoles, car voici le texte: «Ci-git noble et généreux seigneur Albert Ferdinand Bavaros de Beyshausen, capitaine dans les armées du Roi d'Espagne en Belgique, mort le 19 septembre 1625.»



La ferme de Waha (ancienne gravure, «La Prov. de Lux.», 1917).

Il y a quelques années, le Conseil communal céda à un industriel de Vielsalm un terrain communal de 6 ha 30 a, situé au lieu-dit «Champ des pauvres» en vue de l'installation d'un complexe industriel comprenant: beurrerie, laiterie, fromagerie, fabrique d'aliments pour bétail et produits dérivés du lait.

Superficie de la commune : 2.298 ha.



Waha - L'église romane Saint-Etienne (lithographie de Camille Barthélemy).

L'église de Waha est réputée une des plus anciennes de la Belgique. Type d'architecture romane dans toute sa simplicité rustique. Points de colonnes ni de piliers, mais de simples murs, épais, massifs, percés d'arcades et, à l'étage, de baies cintrées. Plafond plat.

Le chœur plus bas que la nef s'ouvre par un arc triomphal percé dans un mur simple, terminé également par un mur droit dont les petites fenêtres romanes ont été murées.

Dans tous les cas, l'église de Waha a cet avantage sur ses rivales qu'elle porte son certificat d'origine très nettement établi, très détaillé. Une plaque de grès noir au pilier de droite du

chœur sous la première arcade, avec une inscription gravée d'une netteté extraordinaire.

Cette pierre, grâce aux soins de M. Guebel, a été mise en évidence. D'une largeur de 90 cm environ et 65 cm de haut, porte en caractère très beau et très pur, une inscription dédicatoire dont voici la traduction:

«L'an de l'Incarnation du Seigneur 1051 - Indiction III — Cet oratoire a été dédicacé le 12<sup>e</sup> jour des calendes de juillet par le vénérable Seigneur Edwin, évêque de Liège, en l'honneur de la Sainte et indivisible Trinité, de la Très Victorieuse Croix, de la Sainte Mère de Dieu Marie, des Apôtres Pierre, Paul, André, des Saints Martyrs Etienne, Vital, de Sainte Brigitte, vierge, et de tous les Saints.»

Cette pierre fut trouvée parmi les autres pierres qui composaient le pavement de l'église; le fragment occupant l'angle inférieur droit ne fut pas retrouvé.

On croit que l'église est bâtie sur l'emplacement d'un temple romain. Un édifice si bien patronné devait certes défier tous les agents de destruction.

L'extérieur, classé le 18 août 1941 par la Commission des Monuments et des Sites, est aussi simple que l'intérieur. En tête de la nef centrale s'élève une tour carrée, peu élevée au-dessus du toit de l'église. Elle est surmontée d'un clocher dont les pans superposés lui donnent un aspect très pittoresque. L'église a, dans son œuvre, environ 27 m de longueur et 13 de large. La cuve des fonts baptismaux, à gauche de la porte d'entrée, est ornée de quatre figures humaines en leur partie supérieure. Elle date du XVI<sup>e</sup> s. également, taillée dans la pierre en octogone, avec des mascarons sur quatre faces, et insérée dans un angle, où elle sert de bénitier. On lit l'inscription très nette, en caractères de l'époque: «Marie, fille à Huber de Hèdre at doné cest pis (cine), por faire prier pour son âme, 1590.»

Il y a quelques années, il fut décidé d'organiser des fouilles. M. Mertens, du Service de l'État dans ce domaine, en fut chargé. Il vida entièrement le chœur, jusqu'à la base des fondations et explora les murailles fortement empâtées par des enduits successifs. Les recherches permirent de découvrir quelques vestiges intéressants. Des fragments de moulure à profils différents, un curieux «chapiteau de facture préromane», un document de choix. Au milieu d'une tombe, des tessons de poteries blanchâtres mêlés à des restes de charbon de bois.

En démolissant la petite sacristie en piteux état, on eut la surprise de trouver les fondations d'une petite abside liée aux murs du XI<sup>e</sup> siècle, etc.



Waha - Intérieur de l'église romane.

Tout près de l'église, sur son terre-plain, un tilleul contemporain, tordu, dévasté par l'âge, semble resté là comme un vieux compagnon décidé à partager la destinée du monument et à ne disparaître qu'avec lui,

La rue du village remonte dans l'axe de l'église: un noyer superbe, que nous avons admiré déjà il y a de nombreuses années (y est-il encore?) vient y déborder en frondaisons touffues, marquant d'une façon charmante le premier plan d'un tableau où apparaissent là-bas, la silhouette originale de l'église et le tilleul décrépi sur le fond boisé du coteau de Hollogne.

Un endroit de la Famenne, que des hauteurs voisines, on découvre presque tout entière d'un merveilleux coup d'oeil; dix villages blancs, des châteaux, des bosquets, des ruisseaux, une rivière torrentueuse, la Wamme, et, là-bas, tout au fond, l'Ourthe en bordure des prés.

La revue «Ardenne et Famenne», n° 2, 1960, sous la signature de M. Marcel Bourguignon, conservateur des Archives de l'État à Arlon, cite de nombreuses personnalités, membres d'illustres familles de Waha, qui se titraient de seigneurie hautaine.

«On a conservé les archives de la haute Cour de Waha de 1610 à 1613, et celles de la haute Cour de Waha et Charneux de 1692 à 1795. Charneux, actuelle dépendance de la Cour de Harsin, fut en effet, écrit l'auteur cité, incorporé à la seigneurie de Waha au début du XVII<sup>e</sup> siècle. La Haute Cour comprenait au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mayeur, le greffier, deux échevins et le sergent, mais il semble bien que anciennement, le nombre des échevins s'était élevé jusqu'à sept.»

D'autres renseignements: La seigneurie de Tamines fut engagée en 1628 à Hubert de Waha. Jean Gabriel de Waha (relief 19 janvier 1711) vendit, le jour même de son relief, la seigneurie au monastère d'Oignies, qui possédait déjà la moitié de la seigneurie foncière des Alloux (De Seyn. D.C.B. tome II, p. 1202).

Le château d'Asschergane qui ressortissait à la Cour féodale de Termonde passa en 1597 de la maison d'Ursel à Cyprien Jarsmq, fils de Marie d'Ursel. Achetée aux Doetingen par les Waha, la terre d'Asschergane fut vendue en 1753 à Gaspard Boot de Sompeke dont le fils reçut le titre de Comte de Velthem.

Marguerite de Wal, qui mourut le 29 juin 1624 et fut inhumée à Rossignol, avait épousé Gilles de Waha, seigneur de Maboge, capitaine prévôt de Rochefort et de Neufchâteau. C'est lui qui reconstruisit la forteresse en 1609.

Gilles de Waha mourut le 9 août 1612 à Rossignol où il fut inhumé. Sa fille Louise de Waha épousa, le 11 février 1602, Claude de Laittres, prévôt de Virton. (D'après Max Servais.)

Le château de Mirwart fut reconstruit par l'évêque de Liège Otbert en 1099, et nomma châtelain, Bovon de Waha, mari de Béatrice, fille du comte de Laroche en Ardenne, issu du sang royal de France. Cette famille de Waha conserva la charge de châtelain de Mirwart pendant plus d'un siècle et fut le nom de cette terre.

Britt, une autre personnalité, est né à Larochette (Waha), fut secrétaire d'État. Il mourut en 1640.

À Wanne (Trois-Ponts), une pierre sépulcrale avec armoiries et neuf blasons est encastrée dans la muraille à gauche de la tour de l'église. Il s'agit de celle d'un seigneur qui régna en maître dans le pays de Wanne. On relève l'inscription suivante: «Ici reposent très noble et généreux Seigneur, Jean-Thomas, Baron de Waha, dit de Bagnosule, seigneur de Hodister et de Genne, officier créditaire du baron de Wanne, lequel mourut âgé de 78 ans, le 19 mai de l'an 1737, et noble dame Anne Jeanne de Cierreux, sa compagne, laquelle âgée de ... mourut le ... R.I.P.»

L'inscription est inachevée.

L'église romane Saint-Etienne de Waha qattire les amateurs d'art et les historiens.

Elle fut consacrée par l'évêque de Liège, Théodorien, le XII des calendes de juillet (20 juin), de l'an 1050. Elle est considérée comme la plus ancienne église de Belgique et se présente

comme un prototype de l'art roman en nos régions. En 1950, elle est entrée dans sa 900<sup>e</sup> année; c'est peu courant.

«L'intérieur de l'église est d'une simplicité extrême. Ni ornement, ni moulure. Comme dans la plupart des églises romanes ou pré-romanes, le chœur, orné de six arcades munies de petites fenêtres, tranche sur les lignes sobres des autres parties du sanctuaire. Les absides latérales et le chevet orné d'un large ocululus rappellent le style roman primitif.» (La Libre Belgique, 1954.)

Un joyau architectural, patrimoine de notre Luxembourg, une œuvre de choix, quand on considère que les édifices dignes de retenir l'attention sont extrêmement clairsemés.

Population: 1801: 166; Champlon: 114; Hollogne: 108; Marloie: 106 - 1821: 259; Champlon: 192; Hollogne: 14; Marloie: 117 - 1846: 1.071 - 1910: 1709 - 1961: 2.608 - 1976: 2.948.

## WÉRIS

Wéris est bâti, si on peut dire, au milieu des champs fertiles qui appellent l'époque celtique et gauloise.

«Ses toits d'ardoises font des taches bleues au centre des frondaisons qui l'enveloppent. Il semble que l'indigène de Wéris ait voulu réagir contre la haine de l'arbre qui est un des caractères spéciaux de notre race. Les grands noyers s'étalent partout, chaque maison en a au moins un qui la couvre de ses ombres protecteurs. Et ses vergers pleins d'arbres fruitiers aux branches ployées sous les «présents de Pomone» achèvent de corser le tableau.» (L'Ardenne - La Chronique, 1895.)

On écrit «Wérische» en 1242; «Wéris» en 1243.

Pour y aboutir, les accès sont faciles, par des sites charmants. Le paysage, nous l'avons admiré maintes fois. Ces collines boisées, ces talus aux roches pittoresques, ces sinuosités exquises, cette atmosphère radieuse, où les avons-nous vus? Comme l'écrivait quelqu'un: dans les miniatures du XIV<sup>e</sup> siècle, dans les tableaux des Van Eyck, de la Pasture et de Bouts.

But d'excursions intéressantes.

Le nom de Wéris, selon G. Lecomte, viendrait-il de ce que la déesse Isis y aurait été adorée dans les temps reculés? (Wer, temple ou autel, en celtique; et Isis). Cela est possible. Wéris ne serait du reste pas la seule localité belge portant un nom légué par un culte païen: on trouve «Warisy», près de La Roche, dont la similitude d'étymologie est frappante.

Situé à cinq kilomètres de la station de Barvaux-sur-Ourthe, le riant village de Wéris, que l'on devrait appeler Wéris-les-Noyers, apparaît sous ses toits d'ardoises et à l'ombre de son église romane du XI<sup>e</sup> siècle, au pied d'une montagne surmontée d'un menhir dénommé «la pierre Haina».

Les dépendances de la commune sont: Morville, Oppagne, Pas-Bayard, Trois-Fontaines et Wenin.

Altitude au seuil de l'église: 280 m, et la superficie est de 1.614 ha.

20 km de Marche; 8 km de Durbuy. Arrondissement administratif et judiciaire de Marche. Canton de justice de paix de Durbuy.

Ici le sol est sablonneux et pierreux. Milieu agricole, carrières de pierres poudingues. Ainsi que nous l'avons dit, des bois étendus et des vergers.

Une roche affecte la forme d'une couchette: c'est le Lit du Diable. Trois ruisselets se forment dans ces parages; chacun après 1 km de parcours disparaît dans le sol calcaire.

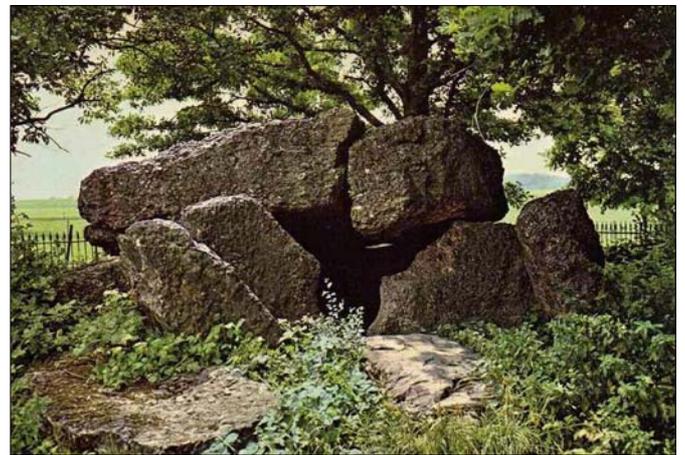
Des noms de lieux: désignant la situation: Dessous Tronleux, Derrière Fresin, Derrière le Thier de sel, Devant Bon pré, Devant Wezin, Sur les Heis Bonniers; et d'autres: Gottal, Les Ecoluées (à 1,5 km du village), Bacompré, Pré Mathy, etc.

La physionomie générale du pays laisse l'impression qu'aux

époques préhistoriques, il a dû être bouleversé par d'épouvantables cataclysmes terrestres. En effet, les multiples montagnes qui entourent Wéris sont parfois tellement enchevêtrées les unes dans les autres que l'on ne devine l'existence des ravins qui les séparent qu'aux ondulations du sol. D'autre part, la composition des roches de poudingues et les énormes blocs erratiques disséminés sur les flancs des montagnes et jusque dans le lit des cours d'eau, font croire que la période diluviale n'est pas étrangère à cet état de choses.

D'autre part, on est étonné de découvrir ici tant de vestiges de religions et de civilisations diverses. Il semble donc qu'en tous temps, les hommes aient aimé ces sites et aient voulu s'y fixer.

Wéris est bien connu par ses dolmens. Les menhirs et les dolmens (englobés sous l'appellation générale de mégalithes), que l'on rencontre en d'autres endroits qu'ici, nous parlent de l'aurore de la civilisation. Ces pierres brutes plantées dans le sol et léguées par l'époque néolithique confèrent à nos paysages un aspect de lande armoricaine exerçant sur l'âme une irrésistible séduction.



Wéris - Son dolmen (carte postale).

En Belgique, les menhirs sont cependant devenus d'une rareté qui les rend d'autant plus dignes d'intérêt.

Les dolmens se composent de dalles de pierres plantées verticalement par lesquelles d'autres dalles sont posées horizontalement de façon à constituer une sorte de couloir couvert. Cette galerie est surmontée d'un tertre appelé «tumulus». Ce genre de «sépulture» fut universelle; il se pratiqua longtemps, peut-être encore aujourd'hui en Virginie, aux bords du Volga et de l'Oural, chez les Hottentots. On peut admettre que les dolmens eurent primitivement cet aspect; après 4.000 ans, la terre s'est dispersée.

Au sujet des rites funéraires néolithiques, M. le Baron de Loë écrit: «Les peuplades néolithiques, fixées dans le pays mosan, enfouissaient les morts dans les crevasses des rochers calcaires ou à l'entrée des grottes. D'autre fois, elles exposaient des cadavres pour recueillir ensuite les os, et les enfouir dans des cavernes, ossuaires, tombes collectives. Dans les régions non calcaires, dépourvues de grottes, ces ossuaires étaient remplacés, surtout à la fin de l'âge néolithique, par des cavernes artificielles, les dolmens.»

Bien des savants se sont attachés à percer cette énigme. De toutes les hypothèses émises par ces graves personnages, celle de Jouret, consignée dans un ouvrage d'histoire locale, tout en n'étant nullement définitive, relève d'un jugement positif et d'une extrême pénétration scientifique.

Selon Jouret, «l'érection de ces mégalithes ont dû forcément exiger le concours de centaines d'individus appartenant à une société organisée. En effet, l'exécution de ces travaux gigantesques implique, semble-t-il des plans d'ensemble, des efforts

coordonnés et régis par une autorité directrice.

» De plus, la puissance du sentiment religieux-néolithique semble se symboliser dans l'énormité des monuments où elle s'est exprimée.

La science est loin d'être fixée avec certitude sur la signification mystique des menhirs. Sont-ils des monuments commémoratifs érigés à l'occasion d'un événement historique important? Sont-ils des pierres tumulaires ou bien des sortes de fétiches, réceptacles de quelques mystérieuses divinités? Je me rallierai de préférence à cette dernière hypothèse. Les cultes litholâtriques de la haute antiquité procédaient certainement à cette conception fétichiste et se rattachaient à des origines préhistoriques.» Telle est l'opinion de Joret.

Une demi-douzaine de dolmens existent toujours en Belgique. Ils sont situés à Wéris, Jambes, Court-Saint-Etienne, Kerklens, Duysbourg et Ferrières.

Plus heureuse que pour les menhirs, la science a pu définir avec exactitude la signification des dolmens.

Grâce à des découvertes antiologiques, il a été prouvé que les dolmens, ainsi que nous l'avons dit, sont des monuments du culte des morts. Ils ont souvent des dimensions extraordinaires; une des dalles de Wéris pèserait 30.000 kg. Aussi admet-on que ces pierres énormes, transportées et superposées avec des engins rudimentaires, n'ont pu être mises en place que par des communautés disciplinées, attachant de l'importance à la sépulture.

Le dolmen nord de Wéris a 10 m de long; il est formé de plusieurs montants en pierres (poudingue rouge, d'âge primitif, dont le gisement est à 3 km de là). Les montants supportent une longue et large pierre plate: celle-ci qui forme la table, ou, si l'on préfère, le toit de l'étrange édifice, mesure 4,75 m de longueur, 3,5 m de largeur et 80 cm d'épaisseur. Elle a ainsi un volume approximatif de 13 m<sup>3</sup> et un tiers et doit peser dans les 40.000 kg (selon le «Touring Club»), tandis que nous avons cité plus haut, trente mille, selon Jean d'Ardenne.



Oppagne-Wéris - Les trois menhirs d'Oppagne.

La plus grande roche de support mesure 4,1 m x 1,5 m x 1,2 m, ce qui lui donne un volume de plus de 7,3 m et un poids de 21 tonnes environ.

Il paraît que des blocs épars gisent aux environs représentant peut-être les vestiges d'un 3<sup>e</sup> dolmen.

L'État acheta le dolmen en 1882 et l'entoura d'un grillage ridicule. Cette grille était malheureusement nécessaire, mais jure avec le caractère sauvage du mégalithique de Wéris. «Ainsi, le tombeau gaulois ressemble à celui d'un major de la garde civique non active.» (Jean d'Ardenne.)

Le dolmen sud n'a été exhumé qu'en 1888. Il se compose de trois grosses dalles posées sur quatre blocs dressés, formant un couloir large de 1 m 10; cette allée couverte est fermée à chaque extrémité par une dalle; celle septentrionale est percée d'une ouverture artificielle. Trois squelettes y ont été décou-

verts, avec dix silex néolithiques.

En 1932, l'Institut Archéologique fit l'acquisition des menhirs d'Oppagne. On créa un sentier d'un mètre de large et de 75 m de long pour relier à la route de Terwagne à Samrée l'emplacement de ces vestiges mémorables.

Il est souhaitable qu'on les conserve soigneusement, tout en facilitant l'accès.

Nous avons oublié de noter qu'en 1947 un menhir fut découvert couché horizontalement, dans un champ appartenant à M. David, lequel le heurtait souvent de sa charrue en labourant son champ.

Un fameux dolmen est désigné par les habitants sous le nom de «Haina». Il est très remarquable, on le sait. Comme bien d'autres, il se prêtait admirablement aux importantes réunions religieuses de l'âge druidique, comme aussi aux évolutions d'une bataille rangée.

Le touriste n'échappe point à l'impression étrange que produit la vue de ces monuments d'un temps de religion farouche et sanguinaire.

Une réduction du Haina est exposée au Musée d'Archéologie du Cinquantenaire à Bruxelles.

Près de là, une autre pierre gigantesque s'appelle le «Lit du Diable».

A citer enfin, au nord-est de Wéris, les ruines d'une villa et d'une usine romaines.

Certains estiment que le mot «Menhir» est breton (men = pierre, en = long). Le peuple donne à ces pierres souvent énormes comme on l'a vu (jusque 350 tonnes), des noms tels que «Pierre du Diable», «Pierre Levée», etc. L'Église a toujours cherché à déraciner les superstitions s'y attachant.

Une route file comme une flèche de Wéris à Soy. Si on fait un petit crochet, on rencontre OPPAGNE, village dépendant de la commune, avec son clocher élégant, effilé, qui se dessine et se détache d'une façon aussi nette qu'agréable, en face de Fisenne, sur une longue crête chenue presque dénudée.

À Oppagne, comme d'ailleurs à Soy, nous quittons l'Ardenne proprement dite pour entrer dans la Famenne, où le «calcaire», cette pierre bleue ou blanche très caractéristique, remplace le schiste ardennais et domine presque exclusivement.

«Les Cavernes et les rivières souterraines de Belgique», un ouvrage très important et très curieux de MM. Van den Broeck, Martel et Rahir, des géologues et spécialistes renommés, signale à Oppagne même, à Bouhaimont, à Wenin, particulièrement au lieu-dit «Les Trois Fontaines», des phénomènes curieux de sorties d'eau et de disparition souterraine de ruisselets.

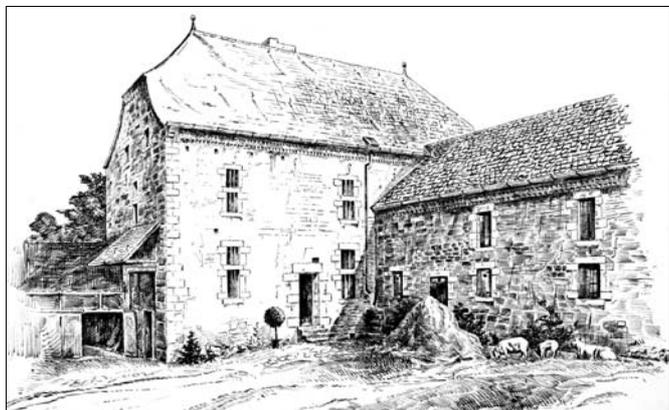
À Oppagne se trouve le lieu-dit «Pas Bayard»; on dit aussi «Pas Baar». On y voit une de ces énormes pierres effleurant le sol et où, dit-on, le fameux cheval Bayard, que montaient les quatre fils Aymon, aurait laissé la marque phénoménale, une rainure longitudinale, de son pas en effectuant un bond gigantesque et fabuleux les uns disent de Durbuy à Oppagne, les autres d'Oppagne à Durbuy.

N'essayons pas de résoudre. M. Harroy, lui, faisant fi de la légende, explique que cette entaille ou rainure est due au frottement des outils que nos aïeux de la préhistoire venaient affiler sur ce singulier caillou, qui «ayant pu être un beau menhir», ne serait en définitive qu'une curieuse pierre à aiguiser.

Franchement, j'aime encore mieux la légende.

Nous n'entrerons pas plus avant dans ces discussions savantes où il entre à la fois tant d'érudition et de fantaisie. (L. Gofflot.)

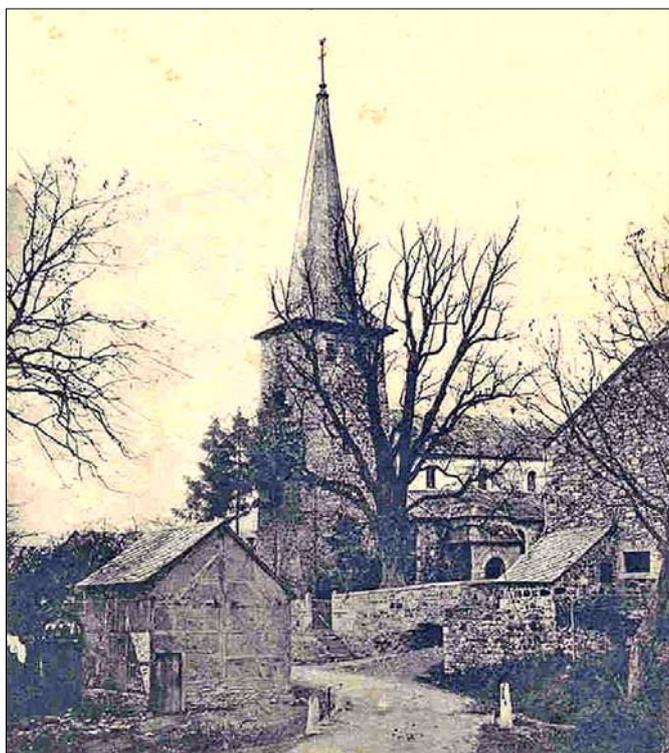
Wéris, village original, est un endroit qui a lieu d'être fier de ses antiquités. Il existe en outre à Wéris une vieille demeure patricienne datant du XVII<sup>e</sup> siècle. Construction de style espa-



Wéris - L'ancienne demeure des maîtres de forges de Marchant et de Papigny (ancienne gravure, «La Prov. de Lux.», 1917).

gnol, avec très jolies boiseries intérieures en chêne, escalier monumental en chêne massif et très belle taque d'époque. On l'appelle «l'ancienne Tribune des seigneurs de la localité». Il aurait été construit en 1534 par un seigneur de Papigny.

Wéris a conservé, comme Waha, une très ancienne église. Sa tour date du XII<sup>e</sup> siècle. Accostée d'un tilleul plusieurs fois centenaire, elle émerge de cette verdure plantureuse qui fait l'effet d'une oasis au milieu d'un plateau nu, plaqué de maigres taillis, se relevant derrière un mamelon ras, semé de pierres erratiques.



Wéris - L'église romane sainte-Walburge (ancienne carte postale, vers 1918).

Cette église est un des rares spécimens de l'architecture barbare du XI<sup>e</sup> siècle, classée comme telle par la Commission Royale des Monuments et des Sites. Ce genre persiste en quelques localités du pays.

Au cours des siècles, on a apporté des modifications et ajoutés.

Elle fut notamment artistiquement restaurée par l'Architecte liégeois Jamar en 1913 et l'étude minutieuse à laquelle s'est livré le restaurateur au cours des travaux, a confirmé que la bâtisse principale remontait aux environs de 1020. Les modifications à l'édifice n'ont cependant pas altéré le caractère primitif.

Les dernières guerres lui occasionnèrent quelques dégâts.

Elle est dédiée à sainte Walburge. Près d'elle, il y a une vieille maison avec une tour qui est un beau spécimen de construction.

Dans l'église, on voit une vierge de Del Cour, de beaux reliquaires, des dentelles et divers ornements.

«Huit piliers ronds supportent les lourdes arcades cintrées de la nef. Au fond, un chœur en absidiole. Le XVII<sup>e</sup> siècle a couvert cela d'une voûte d'arête et le nôtre a mis partout un excellent plâtras avec une bonne couche de peinture grise sur les colonnes qu'on a coiffées de chapiteaux toscans.» (Jean d'Ardenne.)

D'autre part, nous cueillons dans un ancien bulletin du «Touring Club» les renseignements suivants: «La tour carrée et trapue a des murs de deux mètres d'épaisseur; elle a l'aspect militaire des édifices religieux de l'an 1000, et elle a sans doute été prévue aussi solide dans le but de servir de refuge pour la population et de forteresse en cas de danger. L'escalier qui mène au jubé et au clocher est logé dans une petite tour circulaire accolé à la tour principale.

» Deux rangées de quatre colonnes chacune partagent l'église en trois nefs assez étroites. Les hauts murs de la grande nef s'appuient, par des arches en plein cintre, sur des piliers cylindriques en pierre, dont la base est un socle octogonal, et le chapiteau, une pierre cassée sans ornement. L'une de ces colonnes porte, inscrite sur son chapiteau, la date de 1432. On se demande si, à cette époque, on a renouvelé, par ces piliers cylindriques, les pilastres de l'église romane primitive.

» Les fenêtres en plein cintre sont ordonnées sur deux rangs, les inférieures éclairent les nefs latérales, les supérieures donnent jour sur la grande nef; elles sont étroites et petites, mais s'évasent vers l'intérieur.

» Ses colonnes sont nues, mais les murs sont uniformément revêtus d'un crépi blanc du meilleur goût. L'ensemble a un réel cachet archaïque et artistique.

» Parmi le mobilier, nous avons remarqué deux statues dues au ciseau de Jean Del Cour (déjà cité plus haut), un ange gardien et une Vierge avec l'Enfant Jésus. Une sainte Walburge, patronne de l'église et le grand Crucifix, adossé au pilier droit, sont des œuvres anciennes d'un certain mérite.

» Dans la basse nef de droite, on voit, encastré dans le mur, un beau tabernacle, mesurant 0,80 m x 0,60 m environ, qui paraît remonter vers l'an 1200. Deux colonnettes, à base octogonale, soutiennent un arc en accolade orné de moulures, fleurons et crochets. Les fûts sont annelés dans la moitié de leur hauteur et les chapiteaux carrés se relient au fût cylindrique par un évasement. Une grille de fer ferme le tabernacle. On voit, en bas de ce monument, des lettres gothiques formant l'inscription «Hic Deum adra». On sait que dans les églises romanes primitives le tabernacle ne se trouvait pas au-dessus de l'autel.»

Il nous faut signaler en outre des pierres tombales fixées à l'intérieur du temple. Souvenirs antiques et vénérables. L'une d'elles représente un chevalier et sa dame couchés côte à côte. Des érudits assurent que le personnage représenté ainsi «en dormant de tombeau» est le Sire Henricus de Wéris qui, en 1214, signa au contrat de la Comtesse Ermesinde, avec Walrand de Limbourg, marquis d'Arlon. D'autres pierres tombales: celles de Neufon et de la famille de Briamont.

Wéris mérite une visite. Les admirateurs de la beauté sauvage des paysages ardennais, le géologue, le naturaliste, les touristes trouveront dans leurs promenades et recherches, bien des sites, des curiosités et des coins intéressants.

Une sorte de passion dont on aime les vacances, la liberté, les heures d'exaltation.

Population: 1801: 406, Oppagne: 219 - 1821: 517, Oppagne: 262, Biron: 127 - 1846: 848 - 1910: 811 - 1961: 687 - 1976: 588.

